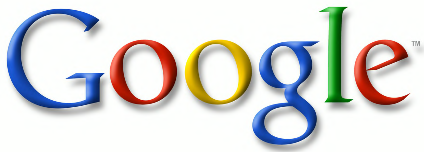
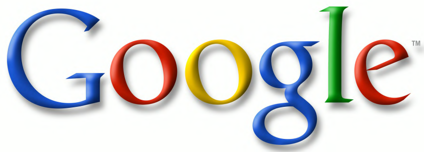
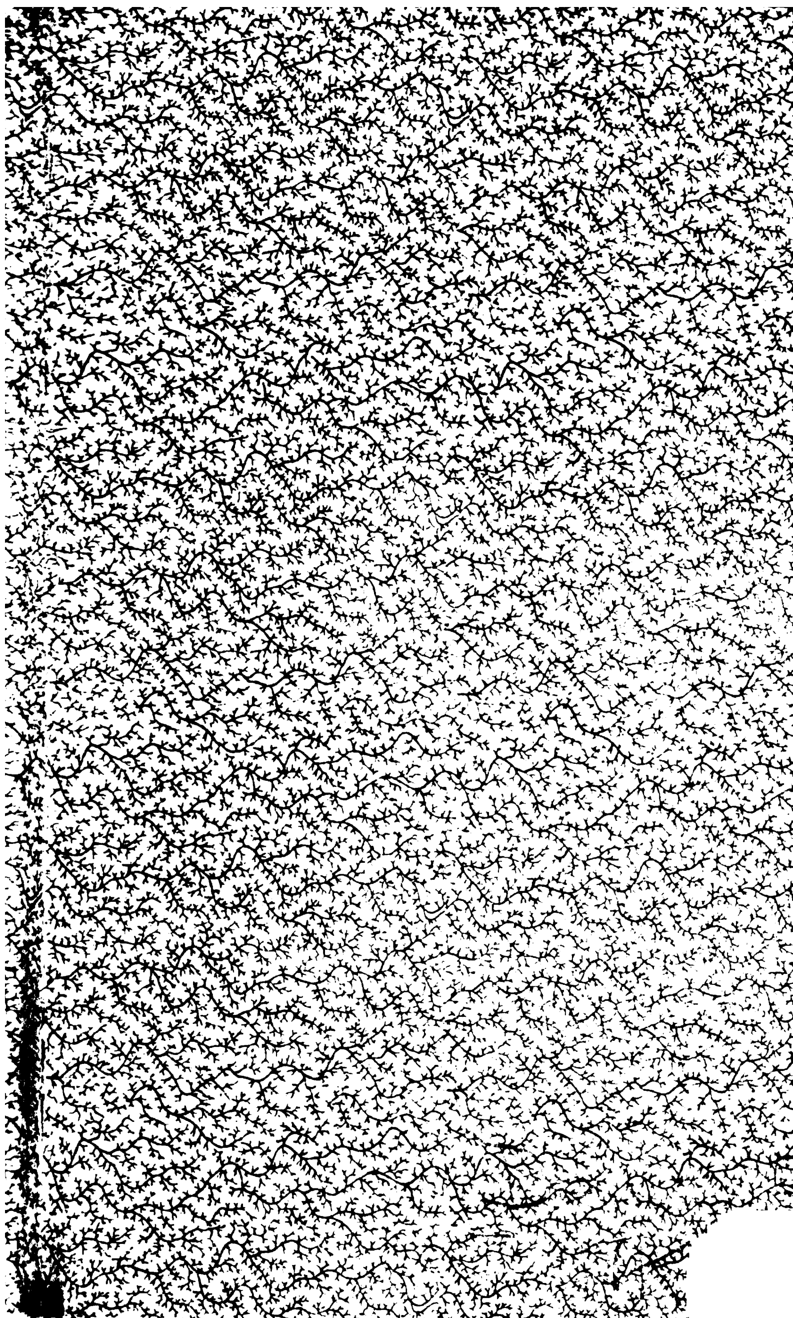

Google





(Daudet)

NKV

LES

DUPERIES

DE

L'AMOUR

DU MÊME AUTEUR

Pour paraître prochainement

Les Grandes Figures de la politique et de la diplomatie. Un volume.

ERNEST DAUDET

LES

DUPERIES

DE

L'AMOUR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE 2 BIS ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

AU LECTEUR

Au milieu de travaux d'un ordre plus grave et moins paisible que les pages qui suivent, l'auteur, pour donner quelque repos à sa pensée, l'a laissée parcourir en liberté les domaines de l'imagination et de la fantaisie. Il lui a mis la bride sur le cou, en lui disant : « Va, ma fille, et distrais-toi. » Sa pensée a profité de la permission, et, de son voyage au pays du Roman, voici ce qu'elle a rapporté : *Les Erreurs d'Esther*, *les Fiançailles sans lendemain*, et *une Adoption dangereuse*.

Ces trois nouvelles inspirées par une idée commune formulée dans le titre du livre, l'auteur, après les avoir publiées çà et là, n'a point eu le courage de ne pas les réunir en un volume. C'est ce volume qu'il

t'offre timidement, ô lecteur, en sollicitant toute ton indulgence, à laquelle ses aveux lui donnent peut-être droit.

Et si quelque censeur sévère, non ignorant des travaux quotidiens de l'auteur, lui reprochait d'avoir interrompu des études politiques et économiques pour écrire des pages dont l'imagination a été la seule inspiratrice et que certains hommes graves ne liront pas, il s'excuserait en cédant au plaisir facile d'invoquer humblement les illustres exemples qu'il n'a pas craint de suivre.

E. D.

LES

ERREURS D'ESTHER

PREMIÈRE PARTIE.

Le château de Bouquenègre est en Provence, entre le Var et la mer, pittoresquement planté sur une petite montagne dont les flancs couverts de pins s'en vont mourir, d'un côté dans les grèves sablonneuses, et de l'autre dans les prairies cachées sous le feuillage des orangers, des mélèzes et des oliviers. Tout le paysage se ressent de la clémence ordinaire du ciel. Les plaines, quoique coupées de landes pierreuses et de rocs pelés, y sont fertiles, et les bords de la mer offrent sur une assez longue étendue, auprès de plages arides, des promontoires toujours verts. Au dire des historiens, ce château servit à plusieurs reprises à défendre le littoral : d'abord, en 1525, lorsque la France, dont le connétable de Bourbon avait à se venger, était menacée d'une invasion de Charles-Quint;

et plus tard, lorsque la flotte génoise, sous les ordres d'André Doria, ravageait les côtes de Provence.

Vers le commencement du siècle dernier, le beau domaine de Bouquenègre tombait en ruines; mais une intelligente main releva ses murs, sans rien lui enlever de son aspect à demi sauvage et de sa physionomie martiale. On le voit encore aujourd'hui se dresser orgueilleux et fort sur un plateau carré, environné de ravins profonds que la nature a creusés dans le roc. L'architecture n'en est pas reconnaissable; les murailles sont hautes, presque noires, et crénelées comme une place forte. Des tourelles, lancées hardiment vers le ciel, accusent nettement les angles de l'édifice et cachent leurs sommets altiers sous une couche épaisse de mousse et de lierre. Tel qu'il est, le château de Bouquenègre se tient sur ses bases, dans une fière attitude, qui rappelle le courage et l'indomptable valeur de ses anciens maîtres.

Depuis longtemps, le château était désert, lorsque, à la fin de 1835, le marquis de Bouquenêgre, au retour d'un long voyage, vint l'habiter. Il avait épousé, en Grèce, une jeune fille d'Athènes, d'une singulière beauté, qui, pour le suivre, avait tout quitté. Elle arrivait avec lui dans un état de grossesse assez avancé, et était à peine depuis quelques jours à Bouquenègre lorsqu'elle mit au monde une fille. Mais la maternité lui coûta la vie. L'accouchement fut très-laborieux et suivi d'une fièvre de lait qui la mit, en peu de temps,

à toute extrémité. Les efforts tentés pour la sauver restèrent impuissants. Elle mourut ayant dans sa main la main de son mari, aux lèvres des paroles d'espérance et d'amour, et dans toute la splendeur de sa radieuse beauté.

Ce fatal événement frappa au cœur M. de Bouquenègre. Quelques heures avaient suffi pour le précipiter, du faîte de toutes les joies que donne une affection partagée, dans l'abîme douloureux qui s'ouvre derrière une affection perdue. Il mit dans le cercueil avec sa femme une moitié de lui-même, et l'autre moitié resta vivante pour la petite fille dont le berceau avait coûté une tombe. Le soir de ce terrible jour, le marquis, demeuré seul dans sa maison vide, prit l'enfant sur ses genoux, et, la serrant contre lui avec une ardente tendresse : « Pauvre petite, lui dit-il, maintenant c'est à moi de t'aimer pour deux. »

Elle reçut les noms de Marie-Antoinette-Esther; ce dernier, en souvenir de sa mère, qui l'avait si bien et si peu porté. Une femme de la campagne lui donna son lait, et son père l'amour qu'il lui avait promis. M. de Bouquenègre, surmontant sa douleur et voulant mener à bout la tâche qu'il s'était imposée, de vivre pour sa fille et de la faire vivre belle et heureuse, se plia aux caprices d'un enfant. Sa nature se dédoubla, si on peut parler ainsi, et il voulut remplacer auprès d'Esther la mère qu'elle avait perdue, sans que pour cela le rôle du père fût sacrifié. Non-

seulement il voulut élever sa fille, mais il voulut être seul dans ce travail si cher à son cœur et à son dévouement. Il l'instruisit mieux que ne l'auraient fait les meilleurs maîtres. De bonne heure, il l'initia aux beautés de Dieu et de la nature, et il ne tarda pas à recueillir le fruit de ses peines en voyant cette jeune âme s'ouvrir par degrés aux impressions qu'il lui avait communiquées, et les saisir avidement pour les réfléchir.

Esther grandit en liberté, comme les plantes agrestes. A douze ans, elle rappelait sa mère, par l'esprit et par le visage. Un peu grande pour son âge, on eût dit, à la voir passer lente et rêveuse, une haute gerbe balancée par le vent. Son visage semblait doré par le soleil, ses traits étaient d'une remarquable finesse, et sous son front largement dessiné et couronné de longs cheveux noirs, ses yeux, semblables à deux étoiles, reflétaient toutes les beautés de sa lumineuse intelligence. A cet âge, elle montait à cheval avec une merveilleuse adresse, et se montrait d'ailleurs également habile à tous les exercices du corps. Le développement de son esprit avait beaucoup aidé à son instruction morale. Cependant son caractère s'annonçait déjà avec toutes les irrégularités des tempéraments fougueux. Elle mettait dans la réalisation de ses volontés une persistance extraordinaire; mais le but était à peine atteint, que, satisfaite d'avoir eu la victoire, elle l'abandonnait avec une extrême mobi-

lité. Elle était bonne, et cependant instinctivement douée d'un orgueil presque sauvage, et qu'expliquait assez la délicatesse excessive de sa nature. Mélange exceptionnel de qualités et de défauts, son esprit aurait eu besoin d'être dirigé dans une voie calme et uniforme. Il n'en fut rien, et c'est là sans doute la cause première de l'étrangeté de certaines de ses actions. Son père, qui jusqu'à ce jour ne l'avait pas quittée un seul instant, commença, dès le moment où il la crut assez forte pour être livrée à elle-même, à faire de fréquents voyages. Ces absences étaient courtes, mais elles privaient de son guide Esther, qui s'accoutuma peu à peu à vivre dans une liberté d'action que nos exigences sociales ne comportent plus, et s'adonna à tous ses caprices avec une complaisance dont l'habitude devait plus tard lui être fatale.

Lorsqu'elle était ainsi seule, elle allait se perdre dans les bois et y passait des journées entières. D'autres fois, elle s'étendait sur la plage déserte, et le soir, le regard fixé vers les étoiles, elle écoutait les vagues de la mer bruire, mugir et expirer à ses pieds. Ces promenades, elle les faisait ordinairement sur un cheval qu'elle dirigeait sans crainte et qui l'emportait dans son rapide galop, légère comme un souffle et toute frémissante d'être ainsi ravie à la réalité. Ce fut pendant l'une de ces promenades que lui arriva l'aventure suivante, qui pourra donner une idée de son étrange caractère.

Elle avait alors seize ans. Après avoir couru les bois une grande partie de la journée, elle revenait au château, prenant, non pas comme on pourrait le croire, les chemins frayés, mais les sentiers les plus courts et aussi les plus dangereux. On était au milieu de l'automne; la nuit était rapidement arrivée, une nuit obscure, qui effrayait le cheval et le faisait à chaque instant se cabrer. Esther, cependant, n'éprouvait aucune crainte; sous sa main vigoureuse, elle faisait plier sa monture qui, bientôt lasse de lutter, redevint docile et se lança à fond de train dans l'inconnu qui s'ouvrait devant elle, c'est-à-dire dans l'obscurité. A chaque instant, les pierres de la route, les petits fossés, les buissons épais, ralentissaient sa marche ou la faisaient fléchir; mais Esther l'encourageait et, l'enlevant avec une dextérité toute virile, la forçait à aller en avant. Dans l'élan de cette course folle, mademoiselle de Bouquenêgre éprouvait une âpre joie. Elle s'était courbée, pour préserver sa coiffure contre les branches basses des chênes verts, et écoutait avec délices le vent, dont la vitesse de son cheval redoublait le bruit, siffler à ses oreilles comme les balles sur le champ de bataille. Elle s'abandonnait tout entière au danger, et de temps en temps seulement levait les yeux, les portant derrière et devant elle, pour essayer de voir à travers les ténèbres le chemin qu'elle avait fait ou celui qui lui restait à parcourir.

Tout à coup, le cheval fit un saut en arrière et allait se retourner, lorsqu'un violent coup de cravache, appliqué sur sa croupe, l'arrêta. La bête frémissante hennit bruyamment, et, quoique terrifiée, plia sur ses jarrets et, d'un élan vigoureux, se jeta en avant. Comprenant le danger qui venait de lui être révélé, Esther avait instinctivement porté la main sur la poignée du couteau de chasse qui pendait à ses côtés et qui, durant ses excursions, ne la quittait jamais. Mais ce mouvement n'était pas de saison; le danger n'était pas où mademoiselle de Bouquenêgre l'avait cru. Comme son cheval venait de se lancer, Esther éprouva une oscillation singulière; elle comprit que la terre manquait sous elle. Pendant une seconde, elle demeura suspendue dans l'espace; mais presqu'aussitôt elle ressentit une violente commotion et roula avec sa bête sur un sol humide et couvert de feuilles mortes, enterrées à moitié. Cette circonstance et la position dans laquelle elle tomba lui sauvèrent la vie. Si le sol eût été rocailleux, l'imprudente fille était perdue.

Elle demeura quelques instants inanimée. Ce n'était pas un évanouissement, mais la frayeur avait paralysé ses forces. Elle les retrouva cependant, et parvint à dégager sa robe de dessous son cheval, qui gisait presque mort. A ce moment, la lune perça les nuages qui la cachaient, et grâce à cette lueur providentielle mademoiselle de Bouquenêgre put se rendre compte de sa situation : elle était tombée au fond

d'un ravin qui s'ouvrait à pic sur le côté de la route qu'elle suivait, et qui, de l'autre côté, au contraire, s'y reliait par une montée douce. Elle se leva et allait essayer de marcher, lorsque son regard s'abaissa sur son cheval, qui râlait sur le sol, genoux et jarrets brisés. Elle se dit qu'elle ne pouvait le laisser souffrir ainsi et qu'il valait mieux l'achever. Elle tira alors son couteau de chasse, en appuya la pointe sur le poitrail du malheureux animal et, fermant les yeux, le lui enfonça dans le corps. Celui-ci s'agita convulsivement et ne bougea plus. Cependant, Esther, épouvantée de se trouver ainsi en face de la mort, n'osait remuer; mais bientôt elle eut peur et voulut fuir. Elle rouvrit les yeux et, la lune étant de nouveau cachée par les nuages, elle ne vit pas la couleur du sang qui avait rejailli jusque sur elle et qui lui brûlait les pieds. Elle réunit alors en un seul les plis de sa longue robe, et, après des efforts inouïs, remonta jusqu'à la route, non sans s'être déchiré les mains et le visage aux pierres et aux broussailles contre lesquelles la jetaient les ténèbres.

Pendant une demi-heure, elle marcha à travers bois, ayant des larmes dans les yeux et le cœur gros. Elle n'était plus aussi rassurée; elle comprenait qu'avec son cheval elle avait perdu une part de sa force, et que le danger pouvait redoubler autour d'elle sans qu'elle pût y faire face. Son imagination prompte à s'effrayer lui créait mille sujets de terreur nouvelle.

Le vent qui l'avait charmée lui faisait maintenant une peur horrible, et elle tremblait encore plus que les feuilles des arbres qu'il agitait. Cependant le bois devenait moins épais et le terrain plus sablonneux. En même temps, un sourd et majestueux murmure arrivait jusqu'aux oreilles de mademoiselle de Bouquenègre; c'était la mer dont elle approchait. Bientôt elle atteignit l'extrémité du bois, laissa le dernier arbre derrière elle, et la plage s'étendit sous son regard.

Dès ce moment, elle se reconnut et marcha d'un pas plus assuré, admirant le spectacle qui s'offrait à elle. Malgré la nuit, la mer avait des miroitements singuliers; on eût dit des pointes de diamant ou des étoiles roulant les unes sur les autres, à la cime des vagues soulevées. Ce phénomène se répétait jusque dans les profondeurs infinies où l'œil pouvait aller le chercher, et là, quelques rayons de la lune se faisant jour à travers les vapeurs dont le ciel était chargé, jetaient sur les flots qui les réfléchissaient des estompes lumineuses comme des gerbes d'or. Cet aspect de la mer sous un ciel obscur est aussi majestueux que celui qu'elle présente par les nuits sereines, et mademoiselle de Bouquenègre le contemplait avec une vertigineuse volupté. Elle se sentait attirée vers le gouffre et avait besoin d'appeler à elle toute sa raison pour repousser les désirs de son imagination qui l'invitaient à la rêverie sur le rivage que les

ondes caressaient. Après une longue marche, elle atteignit enfin le château, où on se désespérait après des recherches plus infructueuses les unes que les autres. Elle était à bout de forces et dut se mettre au lit sur-le-champ. M. de Bouquenègre envoya chercher un médecin à Saint-Laurent, et ne la quitta pas une seule minute. Elle s'endormit dans ses bras. Ce sommeil bienfaiteur tua la maladie qui, au dire du médecin, aurait dû se déclarer, et au bout de sept heures Esther se réveilla entièrement remise. Son père voulut alors entendre de sa bouche les détails de l'accident dans lequel elle avait joué sa vie.

— Ah! ma fille, ma chère bien-aimée, je ne te quitterai plus, lui dit-il, lorsqu'elle eut fini, en la pressant contre sa poitrine.

Il tint parole. Deux ans s'écoulèrent sans apporter d'événement dans la vie d'Esther, mais qui donnèrent en revanche un nouvel éclat à sa beauté. Le marquis et tous les gens qui avaient connu madame de Bouquenègre s'extasiaient sur la ressemblance qui existait entre la jeune fille et sa mère. Cette ressemblance était frappante en effet, non-seulement au physique, mais encore au moral. Conçue sous le ciel d'Orient, Esther tenait de sa mère une nature ardente, mobile et indomptable; de son père, un sang généreux qui avait coulé dans les veines de plusieurs générations de héros.

Vers ce temps, le marquis songea à la présenter

dans le monde. Il se reprochait de ne l'avoir pas fait plus tôt, et était bien résolu à ne pas retarder davantage un projet qui devait exercer une si grande influence sur l'avenir de son enfant. Esther n'avait jamais demandé à son père de connaître le faubourg Saint-Germain. Elle attendait qu'il lui en fît l'offre, et le jour où cette offre fut faite, elle l'accepta.

A dix-huit ans, mademoiselle de Bouquenègre n'était plus cette jeune fille que nous venons de voir dans un coin perdu de la Provence, ressuscitant le type le plus idéal des imaginations modernes et l'environnant de la plus poétique réalité. Pendant les deux années qui la séparaient de l'aventure que nous avons racontée, elle avait beaucoup appris; tous les sentiments qui fleurissent dans la femme à mesure qu'elle se transforme, s'étaient l'un après l'autre partagé son cœur qui les avait diversement appréciés; et si on peut s'exprimer de la sorte, chacun d'eux avait dit son dernier mot à cette imagination tout impressionnable et si originalement féconde. De là ce changement passager, ce calme apparent, ce repos dangereux d'une âme autrefois tourmentée à son insu. Mais il y avait un sentiment qui n'avait pas frappé à la porte de son cœur. Encore inconnu pour elle, c'était l'amour; et autant les autres avaient calmé ses exaltations de jeune fille, autant celui-là, quoique trouvé plus tard, devait les réveiller et laisser en elle des impressions vivaces et profondes.

En arrivant à Paris, mademoiselle de Bouquenègre apportait avec elle, dans le monde, le prestige d'une grande fortune et d'un grand nom. Elle le doubla par le pur rayonnement de son esprit et de sa beauté. Il n'y eut qu'un cri d'admiration le soir où elle apparut pour la première fois, aux Italiens, à côté de son père. Cette beauté qu'on admirait, je ne la décrirai pas. Je dirai seulement que mademoiselle de Bouquenègre ne se contentait pas d'être belle, elle était encore jolie. Les femmes se penchaient sur le bord des loges pour la mieux voir; elles étudiaient toutes les grâces de sa pose un peu hautaine, tous les détails d'une merveilleuse toilette qu'elle portait avec un abandon plus merveilleux encore. Les hommes la regardaient avec une admiration plus franche. Tandis que les femmes pressentaient une rivale, ils devinaient une reine, à laquelle ils seraient heureux de se soumettre. Ils la proclamaient la plus accomplie, et ceux d'entre eux qui la connaissaient déjà disaient d'elle : « Elle trouve l'esprit sans le chercher, » ce qui n'amusait qu'à demi telle grande dame, réputée pour le chercher toujours sans jamais le trouver.

Pendant qu'Esther était ainsi l'objet des commentaires de toute une salle, quelles étaient ses pensées? Une soirée aux Italiens est, à certains jours, la plus somptueuse curiosité de Paris. La lumière qui jaillit dans la salle, l'éclat des diamants, la transparence nacrée des épaules des femmes, sur le fond clair ou

sombre d'une mise souvent élégante, toujours luxueuse, la flamme de mille regards ardents, les symphonies de l'orchestre, les voix pures qui viennent de la scène, enfin le parterre d'habits noirs et de cravates blanches, tout cela se confond pêle-mêle dans une indéfinissable atmosphère mélangée d'odeurs de gaz et de parfums de fleurs. Au premier moment, à quelque endroit qu'on soit placé, on ne distingue rien qu'une masse qui s'agite confusément. Mais bientôt, l'œil plus habitué voit se détacher du groupe tous les personnages. Les femmes se dessinent belles ou laides, jeunes ou vieilles, dans le cadre de leur loge, couvertes de pierreries ou couronnées de fleurs. Parfois, au milieu d'elles, on en découvre une plus belle, qui se trouve pour la soirée, comme Esther ce jour-là, l'objet de toutes les conversations.

Assurément, ce spectacle vaut la peine d'être vu. Mais Esther, qui avait admiré Paris, sans que Paris pût la surprendre, ne devait pas être plus étonnée de la nouveauté que son père lui avait ménagée. D'abord, elle demeura éblouie; mais bientôt chaque chose s'esquissa plus nettement sous son regard, et après un examen assez court elle fut séduite par la musique. Elle sentit ses sens s'engourdir; son esprit et ses yeux, concentrés sur un seul point, restèrent indifférents à tout ce qui se passait autour d'elle. On eût dit, à ce dédain, que du premier coup elle avait compris la puissance qu'elle allait exercer

sur ceux qui l'admiraient. La musique réveilla en elle les sensations les plus diverses, mais ne la jeta pas dans des étonnements trop grands. Elle en avait pressenti les beautés. La poésie des accords qui venaient charmer ses oreilles s'était autrefois révélée à elle, et la forme seule avait changé. Ce que lui disait la musique, la mer, le vent, les arbres, la nature le lui avaient dit, sinon d'une manière aussi sensible, du moins avec une majesté bien plus capable de l'impressionner. Elle sortit cependant du spectacle, muette, repliée sur elle-même, sans apercevoir la double haie d'admirateurs qui s'était formée de la loge à l'équipage de M. de Bouquenègre, afin de la voir passer. Le marquis fut donc seul à jouir de ce premier triomphe de sa fille, et Esther, qui devait, quelques jours après, se laisser soudainement enivrer par toutes les joies du monde, ce jour là ne les comprit pas, ou, les dédaignant, feignit de ne pas les comprendre.

La semaine suivante, il n'en fut pas ainsi. Elle était au bal chez la duchesse de Robertpré. La soirée était splendide : les plus jolies femmes de Paris s'y étaient donné rendez-vous. Esther, vêtue d'une robe blanche et coiffée avec quelques fleurs naturelles, éclipsait les plus belles des invitées. Elle commençait déjà le rôle de reine qu'elle était destinée à jouer. Ce qui la rendait encore plus séduisante, c'était moins l'éclat de son visage, la délicatesse de ses formes, que l'étran-

geté de son regard. Le charme qui devait lui fournir tant d'adorateurs, résidait surtout dans ses beaux yeux remplis à la fois d'une ardeur orientale et d'une vague mélancolie.

Ce fut au bras de son père qu'elle arriva à ce bal, décidée, d'abord, à ne pas danser. Les premiers cavaliers, — et ils furent nombreux, — qui se présentèrent furent invariablement refusés avec tant de grâce et de fierté, que les plus hardis d'entre eux, une fois évincés, n'osèrent revenir. Cependant, lorsque M. de Bouquenêgre eut présenté à sa fille quelques-uns de ses anciens amis, lorsque chacun d'eux eut causé avec elle le temps voulu, Esther, restée seule en face des danseurs dont le spectacle l'avait à son insu peu à peu exaltée, commença à éprouver quelques regrets de ne pouvoir danser comme les autres. A ce moment, l'orchestre venait d'entamer l'une des plus délicieuses valses du répertoire allemand. Les couples entrelacés se balançaient languissamment ou tournoyaient dans les salons avec une rapidité qui n'excluait pas la grâce. Ce mouvement qui s'opérait sous les yeux de mademoiselle de Bouquenêgre devait exciter son envie, et c'est ce qui arriva.

Pendant ce temps, un jeune homme placé en face d'elle semblait épier ses mouvements avec la plus vive attention. On eût dit qu'il avait compris ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille et pris pitié d'elle. Il hésita un moment, puis s'avança vers la dé-

laissée volontaire. Esther l'avait vu venir et même observé. Il était de petite taille, maigre, assez mal fait, d'une démarche presque commune, laid de visage; sa tête, quoique fournie de cheveux, offrait déjà les symptômes d'une précoce calvitie. Il n'y avait en lui qu'une chose qui fût vraiment remarquable : c'était son regard. Sous un front découvert avec une certaine prétention, s'agitaient dans un orbite convenablement grand deux yeux gris clair, qui donnaient à toute la physionomie un cachet particulier d'intelligence et d'esprit. En examinant bien cependant, on eût découvert au fond de ce regard qui, à certains moments, devenait vitreux, une expression assez indéfinie, mais qu'un observateur attentif eût appelé de la méchanceté. Tel était le personnage qui s'était approché de mademoiselle de Bouquenêgre. Il formula son invitation, et la jeune fille, qui voulait danser, l'accepta, puisqu'elle ne pouvait faire autrement. Elle se leva : l'inconnu enlaça sa taille souple, et ils se jetèrent à leur tour dans le cercle des valseurs. Le cavalier de mademoiselle de Bouquenêgre ne savait pas danser, voilà ce dont il ne fut pas difficile à celle-ci de s'apercevoir. A chaque instant, elle sentait le pied du maladroit manquer la mesure et friper le bas de sa robe. Cependant, elle tenait bon, le guidait elle-même et se jurait bien de le faire arriver jusqu'à la fin de la valse. Tout en se serrant contre lui, elle s'aperçut qu'il portait à la boutonnière une croix fort

mignonne, retenue par un ruban moiré blanc et orange.

— Monsieur, dit-elle tout à coup au malheureux qui suait à grosses gouttes, qu'est-ce que l'ordre que vous avez là ?

— Un ordre de ***, mademoiselle.

— Prenez garde, vous manquez la mesure et vous m'avez marché sur le pied. Et cette croix vous a été donnée à la suite d'une bataille ?

— Je n'ai jamais été soldat, mademoiselle. J'ai eu cette croix après la publication d'un ouvrage sur l'Espagne.

— Ah !

Cette exclamation tomba des lèvres d'Esther en même temps que finissait la valse. Le jeune homme conduisit la danseuse à sa place. Elle n'y était pas encore que dix jeunes gens, encouragés par l'exemple, l'assaillirent à la fois. Elle accepta toutes les invitations. Comme elle les inscrivait, la duchesse s'approcha d'elle.

— Eh bien, chère enfant, vous vous êtes donc décidée à répondre aux désirs de ces messieurs ? Vous dansez comme un ange ; mais votre cavalier de tout à l'heure ne vous secondait pas.

— Son nom ?

— Olivier de Tessan, un poète fort distingué.

— C'est un poète ! Je ne m'étonne plus s'il danse si mal.

— Ah ! j'en sais qui dansent fort bien.

Un poète ! Cette révélation fit plaisir à Esther. Elle eût été certainement fâchée que ce mauvais danseur ne fût pas un homme d'esprit ; maintenant qu'elle le tenait pour tel, elle était heureuse qu'il lui eût marché sur les pieds. Cependant, elle avait à peine causé avec lui, et le désir ne lui en manquait pas. Tandis qu'elle regardait Olivier assis en face d'elle et se demandait comment elle se rapprocherait de lui, le premier danseur inscrit vint la chercher pour un quadrille. Elle prit son bras et ils passèrent dans un autre salon. Après le quadrille, elle vint s'asseoir auprès d'Olivier. Au bout de quelques minutes, le second cavalier s'inclina devant elle :

— Mademoiselle, voici la valse que vous m'avez fait l'honneur de me promettre.

— Moi, monsieur, vous vous trompez ; la première valse, je l'ai promise à monsieur. — Et elle désignait son silencieux voisin.

Il y eut dans le regard d'Olivier une expression de reconnaissance qu'elle saisit très-bien. Ce regard semblait dire : « Quoique j'aie si mal dansé tout à l'heure, vous m'invitez de nouveau pour me prouver que je ne vous ai paru ni ridicule, ni bête ; merci. » Le jeune homme se leva, offrit son bras à Esther et, cette fois, il dansa mieux. Après la valse, il s'assit à côté de mademoiselle de Bouquenêgre, et la conversation s'engagea entre les deux jeunes gens, lui, parlant avec vi-

vacité, avec enthousiasme, avec feu ; elle, l'écoutant attentivement, l'interrompant à peine et s'étonnant de ce langage imagé, coloré, dont Olivier avait le merveilleux secret et qui lui servait si bien auprès des femmes.

Un fait à remarquer, c'est que, très-souvent, personne n'est plus embarrassé, auprès d'une jolie femme, qu'un homme d'esprit. Se défiant de lui-même, placé entre ces deux craintes de ne pas assez parler ou de mal parler, toujours séduit par les grâces de son interlocutrice, il court grand risque de passer pour un imbécile, alors même qu'il n'a pas affaire à une sotte. Mais ce qui se voit aussi, c'est un homme d'esprit, innocente victime de sa défiance et de sa timidité, prenant sa revanche, et la prenant avec autant de fausse modestie qu'il y a eu de fausse honte dans sa défaite. C'est ce qui arrivait, ce jour-là, pour Olivier de Tessan. Il avait bien deviné que sa présentation à mademoiselle de Bouquenègre n'avait pas été à son avantage. Mais, tout en s'en voulant, il n'était pas homme à laisser échapper l'occasion de prendre, dans l'esprit de la jeune fille, la place qu'il avait perdue avant même de l'avoir conquise. Or, cette occasion lui fut offerte, lorsque, après la seconde valse, Esther lui fit comprendre qu'elle désirait causer avec lui. D'une voix émue, il lui raconta sa vie, ses travaux de tous les jours, ses mécomptes et ses espérances, ses répugnances et ses ambitions. Il y avait dans toutes ses

paroles quelque chose qui allait à l'âme, et il fut éloquent, mais non sans le savoir. Esther s'étonnait de ce que lui disait Olivier; elle s'en voulait de n'avoir pas deviné du premier coup en lui un homme de génie. Il ne se lassait pas de parler, elle ne se lassait pas de l'entendre, et leur conversation n'eût pas cessé, si le danseur éloigné quelques instants auparavant ne se fût approché pour faire valoir ses droits avec plus d'insistance, et décidé, cette fois, à ne pas les laisser violer. Il n'y avait pas moyen de lui échapper, et Esther n'y songea même pas : elle se leva et accepta le bras qui lui était offert. Elle n'eut que le temps de s'incliner devant Olivier, qui s'était levé et se tenait debout à la même place.

— Mon père sera très-heureux de vous connaître, monsieur, lui dit-elle d'une voix mélodieuse et ferme à la fois; priez la duchesse de vous présenter à lui.

Ces paroles furent un ordre et une inspiration. Quelques instants après, Olivier causait avec le père, comme il avait causé avec la fille, et M. de Bouquenègre l'invitait à dîner pour le lendemain.

Olivier de Tessan avait trente ans, mais on ne lui en eût pas donné plus de vingt-cinq. Il devait à son visage imberbe ce privilége de rester ou plutôt de paraître jeune. Jamais rasoir n'avait passé sur son menton, qui offrait, malgré cela, une surface aussi nette que celle du menton le mieux rasé. Une petite moustache blonde essayait en vain de couvrir la lèvre su-

périeure du poète. C'était l'unique signe de virilité qu'il portât sur le visage. A Paris, depuis dix ans, Olivier avait su peu à peu, et grâce à un talent réel, conquérir dans la littérature une place que personne ne songeait à lui contester. Un acte joué au Théâtre-Français, deux volumes de vers, quelques articles de critique, jetés çà et là, avaient suffi pour donner à son nom, sinon la popularité, du moins l'estime des fins gourmets littéraires. Mais c'était tout ce qu'Olivier avait obtenu de la vie d'homme de lettres. La fortune qu'il lui avait demandée, il ne l'avait pas encore et, dans son ingénieux esprit seul, il avait trouvé les moyens de faire bonne figure dans le monde. Fort répandu dans le faubourg Saint-Germain, dont son nom et son talent lui avaient ouvert les portes, et qui, d'ailleurs, n'en est plus à demander de bien amples renseignements à ceux qu'il reçoit, Olivier était vanté pour quelques bonnes fortunes qu'il avait eues sans grande peine : liaisons d'un jour ou de quelques mois avec une grande dame en train de faire l'école buissonnière, ou avec quelque bas-bleu de mœurs équivoques. Il avait donc jusqu'alors gaiement passé son existence, et les bonheurs de sa vie publique l'avaient vengé des misères et des ennuis secrets de sa vie privée. Au moment où il rencontra mademoiselle de Bouquenêgre, il cherchait à faire une fin. Il voulait se ranger, s'établir avantageusement pour travailler à l'aise, en un mot, se marier. Intrigant, souple

d'échine devant les grands, insolent avec les petits, hâbleur avec ses confrères, mielleux auprès des femmes, peu scrupuleux sur les moyens à prendre pour arriver aux fins, il ne doutait pas de la réussite. Mais il la voulait prompte, désireux qu'il était de jouir de biens plus positifs que ceux de la gloire et de l'orgueil satisfait. Déjà quelques occasions s'étaient offertes à lui; il les avait repoussées, comptant toujours sur de meilleures. Il continuait à aller dans le monde, faisant la cour aux jeunes filles, sachant plaire aux mères, enfin jouant à merveille son rôle de chercheur de femmes.

Après la soirée où mademoiselle de Bouquenègre l'avait remarqué, Olivier rentra chez lui dans la situation d'un homme qui, connaissant l'existence d'un trésor, médite sur les moyens de se l'approprier. Par son nom, quoique de petite noblesse, il appartenait au monde de mademoiselle de Bouquenègre; son talent pouvait lui tenir lieu de fortune. Pour réussir donc, il fallait plaire à Esther; — c'était à moitié fait, — et plaire au marquis, — il était décidé à s'y appliquer.

En quittant, à trois heures du matin, le bal de la duchesse de Robertpré, Olivier songea à la toilette qu'il ferait le soir, pour se rendre au dîner où M. de Bouquenègre l'avait invité, et le sommeil vint le surprendre dans les préoccupations d'une aussi grave affaire. Il se leva fort avant dans la matinée, prit à la

hâte un léger repas et passa toute la journée au travail. A sept heures moins dix minutes, il se faisait annoncer chez le marquis de Bouquenègre. Il y avait vingt personnes. Le marquis voulait produire sa fille, se créer un salon, et, après une vie passée en voyages ou dans ses terres, il commençait à jouer le rôle fort accablant de maître de maison. En invitant Olivier de Tessan, il avait, — pour nous servir d'une expression usitée, — complété sa table.

Olivier se présenta mis avec élégance, ce qui lui arrivait assez rarement. Un pantalon clair tombant sur des bottes vernies, un gilet sombre, relevé par des boutons de métal et par une jolie chaîne de montre qui séjournait plus souvent chez les prêteurs sur gage qu'au gousset de son maître, et enfin un habit noir, coupé dans le dernier goût, composaient sa toilette. La cravate longue, qui habituellement tombait en désordre sur sa poitrine, avait disparu pour laisser voir les fins plis d'une chemise de batiste; des gants bronze, à petites fourchettes rouges, emprisonnaient sa main. Ce costume ne lui était pas habituel et devait, le même soir, étonner ses amis; mais chez M. de Bouquenègre il ne surprit personne, et Olivier fut fort gracieusement reçu. Au dîner, il mangea peu et regarda constamment Esther, qui s'en aperçut, mais qui ne lui en voulut pas. Quand on revint au salon, Olivier savait que ses avances seraient encouragées. Il n'en fallut pas davantage à ce jeune ambitieux pour qu'il se crût

déjà maître de la fortune et de la main de mademoiselle de Bouquenègre. Quant à la possession du cœur de la jeune fille, il y pensa peu. Nul n'était moins que lui capable de se laisser enthousiasmer par le contact d'une belle nature. Ce n'était pas en pure perte qu'il avait vécu dans le monde le plus hétérogène. Son existence agitée l'avait mis en garde contre les surprises de l'âme. Ainsi, on citait de lui certains bons mots, secs comme son visage, fins comme ses lèvres, pétillants comme ses yeux, jetés aux pieds d'une femme qui, pleine d'enthousiasme et de désirs, croyait pouvoir facilement allumer chez celui qu'elle avait distingué des flammes pareilles à celles qui la brûlaient elle-même.

Pour Esther, elle l'aimait déjà ; elle s'était laissé prendre au récit qu'Olivier lui avait fait de ses souffrances. Elle devait se sentir entraînée par le côté poétique de la situation, et ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer l'étrange fascination exercée par un être incomplet et sans cœur sur cette jeune fille de cœur si chaud et si facile à toutes les émotions. Pendant cette soirée, d'ailleurs, Olivier joua admirablement son rôle. Il resta ce qu'il avait été au bal où, pour la première fois, il avait rencontré mademoiselle de Bouquenègre. Il se garda bien de troubler, pas de trop fréquents sourires ou des mots plaisants, la mélancolie de ses yeux et de son langage. Lorsqu'on vint le prier de réciter quelques-unes de ses poésies, si admirablement belles et empreintes d'ardeur, grâce à un effort

de talent, il choisit celles qui pouvaient passer aux yeux d'Esther, tant elles étaient passionnées, pour un écho de son cœur. Ces circonstances, qu'elle croyait imprévues et qu'il avait minutieusement calculées, achevèrent de la troubler. Olivier se retira à onze heures, et au moment où il sortait Esther trouva moyen de lui faire passer un billet. Il répondit à cette première avance par un serrement de main, et à peine dans la cour il s'approcha d'une lanterne et lut une ligne tracée à la hâte par un crayon tremblant : « Je serai demain à l'Opéra. » Il n'y avait pas de signature. Il se jeta tout ému dans un coupé et se fit conduire au Théâtre-Français. Il avait besoin de s'étourdir pour oublier un moment la joie qui l'étouffait. Il monta au foyer des artistes, où sa qualité d'auteur joué au théâtre lui donnait ses entrées, et parut rayonnant d'élégance et de gaieté. Quelques amis lui adressèrent la parole, et l'un d'eux, que dans son trouble il n'avait pas entendu, blessé de son silence, le toisa des pieds à la tête et, faisant allusion à sa toilette, s'écria :

— M. de Tessan a la prospérité bien insolente !

Le mot était cruel, et Olivier le sentit. Mais, cette fois, il feignit de ne pas entendre. Il n'était pas en humeur de revenir sur ses pas et d'endosser une mauvaise affaire. La phrase n'étant pas relevée, on l'oublia. Olivier parvint à surmonter son trouble, et en fin de compte on le trouva charmant. A minuit, il se laissa entraîner chez Vachette, où il soupa en compa-

gnie de jolies femmes, et au dessert il ne songeait plus à l'avenir.

Pendant ce temps, Esther rêvait de lui. L'amour était tombé sur elle avec une rapidité foudroyante. Son cœur avait été frappé et ne contenait qu'à grand'-peine les exubérances du sentiment nouveau qui venait s'ajouter à tous ceux qu'elle avait connus déjà. Jusqu'à l'heure où, le lendemain, elle devait revoir Olivier, elle garda avec tant de soin en elle-même le portrait qu'elle se plaisait à caresser, et s'isola si bien du monde extérieur, qu'elle ne perdit pas une minute le souvenir de son amant. A l'Opéra, où elle était de bonne heure avec son père, d'autres émotions lui étaient réservées. A neuf heures, Olivier se montra à l'orchestre, comme la veille, élégant et préoccupé. Il s'était placé de façon à garder sous ses yeux la loge d'avant-scène qu'avait louée pour la saison le marquis de Bouquenègre. Il ne la quitta pas du regard, et dans cette attention, qui s'adressait surtout à elle, Esther vit une nouvelle preuve d'amour. Elle fut, ce soir-là, fort belle et fort remarquée. La musique était enivrante et semblait répondre aux symphonies qui chantaient en elle. Une émotion mal contenue donnait plus de vie à son beau visage, et de sa poitrine, fréquemment soulevée, semblaient s'échapper des cris de bonheur. Pendant un entr'acte, Olivier vint dans la loge, en apparence pour saluer le marquis, en réalité pour voir Esther de plus près et pour lui mettre

dans la main un billet qu'elle prit en rougissant. Cette fille si fière était vaincue. La lettre d'Olivier, qu'elle lut le soir avant de se mettre au lit, acheva de lui tourner la tête.

« Je vous aime. En vain je veux en douter : au-
« tour de moi et en moi tout me le crie, et je ne ré-
« siste plus; il faut que je vous le dise. Comment
« prendrez-vous cet aveu, vous qui portez sur toute
« votre personne les signes de l'intelligence et de la
« race, et dont la beauté éblouit en même temps
« qu'elle terrasse les prétentions de l'homme? Vous
« êtes telle qu'on ne saurait sans effroi vous aborder.
« Je ne vous demande rien aussi. Ce que je veux,
« c'est obtenir la permission de rester à vos pieds sans
« vous déplaire et dans l'attitude de l'adoration. Je
« sais le respect qui vous est dû; je sais sur quel pié-
« destal vous êtes, et je sais aussi dans quel abîme
« vous devez me voir. Ne refusez pas d'être mon idole.
« Votre prêtre ne vous importunera pas. Ma bouche
« ne s'ouvrira jamais jusqu'au jour où vous aurez dai-
« gné jeter sur moi un regard compatissant et où vous
« laisserez tomber de vos lèvres adorées un mot de
« pitié. Mettez votre pied sur mon front, écrasez-moi
« de votre mépris, si le cri de mon cœur, que je
« n'ai pas su retenir, a pu vous déplaire, mais ne me
« défendez pas de rester prosterné devant vous. Je suis
« à vos pieds, et j'ose vous dire que je vous aime. »

Ce billet habile, mélange de respect et d'humilité,

de passion désespérée et d'amour ardent, devait, par son désordre même, enivrer Esther. Elle passa une partie de la nuit à le lire et à le relire. Vingt fois elle fut sur le point de céder et de répondre à Olivier. Elle n'osait pas. La violence même de son amour l'épouvantait ; elle avait encore assez de lucidité dans l'esprit pour calculer les suites d'un aveu formulé par elle. Elle ne répondit pas, mais elle mit le billet d'Olivier dans sa gorgerette.

Trois jours après, Esther était au salon attendant son père, qui devait venir la rejoindre pour recevoir quelques visites. Tout à coup la porte s'ouvrit, et un domestique annonça :

— M. Olivier de Tessan !

Celui-ci entra avant qu'Esther, revenue de sa surprise, eût pu se faire un maintien.

— Mon père va venir, monsieur, lui dit-elle en tremblant.

— Mademoiselle, s'écria Olivier, en se voyant seul avec elle, ce n'est pas de M. votre père qu'il s'agit. Vous avez été cruelle envers moi. Votre silence m'a brisé. Dois-je encore espérer, ou ne me reste-t-il plus qu'à mourir ?

— Espérez, dit-elle.

Il tomba à genoux, saisit le beau bras que la manche de la robe laissait à découvert et y mit un baiser.

— Demandez-moi à mon père, lui dit Esther, en se dégageant de cette étreinte passionnée.

— Je n'oserai jamais, répondit simplement Olivier.

— Je lui parlerai moi-même.

Comme elle achevait ces mots, en forçant son amant à se relever, le marquis entra. Les deux amoureux devinrent subitement impénétrables, et M. de Bouquenègre ne soupçonna rien de ce qui venait de se passer.

Au bout d'un moment, Esther sortit et courut dans sa chambre pour ne rien perdre des joies qui l'accablaient. Après le diner, se trouvant seule avec son père, elle eut le courage de lui parler de son amour.

— J'aime M. Olivier de Tessan et je veux l'épouser, dit-elle.

A cette déclaration, M. de Bouquenègre resta stupéfait.

— Est-ce sérieux? demanda-t-il enfin.

— Très-sérieux, mon père ; il y va du bonheur de ma vie.

Le marquis réfléchit un moment.

— Vous exagérez sans doute vos sentiments, ma chère Esther. Il est impossible qu'en un mois vous vous soyez éprise d'un jeune homme que vous n'avez pas vu six fois.

— C'est cependant la vérité : je l'aime et n'épouserai jamais que lui.

M. de Bouquenègre connaissait sa fille, la savait inébranlable dans ses idées, et, habituellement, il n'essayait pas de les détruire. Mais, ce soir-là, il

s'agissait d'une chose si grave qu'il se crut obligé de lui déclarer sa volonté.

— Ce mariage est impossible. Vous ne pouvez épouser un homme sans nom.

— Mais, mon père, celui-là est noble.

— Petite noblesse, ma fille ; mais ce n'est pas là le point que je discute. Il est sans fortune, sans position, et vit en dehors de notre monde.

— Je l'y introduirai.

— Je veux admettre vos raisons ; mais il en est une plus décisive et que vous comprendrez. J'ai reçu à votre sujet des propositions honorables que j'ai acceptées. Vous épouserez le fils de mon ami, le comte de Tarsannes ; ma parole est donnée.

Le marquis savait ces derniers mots propres à faire réfléchir sa fille. Celle-ci, à son tour, n'ignorait pas que, pour son père, la parole donnée valait le fait accompli. Elle ne résista donc pas et se contenta de garder le silence. Puis, l'interrompant :

— Ainsi, dit-elle, vous avez engagé mon avenir sans même me consulter.

— Vous n'allez pas, je pense, vous poser en martyre. Lionel de Tarsannes, votre prétendu, a vingt-cinq ans. Il est beau, noble et riche. C'est de plus un cœur droit, une âme généreuse ; il est plein d'intelligence et d'esprit, et quand vous l'aurez vu...

A ces mots, Esther se leva :

— Mon père, n'achevez pas, dit-elle d'une voix

ferme. Je refuse de recevoir M. de Tarsannes et de l'épouser.

Après ces paroles, elle sortit. Le marquis demeura seul, affligé d'une résistance aussi ouverte, mais non pas embarrassé. Il lui était arrivé souvent de céder aux volontés de sa fille ; mais, cette fois, il s'agissait de l'honneur de sa maison et du bonheur d'Esther. Il était résolu à ne modifier en rien sa décision, et il se mit à examiner ce qu'il y avait à faire afin d'éloigner Olivier de Tessan.

Une heure après cette affaire, celui-ci reçut un billet dont il n'eut pas de peine à reconnaître l'écriture. Il lut ce qui suit :

« J'ai besoin de vous parler. Soyez demain soir, à
« cinq heures précises, à Saint-Thomas-d'Aquin. Je
« serai dans la chapelle de la Vierge. Vous vous age-
« nouillerez à côté de moi. »

Saint-Thomas-d'Aquin est une des églises les plus calmes et les plus solitaires de Paris. Placée en plein faubourg Saint-Germain, dans une sorte d'impasse, elle n'a de vie que le matin, à l'heure des messes. Le silence le plus absolu y règne pendant toute l'après-midi, à peine troublé par les pas solitaires de quelques créatures ferventes, heureuses de choisir un tel moment pour venir s'y agenouiller. A cinq heures, Olivier, conformément aux instructions contenues dans le billet d'Esther, entrait dans la nef. La nuit venait rapidement et les lampes des autels s'allumaient

lentement dans l'obscurité, avec la majesté des étoiles qui montaient à la même heure dans l'horizon. Le jeune homme fit le tour de l'église et, après s'être assuré que personne ne l'épiait, il franchit le seuil de la chapelle désignée. Esther était là, agenouillée dévotement, à la lueur des cierges que la piété des fidèles allume aux pieds de la madone. Olivier put admirer son beau visage, sur lequel semblait régner la sérénité. A quelque distance, dans l'ombre, se tenait, aveugle et muette sur ce qui allait se passer, une femme de confiance qui accompagnait ordinairement Esther. Olivier vint d'un pas ferme se placer près de la jeune fille, si près qu'il la touchait, et attendit qu'elle lui adressât la parole. Un sourire de remerciement passa sur les traits de celle-ci, et, après un court silence, elle commença l'entretien par ces mots, prononcés si doucement qu'Olivier les entendait à peine :

— Je vous remercie d'être venu. J'avais besoin de vous voir et de recevoir de votre bouche l'assurance de votre amour !

— La lettre que je vous ai remise était le résumé fidèle de ce qui se passe dans mon cœur. Je n'ai rien à y ajouter maintenant. C'est à vos pieds que je veux vous dire ce que j'ai déjà souffert pour vous. Après ces confidences, douterez-vous encore?

— Je n'ai jamais douté, et, depuis que je vous ai rencontré, j'ai toujours eu foi dans votre franchise.

Vous m'aimez, dites-vous ; l'heure est venue de me le prouver.

— Que faut-il faire pour cela? Je suis à vos ordres ; ordonnez, j'obéirai.

Le silence était si profond qu'on entendait battre le cœur des deux amants. Esther reprit d'une voix tremblante :

— J'ai dit à mon père que je vous aimais.

— Quoi! vous m'aimez ! Entendre ce mot de votre bouche, c'est le bonheur.

— J'ai déclaré à mon père que je voulais être votre femme.

— Et?... demanda Olivier avec inquiétude.

— Mon père refuse !

— Oui, s'écria amèrement le jeune homme, oubliant dans quel lieu il se trouvait, je ne suis qu'un pauvre poète.

— Oh! taisez-vous, par pitié, lui dit Esther en l'interrompant. Que nous importe le refus de mon père! Votre amour est-il courageux?

— Vous me le demandez !

— Alors nous sommes sauvés. Ecoutez-moi : j'ai à Londres une tante veuve et sans enfant. Elle est fort riche et m'aime comme si j'étais sa fille. Elle seule peut obtenir le consentement de mon père. Nous partirons ensemble demain pour aller la rejoindre.

— Un enlèvement!

— Un enlèvement, répondit avec fermeté mademoiselle de Bouquenègre. Auriez-vous peur?

— Oh! mademoiselle!

— Ainsi, vous êtes prêt à m'accompagner?

— Je suis prêt.

— C'est bien, je me confie à votre honneur et à votre parole. Demain soir, à neuf heures, je serai à l'angle du quai d'Orsay et de la rue de Beaune. Soyez-y avec une voiture, et nous partirons sur-le-champ.

Olivier réfléchit un moment, pendant lequel Esther le considéra avec attention. « S'il recule, pensait-elle, il n'est pas digne de moi. »

— Je serai au rendez-vous, répondit-il enfin.

Et, saisissant dans l'ombre la main d'Esther, il y déposa un respectueux baiser. Il sortit ensuite. Le même soir Esther était au bal, et rien dans sa personne ne trahissait l'agitation que cause ordinairement une détermination aussi violente que celle qu'elle venait de prendre.

Il n'en était pas de même d'Olivier. Si blasé qu'il fût, la promesse qu'il avait faite, ne laissait pas que de le tourmenter. Il ne se dissimulait pas que, dans une partie pareille, il jouait gros jeu. La réussite assurait son avenir, mais la défaite le détruisait. Tout ou rien, tel était le résultat certain de l'aventure. Enfin, après de nombreuses réflexions, il se décida à tenir sa promesse. Le même soir, il trouva 700 francs

chez trois de ses amis qui se cotisèrent pour former la somme. Il ne leur avait rien dit de son projet, mais ses instances furent si pressantes que tous comprirent qu'il avait de grands intérêts à satisfaire. Il acheva de former mille francs, en réunissant à ce qu'il venait de recevoir ses ressources personnelles et le produit de sa montre et de quelques menus bijoux qu'il alla vendre. Comme on le pense bien, il dormit peu. Au matin, il se prépara, jeta dans sa malle des vêtements, du linge, des papiers, des livres, et courut au ministère des affaires étrangères, où il obtint, par l'intermédiaire de l'un de ses amis, deux passeports pour le Havre, l'un à son nom, l'autre à celui de sa sœur, mademoiselle de Tessan. A midi, après avoir déjeuné sur les boulevards, il revint chez lui, afin de s'assurer qu'il n'oubliait rien dans ses préparatifs de départ. Comme il passait devant la loge du concierge, celui-ci le prévint qu'on l'attendait chez lui. Il gravit à la hâte les degrés de l'escalier, assez intrigué par cette visite, et demeura épouvanté, lorsqu'en ouvrant sa porte il vit le marquis de Bouquenêgre, assis dans l'unique fauteuil de la chambre et muni d'un livre qui s'était trouvé sous sa main.

— Il sait tout, je suis perdu, pensa Olivier.

Avant qu'il eût formulé son salut, le marquis s'était levé, en lui disant :

— Monsieur, je vous demande pardon d'être resté chez vous en vous attendant. Mais je ne voulais à

aucun prix manquer votre présence, car j'ai à vous entretenir d'une affaire qui ne souffre aucun retard.

— Je le sais bien, se dit Olivier. — Et tout haut : En quoi puis-je vous être agréable, monsieur le marquis ?

M. de Bouquenègre reprit sa place ; le poète s'assit en face de lui, et, après une pause, le premier s'exprima ainsi :

— Ce que j'ai à vous dire est fort délicat. Je viens faire appel à votre honneur et je vous prie d'avance, monsieur, de m'excuser si l'expression de ma pensée va au-delà de ma pensée elle-même.

Un peu rassuré, Olivier s'inclina.

— Ma fille m'a déclaré avant-hier qu'elle vous aimait et qu'elle voulait être votre femme. Je ne sais, monsieur, si vous avez eu connaissance de ce fait ?

Olivier ne répondit pas et se contenta de faire un signe qui pouvait passer pour une réponse négative. Il savait qu'avec le marquis il ne pouvait être trop diplomate, et voulait, quelle que fût l'issue de cette conversation, se retirer avec les honneurs de la guerre. Pour cela, il était nécessaire de ne pas s'engager. Son silence mit le marquis dans l'embarras. Cependant, il continua.

— Cette nouvelle m'a jeté dans une grande perplexité. J'aime ma fille, et je la veux heureuse.

Olivier ne put se retenir.

— Et vous pensez qu'avec moi elle ne le serait pas ! s'écria-t-il.

— Vous ne me laissez pas achever, répondit doucement le marquis. Je veux ma fille heureuse, et si je vous savais indispensable à son bonheur, je n'hésiterais pas à vous la donner. Mais permettez-moi de vous dire que je crois à une exagération de sentiments. Vous vous connaissez à peine l'un et l'autre, et peut-être la tête a-t-elle, chez elle et chez vous, parlé plus encore que le cœur. Enfin, quoi qu'il en soit, la déclaration de ma fille m'afflige, non que je me défie de celui qu'elle avait choisi, mais parce que j'avais sur elle d'autres projets.

— Hélas ! monsieur le marquis, dit alors Olivier, c'est l'éternelle histoire de la vie. D'une part, deux cœurs attirés l'un vers l'autre, faits pour être unis ; de l'autre, la volonté des parents, quelquefois cruels à leur insu, qui vient détruire les effets de cette sympathie. Que puis-je vous dire? J'aime mademoiselle votre fille.

— Elle vous aime, monsieur, dit courtoisement le marquis, en homme que la certitude de la victoire dispose à faire des concessions non compromettantes, à huis clos.

Interrompu de la sorte, Olivier resta un moment silencieux. Il voyait que le marquis ne connaissait rien du projet d'enlèvement, et qu'il était venu pour savoir à quelle sorte d'homme il avait affaire. En quelques

secondes, le poète eut fait le raisonnement suivant : « Je ne puis être le mari de mademoiselle de Bouque- « nègre. Mes efforts pour le devenir seraient vains et « me feraient du marquis un ennemi dangereux. Il « vaut mieux me retirer honorablement, me le con- « server ami et me ménager sa protection. Il peut « m'être utile. »

— Eh bien ! monsieur, quelles sont vos intentions ? demanda le marquis inquiet de ce silence.

— Si vous êtes venu faire appel à mes sentiments, monsieur le marquis, vous avez vaincu d'avance. Je ne suis pas assez fat pour croire que votre fille aura de la peine à m'oublier. J'aurai passé comme une ombre dans sa vie, et un autre me remplacera dans son cœur. C'est ce qui me décide. Seulement, laissez-moi vous dire que votre victoire, en détruisant peut-être mon avenir, me brise l'âme.

Le marquis se leva en prenant la main d'Olivier.

— Je ne sais si ma fille vous avait donné le droit d'espérer ; dans tous les cas, votre désintéressement me touche. Je sais tout ce qu'un riche mariage peut réaliser d'espérances pour un jeune homme. Mais, nous ne sommes pas des ingrats, et je n'oublie jamais.

Dans ces quelques mots Olivier vit une promesse pour l'avenir. Il résolut d'en hâter la réalisation par un aveu complet qui devait mettre le marquis à sa discrétion.

— Vous me demandiez si mademoiselle de Bouquenègre m'avait donné des droits, monsieur : jugez-en.

Et il raconta tout ce qui s'était passé entre elle et lui, sans omettre aucun détail.

— Vous voyez, monsieur le marquis, ajouta-t-il en finissant, que ces droits en valent bien d'autres, et que mon renoncement n'est pas sans mérite.

— Sans doute, monsieur, répliqua le marquis, que cette révélation et le but évident qu'elle cachait venaient de mettre en garde contre la feinte générosité d'Olivier : aussi, mon intention est-elle de reconnaître votre conduite. J'ai des amis aux affaires. Une position dans la diplomatie vous conviendrait-elle ?

Par cette demande, le marquis achetait le silence d'Olivier.

— Je n'osais l'espérer, répondit Olivier avec aplomb.

— C'est bien, je vais m'occuper de vous.

Le marquis se leva et prit son chapeau.

— Je n'ai pas besoin, ajouta-t-il, de vous demander le secret. Il sera bon que vous ne vous présentiez pas à l'hôtel avant que je vous en aie prié.

Le marquis se retira, laissant Olivier livré aux plus douces espérances et fort peu désolé d'avoir manqué un beau mariage. Cependant, Esther, ayant eu connaissance de la visite de son père à Olivier, hâtait ses préparatifs de départ. Elle avait mis dans la confidence sa femme de chambre, dont elle était sûre, et,

par les soins de celle-ci, rien ne devait manquer à la belle fugitive. Elle dîna comme de coutume avec son père. Après le repas qui fut silencieux, elle l'embrassa tendrement et courut se renfermer chez elle. Elle éprouvait cette émotion qui précède tout grand événement de la vie. Mais elle n'eut pas un remords. Elle aimait, et elle cédait à l'amour en allant à Londres demander à sa tante de vaincre l'obstination de son père. A huit heures et demie, celui-ci se présenta chez elle. Ce fut un coup de théâtre. Esther pâlit et devina qu'un obstacle inattendu allait empêcher son départ. En effet, le marquis se tourna vers la femme de chambre qui se tenait dans un coin, prête à suivre sa maîtresse :

— Vous pouvez vous retirer. Ma fille a changé d'avis, elle ne partira pas ce soir.

Cette femme sortit, avant qu'Esther, honteuse des paroles de son père, pût trouver un seul mot pour la retenir.

— Ma chère enfant, reprit alors M. de Bouquenègre, en se tournant vers elle, bénissez Dieu que j'aie été instruit de votre projet.

— Quoi ! mon père, vous savez?...

— Oui, imprudente, je sais tout. J'arrive à temps pour vous sauver. Comment, avec le nom que vous portez, avec le sang qui coule en vous, avec votre éducation, votre esprit enfin, ne vous aperceviez-vous pas que vous couriez à l'abîme, en passant par la

pente la plus vulgaire? Voilà donc où vous conduisait votre tempérament romanesque, à un enlèvement?

— J'aime M. de Tessan.

Le marquis feignit de ne pas entendre et continua :

— Et cet homme avec lequel vous alliez fuir, savez-vous s'il était digne de votre amour?

— Mon père!

— Ne m'interrompez pas! C'est de lui que je tiens tous les détails de votre conduite, et savez-vous ce qui l'a décidé à de tels aveux? L'espoir de ma protection et la promesse que je lui ai faite de m'occuper de lui. Il a renoncé à vous sans peine et sans regrets. Il ne vous aimait que par intérêt. J'ai presque acheté la révélation de son secret.

Esther aimait. Elle savait que son père ne voulait pas qu'elle se mariât à Olivier, et sa défiance était excitée au plus haut point. Elle ne voulut pas ajouter foi à ses paroles, ou, si elle les crut, elle ne sentit pas, comme celui-ci l'avait espéré, l'injure qui lui était faite par son amant. Aussi, ce fut le regard brillant de toutes les flammes de la colère qu'elle se redressa et s'adressant au marquis :

— Je ne veux rien savoir de la conduite de M. de Tessan. Ce que je sais, c'est que je l'aimais et qu'il m'aimait aussi. Il me l'a dit et je le crois. Ce que je sais encore, c'est que vous avez voulu rompre un mariage qui eût fait le bonheur de ma vie. Eh bien! soyez heureux, je renonce à M. de Tessan, mais je

refuse d'épouser M. de Tarsannes que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître; j'entrerai au couvent!

— Esther! s'écria M. de Bouquenègre, alarmé par cette déclaration.

— O mon père, répondit-elle d'une voix calme, en s'agenouillant devant lui, ne vous opposez pas à la réalisation de mon vœu le plus cher; respectez la douleur de mon âme.

Le marquis tint un moment dans sa main la main de sa fille, puis il la releva.

— C'est bien, mon enfant, dit-il froidement, je ne m'oppose pas à ce que vous entriez en religion.

Ce consentement qu'elle redoutait atterra Esther. Elle avait pensé que, devant une résolution de ce genre, le marquis céderait. En le voyant accepter une conclusion pareille, elle faillit perdre toute espérance. Elle fut sur le point de se jeter dans ses bras, mais l'orgueil la retint : cette fière créature ne voulut pas donner au marquis le spectacle d'un repentir qui l'eût touché.

— C'est bien, pensa-t-elle, j'irai au couvent, et nous verrons bien qui de mon père ou de moi sera plus vite las de la solitude à laquelle je me condamne jusqu'à nouvel ordre.

Il y a aux environs de Fontainebleau un couvent de Carmélites très-réputé. Là, de saintes filles passent leur vie dans la prière et dans les macérations. Aucun

homme, hormis le prêtre vénérable qui a la garde spirituelle de ce troupeau, n'a pénétré dans l'intérieur de cette maison. Nul n'a pu sonder les secrets de ce cloître fécond en austérités, et si quelque visiteur a voulu s'entretenir avec l'une des pénitentes, c'est à travers une grille épaisse dont les barreaux resserrés laissent à peine entrevoir le voile de laine sous lequel est caché le visage des religieuses. Dieu seul, Dieu et les familles qui les pleurent, peuvent savoir quels trésors de beauté, de jeunesse et d'amour sont enfouis dans cette solitude et quelles existences pures et virginales s'abritent derrière les hautes murailles du couvent. Qu'il en est de ces âmes qui, prenant en pitié le monde avant de l'avoir connu ou même après l'avoir trop connu, viennent demander à une existence toute de sacrifices les consolations qu'elles ont vainement cherchées ailleurs !

C'est là qu'Esther avait voulu s'enfermer. Quelques jours après l'explication qu'elle avait eue avec son père, une voiture aux armes de Bouquenêgre vint s'arrêter devant le modeste seuil de cette maison bénie. Le marquis en descendit le premier, pâle et les yeux humides. Il tendit ensuite la main à sa fille, qui sauta légèrement sur le sol. Tandis que son père soulevait le lourd marteau dont la porte cochère est ornée, Esther eut le temps de jeter un regard autour d'elle. Le paysage qui avoisine le monastère, vu de là, est charmant. On aperçoit à quelque distance un village,

enfoui comme un nid dans les arbres. La route qui des habitations conduit au couvent est plantée de grands tilleuls, dans lesquels des milliers d'oiseaux ont établi domicile. A gauche, dans la plaine ombragée qui s'étend sous le regard et que limite à une lieu de là la forêt de Fontainebleau, se dressent deux ou trois châteaux, habitations coquettes à l'extérieur et somptueuses au dedans. C'était le printemps. La route, les champs et les arbres couverts de fleurs avaient des senteurs enivrantes. Des brins d'herbe se dressaient au bord des sentiers, et toutes sortes de petits insectes couraient au fond des fossés que le soleil transformait en fournaises. De minute en minute quelque équipage rempli de femmes jeunes et jolies ou d'élégants cavaliers passait sur la route. Tout cela c'était le monde, sous ses formes les plus diverses, avec ses attraits les plus enchanteurs, qui semblait vouloir retenir mademoiselle de Bouquenêgre et protester contre l'étrange détermination qu'elle venait de prendre. Elle le comprenait du moins ainsi, et son cœur serré fut dix fois sur le point de défaillir. Mais son orgueil la soutenait, et les forces qu'elle paraissait perdre lui étaient rendues centuplées.

La porte s'ouvrit. M. de Bouquenêgre et sa fille entrèrent dans un petit parloir où la supérieure de la communauté ne tarda point à venir les rejoindre. La supérieure, en religion sœur Claire de la Rédemption, avait une voix douce et pénétrante. La présence du

marquis l'empêcha de se découvrir le visage, mais sous son voile noir elle attacha sur Esther un regard attentif, puis, se retournant vers M. de Bouquenègre :

— J'ai reçu votre lettre, monsieur le marquis, et j'en ferai profit. J'ai reçu aussi la vôtre, mon enfant, dit-elle à Esther qui restait tremblante devant elle. Nous étudierons votre vocation, et dans quelques mois nous verrons si vous devez porter l'habit. Vous aurez ensuite à faire un noviciat de deux années, et ce n'est qu'après ce temps et cette longue épreuve que vous serez admise à devenir tout à fait de notre famille.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien ! Esther, dit alors le marquis, êtes-vous toujours décidée ?

— Toujours, mon père, répondit-elle.

Emu, le cœur gros, M. de Bouquenègre ouvrit ses bras à sa fille qui s'y précipita.

— Ne m'en veuillez pas, lui dit-il, en la tenant pressée contre son sein, c'est pour votre bien que j'ai résisté à vos désirs.

— Je veux le croire, mon père ; mais votre résistance a tué mes plus chères espérances, et, après cela, je ne pouvais plus rester sans souffrir au milieu du monde qui m'avait fait connaître l'homme que j'ai aimé et dont vous m'avez séparée.

— Mais si vous le vouliez encore, nous partirions, nous retournerions en Provence, et là près de moi...

— Il me faut la paix du cloître, se hâta de répondre Esther, qui ne voulait pas prolonger une scène cruelle.

— Puisque votre résolution est inébranlable, qu'elle s'accomplisse ! — Quelle épreuve ! murmura le marquis en étreignant Esther dans ses bras. — Adieu, reprit-il plus haut, adieu, ma chère fille, ma bien-aimée, adieu !

Il l'embrassa encore une fois, puis, lui tenant les mains, s'éloigna d'elle, fixa son visage et, au milieu de leurs sangtots, — car Esther ne se retenait plus, — il prononça quelques mots inintelligibles, dont elle ne put recueillir que ceux-ci :

— Si tu as besoin de moi, je serai toujours là.

Un dernier baiser les réunit encore, puis ils se séparèrent.

Tandis qu'Esther, assise sur un banc, dans le parloir, donnait un libre cours à ses larmes, l'abbesse accompagnait M. de Bouquenêgre.

— Ayez confiance, lui dit-elle : si la vocation de cette enfant est sincère, Dieu vous donnera le courage de vivre loin d'elle ; sinon, elle vous sera rendue.

Quelques instants après, la lourde porte se fermait sur le marquis, et désormais un rempart presqu'infranchissable le séparait de sa fille.

Lorsque sœur Claire rentra dans le parloir, la première douleur d'Esther était calmée. A l'aspect de l'abbesse, elle se leva, mais celle-ci la fit rasseoir,

prit une chaise à côté d'elle et souleva le voile qui jusqu'alors avait caché ses traits. Sœur Claire entrait dans sa trente-huitième année. Elle était grande et marchait avec une certaine majesté. Son visage pâle et amaigri gardait encore une beauté lumineuse et sereine. Ses yeux profonds et caressants respiraient la franchise et la vivacité. Issue d'une grande famille, elle avait pris l'habit religieux à dix-huit ans, poussée par une vocation réelle. Depuis trois ans seulement elle était à la tête de la communauté.

— Allons, pauvre petite, dit-elle à Esther, en prenant ses deux mains dans les siennes, consolez-vous ; remarquez que vous êtes loin du jour qui vous enchaînera tout à fait et que si, jusque-là, vous voulez nous quitter, nous ne vous retiendrons pas. Lorsque Dieu veut attacher à lui, par d'indissolubles liens, une de ses créatures, il lui donne le courage et la résignation. Si ces deux vertus vous manquaient, je serais la première à refuser de vous admettre parmi nous. Nous voulons, avant tout, des sœurs capables de tous les sacrifices. Pour cela, il faut un détachement complet de ce qui n'est pas Dieu, et, si ce détachement ne vous arrive pas, c'est que vous n'êtes pas faite pour la vie religieuse.

— Oh! ma mère, vous êtes bonne! s'écria Esther avec effusion.

— Oui, chère enfant, et vous trouverez toujours en moi une amie. Nous avons ici quelques jeunes filles

qui éprouvent, comme vous allez le faire, leurs véritables sentiments. Vous vivrez au milieu d'elles. Soyez-y calme, et puissiez-vous y être heureuse. Vous aurez, dans cette maison, une existence bien différente de celle que vous abandonnez. Vous laissez le luxe et la richesse, nous n'avons à vous offrir qu'abnégation et pauvreté. Mais, croyez-le, si vous êtes faite pour notre ordre, vous le saurez bientôt; car Dieu lui-même, en se révélant à vous, aura soin de vous éclairer. A vous tout dire, je n'ai qu'une crainte. Votre lettre m'a appris à quels sentiments était due votre décision. Or, je crois que le cloître n'est pas fait pour les âmes blessées comme la vôtre a pu l'être. Un désespoir d'amour, — il faut bien dire le mot, — n'est pas le signe de la vocation. Si, alors que vous étiez entièrement heureuse, avant que votre cœur s'ouvrît à des sentiments plus humains et plus intimes, au sein du monde qui vous attirait par l'éclat de ses fêtes et des sensations qu'il procure, vous étiez venue ici, ou si même vous n'aviez frappé à notre porte qu'après avoir reconnu la fragilité des joies qui vous avaient séduite, je croirais que vous êtes réellement appelée. Mais, tout ce que je sais de vous me fait craindre que vous n'ayez pris pour la voix de Dieu ce qui n'était que le dépit de votre cœur.

Ces paroles, qui dénotaient chez l'abbesse une grande science de la vie, — science toute d'intuition, puisqu'elle n'avait pas eu le temps de l'apprendre, —

et qui allaient si bien à l'encontre des sentiments d'Esther, frappaient vivement celle-ci : elle garda le silence, et sœur Claire devina ses embarras.

— Enfin, lui dit-elle en se levant, nous verrons bien. Venez, ma chère enfant.

Esther la suivit; mais, au moment de franchir le seuil de la cour qui séparait du corps principal de logis les bâtiments d'entrée, elle eut peur et fut obligée de s'appuyer sur le bras de l'abbesse.

— Du courage, ma fille, répéta celle-ci.

— Oh ! ma mère, j'en aurai, s'écria Esther, en se redressant dans toute la majesté de sa grâce fière et rayonnante.

Ici, nous devons garder le silence sur ce que fut la vie de mademoiselle de Bouquenègre pendant les trois mois qui suivirent. En voulant peindre dans ses détails une existence que les hommes ne connaissent pas, nous courrions risque de demeurer au-dessous de la vérité ou de l'exagérer. Seulement, si on veut se rappeler ce qu'était Esther de Bouquenêgre, ce qu'il y avait d'orgueil et de volonté dans son caractère, on comprendra ce qu'elle dut souffrir et à quelles tortures furent soumis ses préjugés et ses opinions de patricienne. Lorsque abandonnée par Olivier de Tessan, contrariée par son père dans la réalisation de ses plus chers désirs, elle s'était décidée, plus par dépit que par vocation, à embrasser la vie religieuse, elle avait un peu compté sur la poésie que les âmes fer-

ventes ou profondément atteintes peuvent seules trouver dans le repos du monastère. Elle avait rêvé de grands cloîtres gothiques, une cellule embaumée par les printanières émanations du jardin, où, nouvelle Amélie, elle pourrait vivre, en songeant à Thérèse et aux grandes pénitentes. Elle s'était rappelé cette page admirable et menteuse à la fois dans laquelle Chateaubriand, racontant les austérités monacales, a placé ces paroles, qui ne furent jamais prononcées : « Frères, il faut mourir ! » Enfin, poëte et aristocrate, elle avait entrevu sa future existence sous un jour tout autre que celui qui devait l'éclairer.

Aussi, quelles furent ses désillusions ! Le silence le plus complet est la règle absolue des religieuses Carmélites. La cellule qu'on lui donna s'ouvrait sur une petite cour attenant aux cuisines, chambre plus petite et plus mal meublée que celle du dernier des marmitons de son père, et qui lui faisait regretter son délicieux boudoir de l'hôtel de Bouquenêgre. Au réfectoire, elle qu'on avait accoutumée à la vaisselle plate, à une table luxueusement servie, à la variété des mets, n'eut, comme ses nouvelles sœurs, qu'une écuelle et qu'une cuiller de bois blanc grossièrement travaillées, et des légumes dont la seule vue lui donnait mal au cœur. Enfin, le jardin qu'elle avait rêvé, avec de grands arbres verts, des fleurs et des gazons, n'était autre chose qu'un vaste potager précédé d'une petite cour où les sœurs se promenaient, aux très-

rares heures de leurs silencieuses récréations, et clos d'un mur très-élevé, tapissé seulement par quelques arbres fruitiers. Voilà pour la part la plus matérielle de sa vie. A cette peinture rapide, on devine ce qu'elle dut souffrir. Mais comment raconter ce qu'elle éprouva lorsqu'elle dut s'astreindre à l'obéissance la plus entière, au silence le plus complet, à de longues prières, à des travaux répugnants, à une règle, enfin, si peu en harmonie avec la règle de sa vie passée. Sur le visage triste et doux de ses compagnes elle ne découvrait ni sympathie, ni pitié. La mère abbesse n'était plus l'éloquente et persuasive amie du parloir. C'était la supérieure de la communauté, bonne toujours, mais traitant également ses enfants et n'accordant à Esther aucune de ces préférences ou de ces égards que le monde avait donnés jusqu'alors à sa jeunesse, à sa beauté, à sa fortune et à son nom. Une reine devenue servante, telle était Esther.

Cependant, elle supportait tout, puisant dans son orgueil et dans sa volonté une énergie factice, sans doute, mais capable au moins pour un temps de la soutenir dans les heures les plus difficiles. D'ailleurs, une pensée fortifiait son courage; elle espérait chaque jour que son père ne pourrait vivre sans elle et viendrait la retirer de cet enfer pour la jeter dans les bras de M. de Tessan, que l'amour et les regrets lui ramèneraient confiant et tendre. Il n'en fut rien. M. de Bouquenègre vint la voir deux ou trois fois, mais il

ne prononça pas devant elle ce nom si cher. Il y avait, d'ailleurs, dans ces entrevues des efforts douloureux. D'une part, M. de Bouquenègre ferme dans sa volonté ; de l'autre, Esther raidie dans la sienne et faisant des efforts extraordinaires pour paraître heureuse. Elle avait cependant des découragements singuliers. Parfois, au milieu d'un office, d'un repas, d'une récréation, une voix pleine de charme venait résonner à son oreille. « La Provence est admirable, les horizons de la mer sont infinis, Bouquenègre n'a rien perdu de sa sauvage majesté. Qu'il serait doux d'y vivre libre, heureuse et consolée. » Ou bien encore elle voyait le monde, les bals, les théâtres, ses amis, en un mot tout ce qui l'avait séduite et tout ce qui semblait la fasciner. A ces pensées, qui se pressaient tumultueusement en elle, son cœur battait avec violence et de grosses larmes montaient à ses yeux. Mais elle les retenait, les refoulait dans son sein et gardait devant ses sœurs un calme qui pouvait passer pour de la sérénité.

La mère abbesse, cependant, ne s'y trompait pas. Elle suivait avec anxiété ces luttes intérieures et en attendait le résultat.

— Allez à la chapelle, disait-elle quelquefois à Esther, priez avec ferveur, ayez confiance.

Esther obéissait, entrait dans la nef pauvre et solitaire, s'agenouillait dans un coin, cachait sa tête dans ses mains, et là, loin de tous, sans parvenir à pro-

noncer une prière, elle donnait un libre cours à ses larmes.

Un jour, comme elle sortait de la chapelle, l'abbesse la rejoignit dans le jardin.

— Je viens de passer à la place où vous étiez agenouillée, ma fille; elle est encore humide de vos pleurs. Dieu vous éprouve; mais ne perdez pas courage.

Depuis ce jour, Esther ne pleura plus dans la chapelle, et ce fut sa petite et dure couchette qu'elle arrosa de ses larmes.

Cependant six mois s'étaient écoulés déjà dans cette existence toute remplie d'amers secrets, lorsqu'un jour l'abbesse fit mander Esther.

— Mon enfant, lui dit-elle, vous avez déjà passé ici le temps habituellement consacré par nos sœurs à la première épreuve; la règle veut qu'après six mois de séjour dans notre maison les novices prennent l'habit. Êtes-vous disposée pour cette cérémonie?

Esther attendait ce moment avec impatience, persuadée que, devant une résolution qu'aucun sacrifice ne décourageait, son père ne se condamnerait pas à une séparation qui faisait un pas de plus vers l'éternité.

— Je suis prête, ma mère, répondit-elle, et quand vous ordonnerez, j'obéirai.

— C'est bien, ma fille, dans trois jours aura lieu votre prise d'habit.

— Puis-je convier mon père à cette cérémonie? demanda Esther.

— Vous le pouvez, et vous devez même l'en prévenir. Écrivez-lui aujourd'hui. Allez, ma fille, et priez Dieu de vous rendre digne de la consécration nouvelle à laquelle il vous admet.

Esther s'inclina et sortit. Le même jour elle écrivit à son père la lettre suivante :

« Mon cher père, notre vénérée mère abbesse m'a jugée digne de prendre l'habit religieux. C'est jeudi prochain, à sept heures, que je prononcerai les vœux des novices et que je revêtirai la sainte livrée des Carmélites. Je serai bienheureuse de vous savoir près de moi pendant cette cérémonie.

« Adieu, mon cher père, votre fille vous embrasse tendrement.

« ESTHER DE BOUQUENÈGRE,

« Désormais : *Sœur Antoinette du Carmel.* »

Esther passa dans une fiévreuse agitation les trois jours qui suivirent. A chaque instant il lui semblait qu'on allait la mander au parloir et qu'elle trouverait là son père suppliant, agenouillé et lui demandant de ne pas l'abandonner pour toujours. Mais personne ne se présenta pour la voir, et le jeudi arriva sans qu'elle eût reçu la réponse du marquis. Ce jour-là, à six heures, elle était dans sa cellule, lorsqu'une sœur

tourière vint lui remettre un billet écrit à la hâte et au crayon. Il était de M. de Bouquenêgre, qui, arrivé la veille au soir seulement à Fontainebleau, s'était présenté pour la voir. On lui avait refusé cette faveur, afin de ne pas troubler dans sa préparation la nouvelle novice, mais on lui avait permis de lui écrire un billet. M. de Bouquenêgre donnait ces explications à sa fille, lui témoignait les sentiments de la plus vive tendresse, et terminait par ces quelques mots : « Puisque Dieu vous demande, je ne refuse pas de vous sacrifier à lui, et j'accepterai jusqu'au bout la pénible épreuve qu'il m'impose. Il vous rendra heureuse, je l'espère, et me donnera, à moi, le courage de vivre loin de vous. » Ces lignes émurent Esther jusqu'aux larmes. En même temps elle comprit que rien n'ébranlerait la résolution de son père : un combat violent se livra en elle. L'orgueil lui disait de résister ; sa conscience lui criait : « Tu n'es pas faite pour vivre ainsi. » L'orgueil, qui avait si souvent vaincu les meilleurs sentiments de son cœur, l'emporta encore, et lorsque la supérieure entra pour la conduire à la chapelle, elle la trouva prête et décidée.

Pour les spectateurs, une cérémonie de prise d'habit a toujours quelque chose de profondément triste. Lorsqu'Esther parut dans la chapelle, faiblement éclairée par quelques cierges dont la flamme blanchissait sous les rayons du jour naissant et s'approcha de l'autel où l'aumônier l'attendait, il y eut, dans la

tribune où se trouvaient, avec M. de Bouquenêgre, quelques personnes choisies parmi ses amis, un long murmure de pitié. Esther tourna la tête de ce côté et put voir, à côté de son père, un jeune homme dont le regard, plein de sympathie, ne la quittait pas. Elle devina Lionel de Tarsannes. C'était lui. Il avait accompagné, dans ce triste voyage, le marquis de Bouquenêgre, pour pleurer sur Esther qu'il avait un moment entrevue, six mois auparavant, et qu'il aimait depuis. Devant M. de Bouquenêgre et devant lui, Esther ne voulut pas faiblir et montra aux assistants un visage résolu. Cependant, elle était à bout de forces. Jusqu'à ce moment, elle n'avait pas songé à la cérémonie dont elle faisait les frais. Elle ne pensait qu'à Olivier et qu'à bien combattre pour son amour. Mais il fallut descendre de ces hauteurs idéales jusqu'à la réalité, et lorsqu'Esther vit, aux pieds de l'autel, un grand drap noir dans lequel elle devait être enveloppée, lorsqu'une sœur, s'approchant d'elle, détacha du peigne ses beaux cheveux qui venaient, en la couvrant, toucher ses genoux et qui allaient être livrés à l'acier des ciseaux, elle comprit mieux la dureté de sa situation. Une lueur, rapide comme un éclair, traversa son esprit, lui laissant à peine le temps d'entrevoir l'avenir qui lui était réservé, avenir qu'elle n'avait pas encore apprécié et qu'elle n'osait, en ce moment, envisager sans effroi. Toutes ses souffrances passées se présentèrent à elle, amenant à leur

suite les souffrances nouvelles qui l'attendaient. En même temps, sa conscience lui envoya quelque chose comme un remords qu'expliquaient assez sa décision et les six mois qu'elle venait de passer au couvent. Enfin, un désir immense, incessamment accru, s'empara d'elle : celui de fuir au plus vite cette maison où elle avait été si malheureuse. A ce moment, le prêtre lui demandait si elle persistait dans sa résolution de se consacrer à Dieu.

Au lieu de répondre, Esther poussa un grand cri et tomba privée de connaissance dans les bras des religieuses qui l'entouraient. En quelques instants son père fut auprès d'elle. Aidé des religieuses et de la supérieure, il la transporta dans le parloir. C'est là qu'Esther revint à elle, et reconnaissant M. de Bouquenègre qui, penché sur son visage, épiait avec anxiété chacun de ses mouvements, elle jeta les bras autour de son cou.

— Oh! je vous en supplie, emmenez-moi; je ne veux pas rester ici une heure de plus; emmenez-moi.

— Ah! méchante, lui répondit son père en la serrant contre sa poitrine, que vous nous avez fait de mal en manquant de franchise.

Une heure après, elle avait quitté le couvent des Carmélites. En rentrant dans les somptueux appartements de l'hôtel de Bouquenègre, elle se sentit revivre et poussa un long soupir de soulagement. La liberté lui était rendue. Ce fut alors qu'elle revit, de-

bout à côté de son père, Lionel de Tarsannes qui l'avait suivie du couvent jusqu'à l'hôtel.

Elle répondit au salut respectueux qu'il lui adressa par une légère révérence, et allait se retirer lorsque son père la retint.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je vous présente le fils de mon meilleur ami. Si vous aviez persisté dans votre idée de vous consacrer à Dieu, il ne m'eût jamais quitté, et j'aurais essayé de trouver auprès de lui un peu de ce que je perdais en vous perdant. Mais, grâce au ciel, vous m'êtes rendue et je m'en réjouis. Cependant j'aime Lionel, et je verrai avec bonheur que vous consentiez à le recevoir quelquefois et à le traiter comme un frère.

— Comme un frère, s'écria Esther, je vous le promets, mon père. Monsieur, continua-t-elle, en s'adressant à Lionel et en lui tendant la main, vous trouverez toujours en moi une sœur dévouée.

— Merci, mademoiselle, répondit Lionel; pour le moment je n'osais tant espérer.

Esther ne releva pas ces paroles et rentra chez elle.

Dans son petit appartement rien n'avait été changé. A la place où elle les avait laissés, elle retrouva ses papiers, ses tableaux et ses livres. Depuis son départ, chaque jour les fleurs de son boudoir avaient été soigneusement renouvelées. Dans sa chambre, sous les rideaux de dentelle doublés de soie bleue qui abritaient son lit, le Christ d'ivoire ouvrait toujours ses

bras blancs, et les arbres du jardin venaient toujours frôler de leurs branches les vitraux peints des grandes croisées. Tout était si bien à la même place, qu'après six mois d'absence Esther pouvait se faire illusion à elle-même et croire que jamais elle n'avait rien quitté des objets qu'elle retrouvait avec un si grand bonheur.

Elle s'enferma chez elle pour jouir à l'aise du plaisir de s'y revoir et pour se livrer à mille folies. Elle embrassait avec délices tout ce qu'elle avait failli perdre. Elle ouvrait et refermait avec fracas ses tiroirs pour admirer ses richesses de jeune fille. Rubans, dentelles, lettres, éventails, fleurs pour les cheveux, bijoux, diamants, bracelets, elle remuait tout avec complaisance; et lorsqu'elle eut longuement caressé les trésors qu'elle recouvrait, elle se jeta dans un fauteuil pour rêver. Sa pensée s'occupa d'abord de ce Lionel de Tarsannes avec lequel elle venait de faire un pacte d'amitié et qui, tôt ou tard, sans doute, lui demanderait un pacte d'amour. Pouvait-on vivre auprès d'elle sans l'aimer? Et lui, s'il l'aimait, était-il digne d'elle? Peut-être. Mais, dans ce cas, pouvait-il remplacer Olivier de Tessan? Oh! non! Celui-là, c'était le premier et le véritable amant, et en pensant à lui Esther s'en voulait, au milieu de sa joie, de ne lui avoir pas sacrifié sa vie, d'avoir été faible et de n'être pas restée au couvent. Elle l'aimait toujours

et ne l'avait jamais plus aimé. Et lui aussi l'aimait encore, car il ne pouvait pas avoir oublié un amour si pur et si beau.

Placée sur ce terrain brûlant, Esther se laissa aller sur la pente de ses souvenirs. Elle se rappela les événements qui avaient marqué les phases d'une affection rompue, mais non brisée. Elle ne voulait pas croire qu'Olivier l'eût abandonnée de son propre gré, et alors même qu'elle en aurait été convaincue, elle l'aurait excusé. Il était toujours pour elle le poète élégant qu'elle avait vu quelques instants à ses pieds, tendre et suppliant dans l'expression d'un sentiment auquel elle croyait. En un mot, Esther restait toujours bien véritablement séduite, et, pour comprendre comment elle avait pu l'être par un personnage tel qu'Olivier, il faut se rappeler tous les caprices de cœur et toutes les duperies dont l'amour nous fait victimes. C'est qu'en effet, entre cette jeune fille parée de ce qui charme, et ce jeune homme dont l'esprit rachetait mal les défauts, une sympathie, si impuissante qu'elle fût, semble étrange. A coup sûr, l'amour d'Esther, tel qu'on l'a vu, n'était autre chose qu'une surprise de la tête, une erreur, et cependant il devait faire le malheur de sa vie et donner à sa destinée, prévue si brillante et si digne, une fin presque tragique. En dire davantage serait anticiper sur les événements, et déjà même nous en aurions trop dit si, par tout ce qui précède, on n'avait deviné chez ma-

demoiselle de Bouquenègre une âme faite pour les violences de la vie.

Lionel, âgé de vingt-six ans, était le dernier héritier de la famille de Tarsannes, l'une des plus illustres du Dauphiné. Grand, mince, doué d'un visage aux traits énergiques, animé par de grands yeux noirs et encadré dans une chevelure abondante, on devinait en lui le descendant d'une race qui, aux qualités les plus brillantes, avait joint une foncière honnêteté. En effet, toujours les premiers sur les champs de bataille, les Tarsannes ne furent mêlés jamais aux basses intrigues de cour, et au moment où la démoralisation la plus complète atteignait la noblesse en plein cœur, ils restèrent purs, comme pour protester contre un abaissement qui ne les atteignait pas. Tandis que l'édifice social craquait de toutes parts autour d'eux, ils se rattachaient de plus en plus aux traditions d'honneur qu'ils retrouvaient à chaque page de leur histoire, poussant même jusqu'à l'excès leurs vertus qui se traduisirent en jansénisme, vers la fin du XVII[e] siècle. A dater de ce moment ils ne dévièrent plus de ces austères principes. Dévoués à la France, avant d'être dévoués à la royauté, ils n'émigrèrent pas lorsque la terreur fut venue, et l'avant-dernier d'entre eux, le père de Lionel, ne quitta ses terres que pour aller défendre nos frontières menacées, avec l'ardeur du plus obscur des plébéiens. Napoléon récompensa cette conduite en appelant le comte de Tarsannes, encore

jeune, à un grade élevé. Le comte fit toutes les campagnes de l'Empire, fut nommé général de division au retour de l'expédition de Russie, et sans doute allait être élevé jusqu'au maréchalat, lorsque survint l'abdication de l'Empereur. Il donna sur-le-champ sa démission, rentra dans ses terres, s'y maria le jour même où l'Empereur débarquait à Cannes, et, tout entier aux délices d'une lune de miel qui, malgré les quarante ans qu'il comptait déjà, vint lui faire une seconde jeunesse, il n'eut pas même l'idée de redemander du service. Louis XVIII revenu en France, le général ne songea plus qu'à créer en dehors de la politique et du pouvoir une fortune pour ses futurs héritiers. Il n'en eut qu'un seul, après dix ans de mariage. Lionel vint au monde en 1825. Sa jeunesse n'offrit aucun incident. Il fut élevé sous les yeux de ses parents qui l'adoraient, et qui firent de lui un homme digne de porter leur nom.

Il venait d'atteindre sa majorité, lorsqu'il perdit coup sur coup son père et sa mère. Ce fut la plus imprévue et la plus cruelle des douleurs. Un long voyage put seul en apaiser la première violence, et ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'il rentra dans son château désert. Il y resta peu et vint à Paris, décidé à s'y distraire par tous les moyens. Il se lança dans le monde et dans les plaisirs. Mais il eut bien vite assez d'une vie qui répondait mal à son éducation première et aux besoins de son cœur. Peut-être même allait-il retour-

ner dans le Dauphiné, lorsque M. de Bouquenègre vint s'établir à Paris. Le marquis avait été l'ami de son père. C'en fut assez pour que Lionel s'attachât à lui. Sa nature loyale et franche plut à M. de Bouquenègre, qui devina tout de suite, dans ce jeune homme, un mari pour sa fille. Caché dans la foule des indifférents, Lionel vit Esther et l'aima. Mais il ne se montra pas assez vite pour empêcher Olivier de Tessan d'obtenir des droits, et ne revint d'un court voyage que pour être refusé par Esther, avant d'être connu d'elle, et pour la voir entrer en religion après l'avoir aimée.

Dès ce jour, il se lia plus étroitement avec M. de Bouquenègre, comme s'il eût voulu l'aider à porter sa douleur. Le marquis le traita comme son enfant, et ne lui cacha pas les projets qu'il avait eu, un moment, l'espoir de réaliser. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le cœur de Lionel à l'endroit d'une jeune fille que, en des circonstances ordinaires, il eût sans doute oubliée. Il en fit une sorte de Béatrix dont l'idéale image resta vivante en lui, et, à peine amoureux de quelques heures, il porta son veuvage comme s'il eût été le mari de mademoiselle de Bouquenègre. Il parlait d'elle avec le marquis, pour en rêver ensuite. Enfin, il pleura des larmes cruelles sur Esther, qui avait une seule fois entendu prononcer son nom. Les choses en étaient là, lorsqu'elle sortit du couvent. Cet événement ranima des espérances qui,

jusqu'alors, semblaient n'être nées qu'afin de mourir, et, pour le marquis comme pour Lionel, la vie n'eut plus qu'un but : le mariage de ce dernier avec mademoiselle de Bouquenègre.

Certes, avec sa jeunesse, sa bonne mine, sa générosité instinctive et sa fortune, Lionel semblait bien plus fait qu'Olivier de Tessan pour séduire Esther. Ne réunissait-il pas toutes les qualités qu'une fille même difficile peut désirer? Mais il avait le grand tort d'arriver trop tard. Esther se faisait un point d'honneur de ne pas oublier Olivier, et n'avait donné son amitié à Lionel qu'à la prière de son père, se promettant bien, à part elle, qu'elle ne laisserait jamais cette amitié devenir de l'amour. Il ne pouvait en être ainsi, et Lionel se montrait, sans le savoir, trop amoureux pour n'être pas compris. Un mois ne s'était pas écoulé, qu'Esther connaissait le cœur de Lionel tout entier. D'abord, cette victoire nouvelle lui causa un secret plaisir; mais bientôt elle en voulut à M. de Tarsannes d'oser devenir le rival d'Olivier de Tessan. Peut-être, si celui-ci eût été présent, Lionel aurait-il plus vite gagné sa cause. Il avait tout, en effet, pour avoir l'avantage dans une comparaison. Mais Olivier était absent, et Esther, loin de lui donner tort, faisait en sa faveur mentir le proverbe. De loin, les qualités comme les défauts prennent des proportions considérables. Mademoiselle de Bouquenègre n'avait pas eu le temps d'étudier Olivier et ne le voyait que sous un

jour plein de poésie et de doux souvenirs. Et puis, elle avait souffert pour lui, et c'était un motif contre lequel n'aurait prévalu aucun raisonnement. Enfin, Lionel de Tarsannes était l'homme choisi et presqu'imposé par M. de Bouquenêgre, tandis qu'Olivier était celui qu'elle avait distingué et résolu d'épouser. Si Lionel eût été plus diplomate en amour, il aurait peut-être compris que, dans des conditions pareilles, il avait plus de chances de loin que de près, et il serait parti. Mais il caressait l'espérance de se faire apprécier peu à peu, mal conseillé en cela par M. de Bouquenêgre, qui ne comprenait pas plus que lui le véritable état du cœur d'Esther. Déjà vaincue une fois dans la lutte qu'elle avait essayé de soutenir contre son père, celle-ci regardait comme ennemi quiconque parlait au nom de ce dernier, et ne voulait se marier que dans la plénitude de sa liberté. Epouser Lionel après l'avoir refusé déjà, c'eût été céder, et elle voulait résister. Du reste, Olivier ne se montrait pas et n'avait plus donné de ses nouvelles. Esther n'osait prononcer son nom et, dans l'incertitude où elle était à son égard, se contentait de penser à lui, durant de longues heures, en appuyant sa résistance sur ses souvenirs. Pendant ce temps, M. de Bouquenêgre ouvrait sa maison à Lionel de Tarsannes, l'accueillait comme un fils et, par tous les moyens, encourageait les espérances que sa fille repoussait.

Telle était, deux mois avant les événements racon-

tés plus haut, la situation des divers personnages de cette histoire. D'abord, le marquis avait voulu emmener sa fille en Provence, et là ne lui laisser d'autres compagnons que Lionel, comptant sur cette solitude pour faire naître dans son cœur l'amour qu'il voulait y voir. Mais Esther avait opposé à ce désir les plus énergiques refus.

— Je sors d'une retraite, dit-elle à son père, et ce n'est pas pour aller vivre dans un désert. J'ai besoin de me distraire, de voir le monde, d'y reprendre ma place : je vous en supplie, ne me forcez pas à quitter Paris maintenant.

Elle n'ajoutait pas qu'elle avait l'espérance de rencontrer Olivier de Tessan, et que c'était là le seul et véritable mobile de sa conduite. M. de Bouquenègre céda; il rouvrit ses salons, donna des fêtes brillantes dont Esther, plus enviée et plus recherchée que jamais, fut la reine. A ce moment, elle avait atteint la plénitude de sa beauté. Elle offrait aux regards éblouis de ses admirateurs d'opulentes richesses. Sa taille était plus souple, ses bras et ses épaules d'un modèle plus fin, son visage plus calme et ses yeux plus doux. On devinait qu'elle avait souffert, et la mélancolie répandue comme un voile sur ses traits en augmentait le charme. Autour d'elle, elle fit des martyrs. Elle reçut en trois mois cent lettres pleines d'amour et de passion, et elle-même, victime de la passion et de l'amour, elle se plut à laisser souffrir les autres, n'oppo-

sant à leurs idéales aspirations que l'indifférence d'un cœur pétrifié et dont un seul homme pouvait ranimer les flammes. Lionel de Tarsannes fut le plus sensible à cette froideur calculée. Il éprouva des déchirements et des tortures sans nombre, et après être resté plusieurs semaines muet et calme devant Esther, il n'y tint plus et résolut de s'ouvrir à elle. Mais rien ne lui semblait plus difficile.

Jusqu'à ce jour, depuis sa sortie du couvent, Esther l'avait traité comme un ami et presque comme un frère. Il y eut pour elle dans ce rôle de sœur plus d'un côté cruel, qu'elle se garda bien de laisser pénétrer. Un peu de franchise l'eût sauvée; comme toujours, l'orgueil lui ferma la bouche. Cependant, elle possédait un goût trop élevé, elle avait trop de sens pour ne pas voir combien Lionel était supérieur à Olivier. Mais ce que tout lui disait, elle ne voulait pas le reconnaître. On eût pu croire qu'elle tenait un pari, et qu'après s'être engagée à se jeter tête première dans un abîme, elle allait le faire, au risque de n'en pas sortir et seulement pour gagner l'enjeu. Ainsi, en restant fidèle à Olivier de Tessan, elle se perdait; elle le savait; pourtant, elle ne cédait pas, et laissait attendre à sa porte le bonheur qui s'offrait à elle sous les traits de Lionel de Tarsannes.

Un soir quelques personnes étaient réunies en comité tout intime à l'hôtel de Bouquenègre. Pendant une partie de la soirée, Lionel, assis dans un coin,

avait observé le plus grand silence et tenu ses yeux fixés sur Esther. Sous ce regard trop loyal pour s'abaisser, elle se sentait mal à l'aise. Elle cherchait à le fuir ; mais toujours il restait dardé sur elle, comme un reproche et comme un remords. Enfin, elle se leva et, profitant d'un moment où l'attention était tout entière à un récit que faisait le marquis de Bouquenègre, elle passa dans un petit boudoir attenant au salon. Elle n'avait pas eu le temps de se jeter dans un fauteuil pour respirer à l'aise et pour dissiper son trouble, que Lionel était devant elle.

— Monsieur, s'écria-t-elle avec un mouvement d'impatience, que me voulez-vous encore?

— Encore ! mademoiselle, répondit vivement Lionel, mais il me semble que je ne vous ai rien demandé.

— Soit, monsieur ; je me suis trompée. Que me voulez-vous ?

— L'honneur de causer avec vous quelques instants.

En prononçant ces paroles Lionel s'efforçait de paraître calme et résolu ; mais s'il parvenait à raffermir sa voix, il ne raffermissait pas son cœur. Avant de lui répondre, Esther le considéra quelques instants en silence. Il était fort pâle et presque beau, d'une beauté séduisante et virile. Dans cette tête aux traits fortement accusés, sous ce front d'un dessin correct, au fond de ces yeux noirs, partout enfin, jusque dans les coins de la bouche, dont une fine

moustache ombrageait les contours, on devinait l'énergie et la générosité, l'homme tel qu'il le fallait pour offrir son nom, son amour et sa protection à une fille aussi fortement trempée qu'Esther.

— C'est lui, pensa Esther, que j'aurais dû aimer. Il était vraiment digne de moi.

— Parlez, monsieur, dit-elle.

— Mademoiselle, dit Lionel en tremblant, je ne sais si, depuis que j'ai l'honneur de vivre auprès de vous, je puis me flatter d'avoir attiré un moment votre attention. En tout cas, j'ai l'espoir que vous m'avez suffisamment apprécié, pour ne voir dans là démarche que je fais auprès de vous autre chose que le désir d'un galant homme d'être renseigné sur ce qu'il peut encore espérer.

— En vous donnant mon amitié, je vous ai montré comment je vous jugeais. Mais je ne comprends pas de quelles espérances vous voulez parler?

— Rien n'est plus simple cependant, mademoiselle. Je n'ai pu vous approcher sans vous aimer. Votre amitié ne me suffit plus aujourd'hui. Pour elle, il n'y a plus de place dans un cœur trop plein de vous pour éprouver d'autre sentiment que l'amour le plus tendre et le plus dévoué.

— Mais, c'est une déclaration, cela! s'écria Esther en se levant tout à coup.

Lionel fit un geste suppliant. Elle reprit sa place.

— Vous savez bien, dit-il lentement, que je ne

manquerai pas au respect que je vous dois. Mais je vous aime trop pour que vous puissiez m'en vouloir de vous le dire. N'avais-je pas le droit de savoir comment vous accepteriez un amour qui peut briser ma vie ou la rajeunir ?

Esther ne répondit point sur-le-champ. Les paroles de Lionel la jetaient dans un trouble extrême. Elle achevait de se bien convaincre que cet homme était digne d'elle, qu'il était supérieur à Olivier et qu'il eût été doux et beau de s'abandonner sans réserve au sentiment qu'il venait de révéler. Mais, en même temps, l'image de M. de Tessan était toujours devant ses yeux. Elle revoyait tout ce qu'elle avait déjà souffert pour lui, et son orgueil ne pouvait s'accommoder d'un changement que son cœur désirait, mais qui voulait, avant tout, l'oubli des souffrances dont elle tirait vis à vis d'elle-même une si grande gloire.

— Vous m'aviez promis, dit-elle enfin à Lionel, de ne jamais me parler d'amour.

— L'avais-je promis ? demanda-t-il avec douceur. C'était promettre plus que je n'ai pu tenir.

— Il faut cependant que vous teniez votre promesse, mon ami. Mon cœur, vous le savez, n'a plus sa liberté. Il faut renoncer à moi.

— Toute votre vie se passera-t-elle à aimer sans espoir ?

— Sans espoir ! s'écria Esther. Croyez-vous donc que celui que j'aime ait cessé de m'aimer.

— Il ne m'appartient pas de médire d'un rival, répondit Lionel ; mais si vous m'interrogez, c'est pour que je vous réponde avec franchise. Eh bien ! je ne crois pas celui que vous aimez digne de vous.

Esther eut un geste de protestation. Lionel continua.

— Je ne parle pas au point de vue de la fortune ou de la naissance. Nul n'en fait moins de cas que moi. Je parle simplement au point de vue du caractère et du cœur. Je désire pour vous, Esther, que vous ne vous aperceviez pas de la vérité de mes paroles alors qu'il serait trop tard pour conjurer le malheur de votre vie.

Il sortit sur ces mots, laissant Esther plongée dans une surprise mêlée d'irritation et frappée par les paroles qu'elle venait d'entendre.

Le lendemain, mademoiselle de Bouquenêgre se promenait en voiture au bois de Boulogne, en compagnie d'une Anglaise, grande et sèche fille de trente ans que son père lui avait donnée pour chaperon et qui répondait au nom de Margaret. Tout à coup un petit coupé de remise croisa rapidement sa voiture, mais pas assez vite pour qu'elle n'eût le temps d'y reconnaître Olivier de Tessan en compagnie d'une femme dont elle ne put voir le visage.

Il n'y a qu'une image pour dire l'impression d'Esther. Ce fut un coup de foudre.

— Il m'a oubliée, le malheureux ! pensa-t-elle. Elle voulut connaître sa rivale.

— Désiré, cria-t-elle au cocher, retournez sur vos pas et suivez le coupé qui vient de nous croiser.

Le cocher obéit et la voiture qui allait vers Paris fit aussitôt volte-face. La voiture de M. de Tessan n'allait pas tellement vite que le cocherde mademoiselle de Bouquenègre pût craindre de la perdre de vue, et les deux équipages arrivèrent en même temps à la porte d'un restaurant bien connu des habitués du bois. Esther put voir alors Olivier descendre, tendre la main à une femme d'une remarquable beauté et entrer dans le pavillon. C'en fut assez pour elle.

— Où allons-nous? demanda timidement miss Margaret qui, accoutumée aux caprices de sa jeune maîtresse, n'avait pas fait une seule observation jusqu'à ce moment.

— Rentrons, répondit vivement Esther, et surtout, chère Margaret, pas un mot de ceci.

La recommandation était inutile. Margaret était la discrétion incarnée dans une femme.

Jusqu'à l'hôtel, Esther n'ouvrit pas la bouche. En arrivant, elle monta à l'appartement du marquis. Le vieillard n'était pas seul. Lionel de Tarsannes se tenait auprès de lui.

— Je suis bien aise de vous rencontrer ici, monsieur, lui dit Esther.

— Je venais vous faire mes adieux.

— Vous partez!

— Je pars, mademoiselle.

— Eh bien, si depuis hier vos sentiments n'ont pas changé, monsieur, retardez votre voyage de quelques jours ; vous ne partirez pas seul, votre femme vous accompagnera.

— Ma femme ! s'écria Lionel, tandis que le marquis témoignait par un geste de son étonnement.

— J'ai pensé que dans vos paroles d'hier vous pourriez avoir raison, répondit froidement Esther, sans avouer la rencontre qui venait de lui inspirer d'une manière si soudaine sa nouvelle résolution.

Lionel avait trop de perspicacité pour ne pas deviner que mademoiselle de Bouquenègre se donnait à lui plus par dépit que par amour. Mais il arrive presque toujours que ceux qui aiment passionnément sont lâches vis à vis d'eux-mêmes : il feignit de ne pas comprendre le mobile de la conduite d'Esther et, trop heureux de voir se réaliser un rêve qu'il avait cru irréalisable, il essaya de croire qu'on l'aimait ou tout au moins qu'on voulait l'aimer.

— Je tâcherai que vous soyez heureuse, dit-il en prenant la main d'Esther et en y déposant un baiser.

Esther remercia son futur mari par un geste, mais aucune émotion nouvelle ne vint l'agiter dans ce suprême moment où elle engageait sa vie entière. Elle resta froide comme une statue. Pour le marquis, il était ravi de la décision que venait de prendre sa fille. Il alla vers elle, et tout en l'embrassant :

— Petite capricieuse, lui dit-il, je savais bien que vous en viendriez là. Voyez-vous, j'avais raison.

Esther écouta l'observation, répondit au baiser de son père, et, après l'avoir regardé presque avec pitié, elle sortit en haussant légèrement les épaules, ce qui voulait dire certainement : — « Le pauvre homme ! il ne comprend rien à mon cœur ! » Rentrée dans sa chambre, elle se mit à pleurer.

Il est temps de dire ici que, fidèle à sa parole, le marquis de Bouquenègre s'était occupé de M. Olivier de Tessan. Le jour même où Esther entrait au couvent, Olivier quittait Paris pour aller occuper un poste diplomatique auprès d'une cour d'Allemagne. C'était plus qu'il n'avait osé espérer, et il se trouvait si heureux qu'au moment de son départ il ne songeait à Esther que parce qu'elle avait été la cause de sa fortune. Il ne l'avait jamais aimée. Ce cœur sec, dénué de toute générosité et de toute noblesse, était incapable de se laisser prendre à de grands sentiments. M. de Bouquenègre l'avait bien jugé, et ne se repentait pas de l'avoir refusé pour gendre, alors même que ce refus lui enlevait sa fille. Olivier avait joué un jeu très-serré. Il avait presque dit au marquis: «Je puis compromettre votre fille, je ne la compromettrai pas, mais vous me récompenserez en consacrant votre influence à assurer mon avenir. » L'avenir d'Olivier fut, en effet, assuré. Ce premier pas dans la carrière diplomatique était pour lui le plus difficile. L'obstacle franchi, il était

certain de réussir. Il possédait les qualités requises pour arriver au but. Il n'avait donc plus d'autre préoccupation.

Cependant, en apprenant que mademoiselle de Bouquenègre entrait au couvent, il éprouva cet orgueil naturel à tout homme qu'une femme regrette : « Elle m'aimait, se dit-il ; elle m'aime encore. » Et il partit avec une attitude de vainqueur généreux qui ne veut pas affliger le vaincu en usant trop cruellement de sa victoire. Le jour où Esther l'avait rencontré au bois de Boulogne, il venait de rentrer en France après une longue absence. Son premier soin avait été de renouer une liaison qui devait, pendant la durée de son séjour à Paris, lui procurer quelque distraction. Il apprit que mademoiselle de Bouquenègre était sortie du couvent, mais il apprit aussi que, malgré les efforts de son père, elle refusait de se marier. Il la tenait donc toujours, et, de loin, il exerçait sur elle l'influence qu'elle avait subie, alors qu'elle était à ses côtés. Il recommença, dès ce moment, à espérer de l'épouser. « Pourquoi n'y arriverais-je pas ? se disait-il. Ses sentiments pour moi sont restés aussi forts que par le passé et ont été consacrés par des souffrances sans nombre. Si elle peut se convaincre que je ne l'ai pas oubliée, elle sera à moi. » Du reste, tout en formant d'aussi beaux projets, il ne se privait pas de prendre gaiement l'existence, que ses illusions nouvelles lui rendaient encore plus chère.

Ce fut dans ces circonstances que le bruit se répandit tout à coup que mademoiselle de Bouquenègre épousait M. de Tarsannes. L'accomplissement du mariage suivit de près et, dans l'intervalle, Olivier, dont ce projet allait renverser toutes les espérances, ne put arriver jusqu'à Esther. Le mariage eut lieu dans cette église de Saint-Thomas-d'Aquin où, un soir, dans toute l'ivresse d'une passion chaude et sincère, du moins du côté de la femme, les deux jeunes gens s'étaient vus pour la dernière fois. Dans les dispositions où se trouvait Esther, le souvenir de cette scène ne pouvait que redoubler la tristesse qui l'accablait. Elle entra dans l'église, comme une victime volontaire et résignée, parée pour le sacrifice. En passant devant la chapelle de la Vierge elle ne put s'empêcher de lever les yeux, et quel ne fut pas son trouble en reconnaissant, agenouillé dans un coin, Olivier, qui semblait prier avec ferveur. « M'aimerait-il encore? » se demanda-t-elle. Elle se contint cependant, et, après la cérémonie, elle eut assez de courage pour répondre aux félicitations qui lui furent faites de toutes parts. En sortant, elle jeta encore un regard dans la chapelle. Olivier n'y était plus. Lionel surprit ce regard, et, au moment où on montait en voiture, il se pencha vers sa femme et lui dit avec douceur :

— Ma chère Esther, vous ne m'aimez pas encore, et tant que l'amour ne vous sera pas venu, le mien ne vous importunera pas. Seulement rappe-

lez-vous que je viens de vous confier l'honneur de mon nom.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur, répondit-elle froidement.

Promesse sans valeur, arrachée à son orgueil bien plus qu'à son cœur, et qu'un mot d'Olivier allait lui faire oublier !

Après la cérémonie religieuse un grand dîner devait réunir à l'hôtel de Bouquenègre les parents et les amis des nouveaux mariés. Aussitôt après, ceux-ci devaient partir pour la Provence. En rentrant, Esther monta chez elle pour changer de toilette. Comme elle arrivait à la porte de sa chambre, miss Margaret apparut sur le seuil, pâle, agitée, tremblant de tous ses membres.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle, en se jetant aux pieds d'Esther, pardonnez-moi ; il n'y a pas de ma faute, je vous le jure.

— Que voulez-vous me dire ? demanda Esther, qui ne comprenait rien à cette explosion de regrets.

— Il est là, continua la gouvernante ; je m'opposais à ce qu'il entrât, et il m'a obligée à le recevoir. Il vous attend.

— Et qui donc ?

— M. de Tessan.

— Grand Dieu ! s'écria Esther épouvantée, veut-il donc me compromettre ?

Et elle se précipita dans la chambre.

Olivier était là, en effet, debout contre la cheminée, dans une pose pleine de respect et de douleur. Il avait entendu les derniers mots d'Esther.

— Rassurez-vous, madame, personne ne m'a vu entrer. Tous vos gens étaient à l'église. J'ai profité de leur absence. Miss Margaret seule me sait ici. Je suis venu par les jardins, je sortirai par là. Vous n'avez rien à craindre. Maintenant, vous me pardonnerez lorsque vous m'aurez entendu. J'avais à vous parler.

Esther avait écouté ces paroles, la bouche béante, surprise de tant d'audace, et tout émue, en même temps, de revoir ainsi celui qu'elle avait tant aimé et qu'elle aimait encore. Il y eut un moment de silence.

— Margaret, dit-elle enfin d'une voix brêve, vous avez été d'une imprudence extrême. Il faut maintenant éviter un scandale qui me perdrait. Veillez à ce que personne n'entre ici. A ce prix seul vous obtiendrez mon pardon.

La malheureuse gouvernante baissa la tête, et sortit en fermant soigneusement les portes derrière elle. Madame de Tarsannes et Olivier restèrent seuls.

— Que me voulez-vous, monsieur?

Olivier la contemplait avec admiration. Elle était encore parée de sa toilette de mariée. C'était une ample robe blanche chargée de dentelles et de diamants, une couronne en fleurs d'oranger qui se noyait dans les flots de sa chevelure et un bouquet

pareil aux fleurs de la couronne, attaché au corsage. Une pâleur uniforme couvrait son visage et augmentait l'éclat de ses grands yeux, remplis en même temps de colère, de surprise et d'effroi.

— Ainsi, dit enfin Olivier sans répondre directement, voilà comme vous avez tenu vos promesses? Vous m'aviez promis de n'être qu'à moi. Vous venez de vous donner à un autre. Vous m'aviez dit que vous m'aimiez. Vous allez le dire aussi à votre mari. De quel nom appeler votre conduite?

Esther resta épouvantée.

— Ce sont des reproches! s'écria-t-elle enfin. Monsieur, vous ne savez donc pas ce que j'ai souffert pour vous, depuis le jour où, après m'avoir promis de me conduire à Londres, vous m'avez abandonnée. Malgré cet abandon, malgré les apparences que mon père lui a données, malgré le mal qu'on m'a dit de vous, je vous ai gardé ma confiance et mon amour. Pour résister plus efficacement aux volontés de mon père qui voulait me marier, je suis entrée au couvent. Après y avoir vécu dans les tortures morales les plus horribles, j'en suis sortie au moment où il fallait m'engager par des vœux irrévocables et renoncer à vous. J'ai de nouveau résisté à mon père, à l'amour sincère de M. de Tarsannes que je savais, cependant, digne de moi. Quoique privée de vos nouvelles, je ne doutais pas de vous, je vous attendais; je vous attendrais encore si, tout à coup, je ne m'étais vue indignement

supplantée pour une femme peut-être plus belle, mais qui, à coup sûr, ne pouvait vous aimer autant que je l'ai fait.

— Trahie ! vous, fit Olivier qui ne comprit pas.

Pour toute réponse, Esther lui raconta comment elle l'avait rencontré au bois de Boulogne. — Qu'auriez-vous fait à ma place ? demanda-t-elle en finissant.

Olivier sourit tristement.

— Nous sommes victimes de circonstances fatales, dit-il. Lorsqu'une première fois j'ai paru vous abandonner, c'est qu'il me paraissait indigne de moi de vous tenir autrement que de la volonté de M. de Bouquenêgre. Lorsqu'il m'offrit une position, j'acceptai, espérant par là plus vite arriver jusqu'à vous et sachant bien que vous comprendriez les causes de ma conduite. Vous les avez comprises, puisque vous n'avez pas douté de moi, en dépit des apparences qui toutes m'accusaient. Quant à cette femme avec laquelle vous m'avez rencontré, comment avez-vous pu voir en elle une rivale ? N'aviez-vous donc pas conscience de tout ce que vous valez ! Pauvre femme ! elle n'avait pas de pareilles prétentions ! Je pourrais vous dire qu'elle est ma sœur ; j'aime mieux être franc et vous dire : Dans mes jours de misère, elle a été mon bon ange. Quand je vous ai connue, il m'a été impossible de l'aimer encore. Quand vous nous avez vus ensemble, je venais de la retrouver après

une longue absence. Elle m'avait supplié de lui consacrer une dernière soirée. C'était la soirée des funérailles d'un amour mort depuis longtemps, mais que nous avions oublié d'enterrer.

Olivier donna cette explication rapidement, d'une voix émue. Puis, il en attendit l'effet. Esther le regardait d'un œil hagard et troublé par de grosses larmes.

— Ainsi, vous n'aviez pas cessé de m'aimer? fit-elle!

— Jamais! et je vous aimerai toujours. Vous voilà cependant liée à un homme pour lequel vous n'aurez jamais d'amour! Sommes-nous assez à plaindre, vous et moi! Cependant, si vous le vouliez, tout n'est pas encore perdu. Gardons-nous nos cœurs, aimons-nous à l'insu d'un monde qui ne comprendrait rien à notre amour. Soyez pour moi une Béatrix!

— Qu'osez-vous me proposer! dit Esther d'un ton de reproche, mais sans colère.

— Vous ne voyez donc pas que je vous aime à en mourir!

Ils restèrent ainsi deux heures ensemble, deux heures de fièvre et de passion; lui tendre, suppliant, audacieux; elle faible, et livrée sans résistance à un amour qui, de nouveau, se déchaînait en elle avec un fougue irrésistible.

Margaret entra.

— Madame, dit-elle, votre père et votre mari

sont venus deux fois. J'ai dit que vous étiez souffrante et que vous reposiez. S'ils reviennent, que leur dirai-je?

— Je serai seule, répondit Esther. Mon ami, continua-t-elle, en s'adressant à Olivier, il faut partir. Maintenant, je crois en vous. Nous sommes désormais liés l'un à l'autre, de loin comme de près. — Elle ramassa le bouquet d'oranger qui, de sa ceinture, était tombé sur le tapis. — Prenez ce bouquet. Vous seul devez le prendre, car vous êtes mon amant devant Dieu.

Olivier obéit, embrassa silencieusement Esther, et, après l'avoir regardée encore quelques instants, il suivit Margaret, qui devait le faire sortir secrètement.

Restée seule, Esther passa la main sur ses yeux, comme pour éloigner un rêve qui devait fuir en même temps qu'Olivier. L'ivresse qui l'avait soutenue jusque-là tomba tout à coup. Elle vit alors l'horreur de la réalité. Mariée à un homme honorable, elle venait de se rendre indigne de lui et de se livrer à un autre. Elle que l'orgueil, à défaut de l'amour, semblait devoir préserver contre une faute, elle était coupable, avant même de savoir si la conduite de son mari pourrait l'excuser.

— O malheureuse, s'écria-t-elle, que lui dirai-je à présent?

Margaret revint. Esther s'efforça de rester calme devant elle, répara, avec son aide, le désordre de sa

toilette, et se préparait à rejoindre son mari lorsqu'il entra.

S'il y a une heure suave dans les débuts du mariage de deux êtres qui s'aiment, c'est celle où, après s'être longtemps demandés, ils se trouvent seuls, avec la certitude que rien ne pourra plus les séparer. C'est le commencement de ce qu'on a appelé, avec tant de raison, la lune de miel. Cette heure bénie et fortunée entre toutes, Lionel l'avait souvent désirée; mais, dans les circonstances actuelles, après s'être convaincu qu'Esther n'avait pas entièrement oublié Olivier, il venait de renoncer à en goûter les douceurs et de prendre une résolution héroïque.

— Êtes-vous souffrante, ma chère Esther? demanda-t-il à sa femme en entrant.

— J'ai eu un peu d'émotion tout à l'heure; mais je suis bien mieux, mon ami, et je vais rejoindre avec vous nos invités.

En faisant cette réponse, madame de Tarsannes s'efforçait d'assurer sa voix. Lionel reprit :

— Pendant que nous sommes seuls, je veux vous dire un mot qui, j'en suis sûr, achèvera de dissiper votre émotion. Je sais quel est l'état de votre cœur, je sais combien il a aimé, et je n'ai pas la prétention de lui faire oublier dès à présent ce qu'il pleure peut-être encore. Seulement, laissez-moi l'espoir qu'un jour vous m'apprécierez et que vous parviendrez à répondre à l'amour que je vous ai voué. Jusque-là, je

ne veux être pour vous qu'un frère. Ainsi, dissipez vos craintes; je ne veux vous tenir que de vous-même.

Ce langage arracha des pleurs à Esther, mais, en même temps, il lui fit un mal horrible; car il venait la faire rougir d'une faute qu'elle ne s'expliquait pas encore, à laquelle elle ne voulait pas croire et qu'elle aurait rachetée au prix de tout son sang.

— Vous êtes bon, répondit-elle à son mari en lui tendant la main. Un jour, je vous remercierai mieux.

Elle eut le vertige en songeant qu'elle ne pouvait plus ajouter : « Je suis digne de vous. »

Le même soir, les nouveaux époux partirent pour Bouquenêgre. Le marquis ne devait les y joindre que quelques mois plus tard. Il n'ignorait pas dans quelles dispositions d'esprit et de cœur était Esther, et il pensait avec raison qu'il était inutile qu'un tiers, quel qu'il fût, assistât au drame intime dans lequel madame et M. de Tarsannes allaient jouer leur bonheur à venir. Il avait donc résolu de voyager en Allemagne tout le temps qu'Esther et Lionel resteraient en Provence.

DEUXIÈME PARTIE

LE MARQUIS DE BOUQUENÊGRE AU COMTE LIONEL DE TARSANNES.

Bade, juin.

« Votre dernière lettre, mon cher Lionel, m'a causé le plus vif chagrin. Après six mois de mariage, vous n'êtes pas plus aimé qu'au premier jour. Vous avez encore à lutter contre un souvenir que les illusions d'Esther rendent écrasant, et il est à craindre que votre bonheur ne succombe dans cette lutte. Ce qui arrive, je l'avais prévu dès le jour où vous m'avez confié le secret de votre conduite. Je ne saurais vous en vouloir d'une résolution que je trouve héroïque et que vous n'avez prise qu'en vue du bonheur d'Esther. Vous avez poussé l'abnégation et le courage si loin, que je crois peu d'hommes capables de vous imiter. Vivre sans cesse à côté d'une femme jeune et belle, la regarder comme une sœur, jusqu'au moment

où l'amour que vous vous efforcez de lui inspirer l'aura jetée dans vos bras, est un sacrifice que je déclare presque surhumain. Que d'autres à votre place se seraient déjà lassés d'une position si cruelle et l'auraient fait cesser, au risque de manquer à leur parole! Cependant, à quoi ce grand renoncement vous a-t-il servi? Je crains qu'il n'ait attaché davantage votre femme au passé et que vous n'ayez fait fausse route. Tout ce que vous me dites confirme mes craintes. Votre femme ne vous aime pas encore. Vous aimera-t-elle jamais?

« On me racontait ici, l'autre jour, une histoire que je veux vous répéter. Peut-être y trouverez-vous un enseignement et un exemple à suivre. Il y a quelques années, un riche propriétaire de ce pays, jeune et distingué, épousait une des plus belles héritières de l'Allemagne, personne accomplie sous beaucoup de rapports, mais d'un caractère aussi romanesque et aussi ardent que celui de notre chère Esther. De la part du jeune homme c'était un mariage d'amour, de la part de la jeune fille c'était un mariage de convenance. Elle avait aimé un ingrat, et elle l'aimait sans espoir. Pour lui, elle fit des folies, faillit presque se compromettre, jusqu'au jour où, soudainement abandonnée, elle consentit par dépit à devenir la femme d'un autre. Cet autre l'aimait avec trop de passion pour ne pas profiter de ce dépit; il accepta, sachant bien qu'il n'était pas aimé, mais avec l'espoir qu'il le

serait un jour. Vous voyez, mon cher comte, que jusqu'ici cette histoire est presque la vôtre. Mais c'est ici justement que survient une différence. Le mari dont je vous parle envisagea la situation tout autrement que vous, et pensa que, pour arracher sa femme à des souvenirs dangereux, il fallait la jeter tout à coup dans des préoccupations nouvelles et incessantes. Au bout de dix mois, la jeune femme eut un fils, et après trois ans de mariage elle était mère de trois enfants qu'elle aimait à la folie. Elle ne songeait plus au passé. Les soins de la maternité l'absorbaient tout entière, et pas assez cependant pour qu'elle ne pût apprécier son mari et en devenir très-amoureuse. La maternité l'avait ramenée doucement à lui.

« Que pensez-vous de mon histoire, mon ami? Ne trouvez-vous pas mon Allemand grandement sensé? Ne pensez-vous pas que la route tracée par lui est la meilleure? Réfléchissez, et jugez. Seulement hâtez-vous et n'attendez pas qu'il soit trop tard pour prendre une décision qu'à mon avis vous auriez dû adopter dès le premier jour. Ma fille n'est pas une femme ordinaire. Elle est trop orgueilleuse pour apprécier comme il le faudrait le sacrifice que vous lui avez fait, et pour en concevoir l'amour que vous lui demandez. Elle l'accepte très-bien comme une chose qui lui est due, et n'en profitera que pour rester fidèle au passé. Dans cette partie, où vous jouez le rôle le plus cruel, toutes les chances sont contre vous. Si vous

habituez votre femme à ne voir en vous qu'un frère, vous n'aurez en elle autre chose qu'une sœur, et quand vous voudrez user de vos droits et faire cesser une position intolérable, elle se posera en victime. Vous vous apercevrez alors, mais trop tard, que votre abnégation vous aura porté très-haut dans l'estime de votre femme et ne vous aura pas fait faire un seul pas dans son cœur.

« Voilà quelle est mon opinion sur une matière si délicate. Je ne l'exprimerais pas avec autant de franchise si, avant de vous marier, vous n'aviez connu l'état du cœur de ma fille, et si depuis vous ne m'aviez confié vos plans et vos projets. Avant de vous donner un conseil, j'ai voulu que vous pussiez vous convaincre de l'inutilité de vos sacrifices. Changez donc de système, alors qu'il en est temps encore. Je vous le demande, non-seulement au nom de votre bonheur à vous, pauvre cher enfant, mais encore au nom du bonheur de ma fille. »

LE COMTE LIONEL DE TARSANNES AU MARQUIS DE BOUQUENÊGRE.

Bouquenêgre, avril.

« Ou je me suis bien mal exprimé dans ma dernière lettre, mon cher père, ou vous l'aurez bien mal com-

prise. En vous disant que je n'étais pas encore aimé, vous disais-je que je désespérais de l'être? C'est impossible, car je n'ai jamais plus espéré. Vous verrez tout à l'heure si j'ai raison. Je réponds d'abord à votre histoire. Je trouve votre Allemand bien imprudent, et à coup sûr ce n'est pas un véritable Allemand. Un compatriote de Werther agir de la sorte! C'est à n'y rien comprendre. Ce n'est donc pas un rêveur, ce mari, un personnage au tempérament lymphatique, attendant tranquillement, en chantant la *Sérénade*, que l'heure de l'amour ait sonné, et tout prêt à chanter *l'Adieu* si elle ne sonne pas. En vérité, votre exemple a renversé toutes mes idées, et en l'acceptant, je le répète, je trouve votre personnage bien imprudent. Non, sa femme n'avait rien du caractère d'Esther. C'était peut-être Charlotte, mais à coup sûr ce n'était pas Indiana. Si j'avais agi comme lui, l'amour chez Esther eût été mort avant que de naître. En parlant du lit nuptial, Balzac l'a appelé «le lit où, comme dans un tombeau, se « brisent tant d'espérances, où le réveil à une belle « vie est si incertain, où meurt, où naît l'amour, sui- « vant la portée des caractères qui ne s'éprouvent que « là. » Nos caractères s'étaient-ils éprouvés ailleurs? Non. Et vous auriez voulu que dès le premier jour......? C'était impossible. Sa maternité eût assuré mon repos, mais ne m'aurait pas donné son amour. Peut-être heureuse d'être mère et pour me remercier, moi la cause de son bonheur, elle m'eût donné sa reconnaissance.

Ce n'était pas assez. J'ai voulu ne devoir ma femme qu'à elle-même et lui prouver d'abord que mon cœur était digne du sien.

« Vous connaissez mal votre fille, si vous la croyez incapable de comprendre la grandeur de mon abnégation. Elle a tout compris, dès le premier jour : seulement, en face d'un passé lent à disparaître, l'amour est long à venir. Elle a voulu n'arriver dans mes bras qu'avec la certitude de n'y pas songer à un autre. Cette certitude lui viendra, n'en doutez pas, et alors je serai amplement dédommagé. Elle sait bien que je la veux heureuse, elle est témoin de mes efforts pour me rendre de moins en moins imparfait, elle connaît enfin mon dévouement. Comment n'arriverait-elle pas à m'aimer? Vous la dites orgueilleuse au point d'être aveugle à mon égard. Elle ne verrait donc en moi qu'un ennemi et me traiterait durement. Eh bien ! je la trouve au contraire d'une soumission extrême, d'une douceur et d'une bonté infinies. Elle est triste, mais d'une tristesse sans orage, qui n'enlève rien à son esprit et à sa sérénité. Parfois, je découvre dans ses yeux les traces d'un peu de fièvre ; mais ce sont là, j'en suis sûr, les effets de cette lutte entre le présent et le passé, qui touche à sa fin, tout à l'avantage du présent. Vous savez la solitude dans laquelle nous vivons. Depuis six mois, nous n'avons pas fait une seule visite et nous n'en n'avons reçu aucune. Saint-Laurent est le seul pays habité avec lequel nous ayons de temps en

temps des rapports. Nous sommes comme dans un désert. Toutes nos distractions consistent en quelques promenades à cheval ou à pied, au bord de la mer et dans les bois. Quelquefois, par les belles journées, lorsque la Méditerranée est calme, nous montons dans une petite barque que j'ai fait construire exprès, et après une course matinale sur les flots nous venons déjeuner dans la petite île de Bouquenègre, où nous avons arrangé le pavillon dont vous avez été l'élégant architecte. Nous revenons ensuite au château, en nous arrêtant dans quelques cabanes de pêcheurs, où Esther est adorée parce qu'elle aime à y laisser toujours en bienfaits les marques de son passage. Chez nous, nous faisons de la musique, nous lisons ensemble quelque livre intéressant; comme je me suis mis à écrire, je lis aussi des fragments de mes travaux à Esther. Elle me donne des conseils excellents. Si je ne suis pas auprès d'elle, elle s'occupe des affaires de sa maison avec miss Margaret, qui l'initie bourgeoisement aux détails du ménage.

« Vous voyez, cher marquis, que votre fille est bien changée. A quoi attribuez-vous ce changement, si ce n'est au repos qu'elle a trouvé et à l'éloignement des agitations? Pensez-vous que ce cerveau plein d'ardeur, que cette intelligence enthousiaste, en un mot que cette femme si semblable en tout à une héroïne de roman, se contenterait d'une vie uniforme et calme à ce point, si elle n'était soutenue par quelque

secrète espérance? Et croyez-vous que si cette espérance était coupable, elle goûterait la tranquillité que je lui vois? Non! l'espérance qui la soutient, c'est celle de m'aimer bientôt autant que je l'aime et de me récompenser ainsi d'un renoncement dont elle a bien apprécié la valeur. Elle est, autant que moi, sûre du bonheur à venir; mais elle le veut complet et ne l'abordera que lorsque son esprit et son cœur seront entièrement dégagés de toute influence étrangère et de tout souvenir.

« D'ailleurs, comment se tromper à la tendresse qui commence à se montrer quelquefois, dans ses paroles et dans sa voix, au plaisir qu'elle éprouve en me revoyant après quelques heures de séparation, à l'attention avec laquelle elle m'écoute, aux éclairs qui passent souvent dans ses yeux, lorsqu'elle les tient fixés sur moi? L'autre soir, pour la première fois, elle est entrée dans ma chambre, pour me faire une question insignifiante. Elle était simplement en peignoir. Ses beaux bras blancs sortaient des grandes manches, ses cheveux étaient défaits. Jamais elle ne s'était présentée ainsi devant moi. Je l'ai trouvée plus belle et plus séduisante que jamais. Le lendemain, pour la première fois aussi, elle m'a permis d'entrer chez elle avant qu'elle fût levée. Assis au pied de son lit, j'ai causé une heure, et j'ai surpris bien des fois son regard tendrement fixé sur le mien, alors qu'elle croyait que je ne la voyais pas. Tous ces faits que

je vous cite ne semblent-ils pas les symptômes de l'amour?

« Elle a voulu m'étudier, et maintenant elle commence à m'aimer. Seulement, je ne veux rien faire de plus que ce que j'ai fait, pour l'amener à m'aimer plus complétement. Je veux qu'elle soit la première à parler. Autrefois, j'ai fait ma déclaration. A elle maintenant de faire la sienne, lorsque l'heure en sera venue.

« Pendant les premiers mois de notre mariage, j'ai bien souffert. Mais toutes mes souffrances sont oubliées, depuis que l'espoir est entré dans mon cœur à la lueur des sourires de ma chère Esther. Je l'aime comme un fou, et si mon espoir ne devait se réaliser jamais, je mourrais dès à présent. C'est parce qu'il se réalisera, parce qu'Esther sera la plus heureuse, la plus aimée et la plus aimante des femmes, que je veux vivre.

« Rassurez-vous donc sur l'avenir, mon cher père. Laissez-moi achever l'œuvre que j'ai entreprise et qui commence à réussir.

« Quant à l'Allemand dont vous m'avez raconté l'histoire, croyez bien qu'il n'a pas suivi la meilleure route. Il était plus soucieux d'acquérir la tranquillité que l'amour. Il a été, d'emblée, le mari de sa femme. Moi, j'aurai été plus long, mais j'ai la prétention de devenir à la fois le mari et l'amant de la mienne. »

ESTHER DE TARSANNES A SŒUR CLAIRE DE LA RÉDEMPTION, SUPÉRIEURE DU COUVENT DES CARMÉLITES.

Bouquenègre, mai...

« J'ai suivi vos derniers conseils, ma chère et vénérée mère, et depuis deux mois j'ai cessé de répondre à M. Olivier de Tessan. Mais lui n'a pas cessé de m'écrire, et ses lettres, de plus en plus pressantes, me tourmentent horriblement. Aussi, suis-je bien décidée à lui en envoyer une qui lui dira ce que mon silence ne lui a pas fait comprendre : qu'il doit cesser de penser à moi. D'ailleurs, rassurez-vous, je serai brève avec lui, et je ne m'amuserai pas à remuer imprudemment une passion qui cependant est bien morte. Elle est morte, et j'aime éperdûment mon mari. C'est assez vous dire ce que je dois souffrir, et que j'expie cruellement la faute que je déplore et qui tue mon bonheur à tout jamais. Oui, je l'aime, et c'est là ma punition.

« Lorsque je vous écrivais, il y a quelques semaines, il vous fut facile de pressentir cet amour qui m'envahit aujourd'hui. Déjà je commençais à en éprouver les premiers symptômes. La voix et le regard de Lionel ne me laissaient plus insensible. S'il entrait, je ne pouvais m'empêcher de tressaillir. S'il était loin de

moi, je brûlais du désir de le revoir. Enfin, plus que jamais je me faisais horreur, en songeant à tout ce que je lui avais fait souffrir et à mon indignité. Depuis, mon amour a grandi à ce point qu'il faut que je le dise à Lionel : me retenir davantage est au-dessus de mes forces. Mais comment oserai-je jamais lui dire que je l'aime, après avoir déshonoré son nom, le jour même où il venait de me le confier? Le souvenir de cette faute me tue. Vous savez, vous, ma vénérée mère, si je l'ai expiée, si j'ai souffert dans mon orgueil, en me voyant avilie et dégradée à mes propres yeux, et en sachant mon honneur livré à un homme qu'aujourd'hui, seulement, je reconnais indigne de moi. Eh bien, malgré ces souffrances, ma faute reste aussi terrible, aussi menaçante devant mes yeux, et cette image glace les paroles d'amour prêtes à tomber de mes lèvres. Vingt fois j'ai été sur le point de me jeter aux pieds de mon mari et de lui tout avouer. Le courage me manque au moment de parler. Si j'eusse été coupable avant d'être mariée, j'oserais le lui dire. Mais, si généreux, si intelligent qu'il soit, comment comprendrait-il?..... Non, un aveu est impossible, et Lionel doit tout ignorer. Cependant, comme il m'en coûte de lui mentir ! Ah! je vous le jure, ma mère, je suis bien à plaindre et je voudrais n'être jamais sortie du couvent, où un premier désespoir m'avait jetée. Là, peut-être j'aurais été malheureuse, mais j'aurais été libre de pleurer. Ici, je ne le puis pas.

Mes larmes me trahiraient, et je dois à mon mari un visage calme, un regard apaisé, la tranquillité d'une conscience sans remords.

« Si Lionel ne m'aimait pas, je refoulerais mon amour à moi au fond de mon âme. Ce sacrifice et les dédains de mon mari, je les accepterais comme une expiation. Mais il m'aime, et cet amour qui devrait faire mon ivresse et mon enchantement est ma douleur la plus vive ; car je suis placée entre ces deux obligations horribles : ou de lui tout avouer et de faire ainsi son malheur, ou de lui mentir, en lui cachant tout, en lui laissant croire que je suis digne de lui.

« Que dois-je faire ? mon Dieu ! Écrivez-moi, ma chère mère, donnez-moi un conseil. Consentez, comme vous l'avez déjà fait par amour pour moi, à quitter les hauteurs divines où votre âme se maintient, et à vous mêler un peu aux affaires humaines, pour me sauver, si je puis être sauvée encore ; mais, en descendant de ces sphères célestes, rapportez-en une inspiration salutaire. Dites-moi ce que je dois faire, et je vous obéirai comme si votre parole était la parole du ciel.

« Mais aurai-je le courage d'attendre votre réponse ? Pourrai-je retenir, devant mon mari, l'amour qui me brûle ! N'entendra-t-il pas mon cœur sauter dans ma poitrine, lorsqu'il me parle ? En quelques jours, l'amour s'est élevé en moi jusqu'au délire, et il faut que je dise à Lionel que je l'aime.

« Que Dieu m'inspire en ce moment ! Lorsque le mot d'amour descendra de mes lèvres brûlantes dans le cœur de mon mari, si le souvenir de ce qui est mon désespoir et ma honte se présente à ma pensée, je lui ferai cet aveu fatal qui peut me perdre. Mais il n'en sera pas ainsi, car je veux si bien cacher ce souvenir, le refouler si avant dans moi, qu'il ne viendra pas errer comme un fantôme devant mes paupières à l'heure où l'amour les fermera. »

ESTHER DE TARSANNES A OLIVIER DE TESSAN.

Mai.

« Vous voyez bien que je veux vous oublier. Si vous m'avez aimée avec un peu de sincérité, c'est au nom de cet amour que je vous prie de ne plus m'écrire. »

LIONEL DE TARSANNES AU MARQUIS DE BOUQUENÊGRE.

Mai.

« Je ne me suis pas trompé. Elle m'aime ! Mon bonheur est si grand, si imprévu, que j'en suis comme écrasé et que je n'ai pas la force de vous dire autre chose aujourd'hui. »

OLIVIER DE TESSAN A DANIEL HERBIN, HOMME DE LETTRES, A PARIS,

Duché de ***.... Mai.

« Mon cher ami, je pars ce soir. Il faut à tout prix que dans trois jours je sois en Provence. Au reçu de cette lettre, tu te rendras au ministère des affaires étrangères, tu demanderas le secrétaire particulier du ministre, et tu te concerteras avec lui pour m'obtenir le congé que je n'ai pas le temps d'attendre, et pour le faire antidater, de telle sorte que je sois censé l'avoir reçu aujourd'hui, au moment où je pars. Du reste, tout cela est assez insignifiant, puisque j'écris officiellement au ministre. Le petit service que je te prie de me rendre n'est qu'un excès de précaution. Comme la France n'est pas en délicatesse avec le duc de ***, souverain de trente mille quatre cent trois individus, auprès duquel je la représente, un plénipotentiaire de mon importance peut quitter son poste sans craindre de compromettre l'équilibre européen.

« J'arrive maintenant au but de mon voyage. Tu devines, toi le confident intime de mes plus grands secrets, tu devines qu'il s'agit d'elle, la grande, la splendide, la belle Esther. Je vais en Provence, pour la voir, non que j'en sois amoureux, — ai-je jamais

aimé? — mais parce qu'elle veut rompre une liaison que je ne trouve guère gênante et sur laquelle j'ai basé mon avenir. Je te disais, le lendemain de son mariage, en te racontant le plus singulier des retours de noce :

— « Je veux être le Rastignac de cette madame de Nucingen, qui ne ressemble pas plus à madame de Nucingen que je ne ressemble à Rastignac.

« C'était te dire le rôle qu'Esther est destinée à jouer dans ma vie. Je veux que lorsqu'elle rentrera à Paris, dans un an, ou dans deux ans, elle commence à me protéger, en m'affichant. Je ne lui demande que cinq ans de protection. La sixième année, elle me mariera et je serai conseiller d'État. Voilà, mon vieux, quels sont mes projets. Tu ne les approuveras pas, j'en suis sûr. Le soir du jour du mariage d'Esther, tu m'as traité de canaille, et si nous ne nous sommes pas brouillés, c'est que nous avons besoin l'un de l'autre. Tu es naïf comme un enfant; je suis perverti comme Néron. Tu n'as pas d'ambition ; la mienne est immense. Tu as encore des scrupules, je n'en ai plus. Voilà ce qui explique nos deux conduites. Je ne te demande donc pas d'approuver mes plans. Mais tu comprendras que j'ai été surpris de recevoir ce matin d'Esther, qui, depuis deux mois, malgré mes lettres réitérées, avait gardé le silence, un billet de deux lignes, dans lequel elle me supplie de ne plus lui écrire, parce qu'elle veut m'oublier.

« Aimerait-elle son mari ? Ce serait violent ! Soyez donc l'amant d'une femme pendant des mois, ayez prélevé sur elle le droit du seigneur, écrivez-lui les lettres les plus passionnées, recevez d'elle les extravagances les plus compromettantes, et cependant gardez le silence sur cette liaison, ne la compromettez pas, elle vous récompensera en vous écrivant un beau matin : « Oubliez-moi, ne m'écrivez plus, » des folies, enfin ! Mais, non, ma petite comtesse, je ne vous oublierai pas ainsi. Vous m'êtes bien trop précieuse, et vous devez encore me l'être trop pour que je vous laisse échapper. Je vais apparaître soudain à vos yeux, et nous verrons bien si vous voulez m'oublier pour de vrai. Ça ne vous sera guère facile, je vous en préviens.

« Comprends-tu, mon vieux ami, le but de de mon voyage ? Je vais rappeler à l'ordre qui l'a mérité. Du reste, ne me retire pas le peu d'estime que tu m'as laissé. Moins j'en ai, plus j'y tiens. Je resterai digne et ne veux que faire de la *copie parlée*, pour voir, une fois de plus, cette belle créature à mes pieds ou dans mes bras ! »

Lorsqu'après leur mariage Lionel et sa femme étaient venus s'installer à Bouquenègre, ils avaient trouvé le château tel qu'Esther l'avait laissé deux années auparavant. Elle en était partie, le cœur libre et désireux de savoir ; elle y rentrait après avoir souf-

fert, et lasse de cette science de la vie qu'elle avait si chèrement payée. On était alors au mois de septembre. Esther vit tomber les dernières feuilles des arbres que le vent avait dépouillés. Elle assista, l'âme triste et découragée, à l'arrivée de l'hiver qui fut rigoureux, même dans ce pays aimé du soleil, et qui s'annonça par des vents impétueux devant lesquels marchaient d'interminables files de nuages gris et échevelés, et par des tempêtes qui bouleversaient la mer jusque dans ses profondeurs. Cet état de la nature était trop en harmonie avec l'état de l'âme d'Esther pour qu'elle ne prît pas un certain plaisir à l'admirer; mais ce n'était pas là ce qui pouvait lui faire oublier ses souffrances. Par les lettres publiées précédemment on a vu ce que fut la situation de Lionel et d'Esther, livrés à eux-mêmes pendant six mois. L'un, d'abord découragé, reprit courage; l'autre se laissa aller peu à peu à l'aimer et sentit augmenter ses remords à mesure que son amour grandissait. Seules, les lettres de son amie, sœur Claire de la Rédemption, venaient de temps en temps lui rendre quelque force. Quant à celles d'Olivier, qui parvenaient au château sous le couvert de miss Margaret, dès le deuxième mois de l'arrivée d'Esther à Bouquenègre elles n'exerçaient plus sur elle qu'une impression désagréable et ne faisaient qu'exciter davantage ses douloureux regrets. Ce que souffrit la malheureuse femme, placée en face d'un mari qui l'adorait, qu'elle savait devoir aimer et dont

elle se jugeait indigne, on a pu en avoir une idée par une des lettres qu'elle envoyait à sœur Claire et qu'on a lue plus haut. Ce fut sur les conseils de la supérieure des Carmélites qu'elle cessa d'écrire à Olivier, tout en continuant à recevoir ses lettres. C'était un premier pas dans une voie salutaire.

Pendant ce temps, l'hiver avait passé : les arbres reprenaient leur feuillage, la mer son repos, le ciel sa sénérité, et, en même temps que le printemps radieux rajeunissait la nature, l'amour non moins radieux descendait dans le pauvre cœur malade et troublé d'Esther et, malgré tous les remords qu'elle éprouvait, y apportait un peu de fraîcheur. Le jour où madame de Tarsannes, fatiguée par les lettres d'Olivier de Tessan, lui écrivit les deux lignes que le lecteur connaît et qui, selon elle, devaient à tout jamais clore leurs relations, Lionel était absent. Il surveillait quelques réparations dans cette petite île de Bouquenègre dont il a été déjà parlé et qui, située à une lieue en mer, offrait un but agréable aux promenades des habitants du château. Esther avait profité de cette absence pour s'occuper encore d'Olivier. Elle eut besoin de toutes ses forces pour surmonter la répugnance qu'elle éprouvait à fixer son esprit sur un sujet fécond en considérations douloureuses. Elle traça cependant les deux lignes d'une main ferme, cacheta la lettre et la remit à Margaret, qui devait la porter secrètement au bureau de poste de Saint-Laurent.

— C'est fini, se dit Esther restée seule, s'il m'écrit encore, je brûlerai ses lettres sans les lire.

Puis elle demeura assise devant le bureau sur lequel elle venait d'écrire, croisa ses bras sur sa poitrine, ferma les yeux, et se recueillit. Au bout d'une heure elle se leva, le regard froid, le visage calme, comme si, après avoir réfléchi, elle venait de prendre une décision.

— Lionel m'aime, dit-elle tout haut, je l'aime aussi, je veux, en faisant son bonheur, être heureuse comme dans un rêve céleste. S'il apprend un jour que j'ai été coupable, le réveil sera terrible. Mais peu importe, nous aurons vécu.

Dès cet instant, comme si elle eût étouffé ses remords, elle voulut s'abandonner à l'amour qui l'enivrait. Elle se trouva tout à coup transfigurée. L'espérance du bonheur immense qu'elle pressentait donna à son visage un éclat nouveau, et Lionel fut surpris de la trouver, en rentrant, tout autre qu'il l'avait laissée. Elle fut charmante pour lui. Après le dîner, ils decendirent dans le beau jardin que le marquis de Bouquenègre avait fait tracer devant la grande terrasse, et, pendant plus d'une heure, ils se promenèrent silencieusement sous les allées ombreuses et parfumées. Le ciel était plein d'étoiles, et les murmures de la mer arrivaient jusqu'à eux. Esther éprouva dans cette soirée des joies qui lui étaient inconnues. De son côté Lionel, voyant devant lui une femme nou-

velle, devinait que cette heure si souvent appelée allait enfin arriver, et ce n'était pas sans un certain trouble, d'ailleurs délicieux, qu'il envisageait son futur bonheur. Lorsque l'humidité commença à tomber avec la nuit, ils rentrèrent dans la chambre d'Esther qui s'ouvrait sur la terrasse. Madame de Tarsannes se mit au piano, et ils chantèrent. Puis chants et accords cessèrent, ils n'écoutèrent plus que les musiques qui se faisaient entendre dans leurs cœurs. Il y eut quelques instants d'un charme indicible.

— Elle m'aime enfin! se dit Lionel après un long silence et une muette contemplation; et alors il s'approcha d'Esther en tremblant, comme s'il eût voulu lui demander l'aveu de cet amour qui avait tant tardé à venir. Tout à coup Esther devint horriblement pâle et porta la main sur sa poitrine; on eût dit qu'elle venait d'être soudainement frappée là.

— Qu'avez-vous, Esther? s'écria Lionel alarmé.

— Rien, mon ami! un malaise subit; appelez Margaret.

La malheureuse femme, en voyant Lionel amoureux devant elle, s'était tout à coup rappelé Olivier. Ce souvenir avait passé rapidement comme un cauchemar affreux et n'avait duré que quelques secondes. Mais c'était suffisant pour la rappeler à la réalité de sa position.

Margaret entra, examina Esther et lui donna quelques soins, en disant à Lionel qui parlait d'envoyer

chercher un médecin, qu'il ne fallait qu'un peu de repos. C'était lui donner son congé. Lionel le comprit. Il s'approcha d'Esther, et, tandis que Margaret avait le dos tourné, il lui dit à voix basse et tendrement.

— Vous n'avez rien à me dire?

Une subite rougeur couvrit les joues pâles de la jeune femme; elle poussa un soupir et répondit avec effort :

— Rien du tout, mon ami!

Lionel la regarda tristement et sortit désespéré.

— Elle m'aime cependant, se dit-il; attendrait-elle que je parle le premier?

Après qu'il fut parti, Esther se mit au lit et renvoya Margaret, qui devina bien qu'elle était triste, mais qui, avec sa discrétion accoutumée, ne voulut pas l'interroger.

— J'ai manqué de courage, j'ai eu peur, se dit alors Esther. Il est sorti bien affligé. Pendant toute cette soirée je lui ai dit clairement que je l'aimais. Puis tout à coup j'ai repris cette froideur qui doit le désespérer. Et cependant, Dieu sait si je l'aime!

Elle ne put fermer l'œil. Elle se retournait sans cesse dans son lit, agitée par une fièvre terrible. Elle parlait seule, et si quelqu'un l'eût écoutée, au milieu de ses paroles sans suite, il n'eût entendu que des paroles d'amour. Soudain, elle sauta sur le tapis, passa un peignoir, prit un bougeoir et sortit de sa chambre.

En marchant doucement dans le grand corridor qui séparait son appartement de celui de son mari, elle arriva à la porte de la chambre de Lionel. Avant de frapper, elle appuya son œil et son oreille contre le trou de la serrure, mais elle ne vit et n'entendit rien.

— Il dort peut-être, pensa-t-elle.

Et Esther donna un coup timide et discret. Rien ne remua. Elle frappa plus fort, et, comme le silence continuait, elle réunit tout son courage et ouvrit la porte. La chambre de Lionel n'était éclairée que par la faible lueur d'une veilleuse posée dans un coin sur une petite table. La croisée qui donnait du côté de la mer était ouverte, et Lionel appuyé sur le balcon, le corps penché au dehors : c'est pour cela qu'il n'avait rien entendu. Mais, lorsqu'Esther ouvrit la porte, un courant d'air passa dans la chambre et éteignit le bougeoir qu'elle tenait à la main. Elle poussa un petit cri, et Lionel se retourna. A la pâle clarté de la veilleuse, il vit sa femme, belle de pudeur et d'amour, s'avancer vers lui le regard fixe et brillant.

— Vous, Esther! s'écria-t-il. Êtes-vous encore souffrante? avez-vous eu peur?

— Oh! non, fit-elle d'une voix mélodieuse et émue.

Elle jeta ses beaux bras nus et blancs autour du cou de son mari, effleura ses lèvres avec les siennes, et tandis qu'il chancelait sous le coup d'un bonheur inespéré, elle murmura à son oreille ces paroles qui lui semblaient divines :

— Lionel, je suis toute à toi. Je t'aime !

Il retint à peine un cri de joie, et il enleva sa femme dans ses bras.

Ils eurent huit jours d'une félicité que nulle plume ne saurait dépeindre. Ce fut une explosion d'amour et de volupté survenant à la suite d'une extrême compression de sentiments, et se montrant avec d'autant plus de violence, que les efforts pour la retenir avaient été plus longs et plus puissants. Ce fut l'ivresse infinie que donne l'amour poussé jusqu'à ces limites où il se divinise tout à fait et rend instantanément capable d'un crime ou d'un acte d'héroïsme l'être le plus paisible. Lionel et Esther vécurent huit jours qui leur semblèrent une heure, tant ils furent vite écoulés, non plus sur la terre, mais au ciel. Ils ne se quittèrent pas un seul instant, se regardant sans cesse, vivant l'un de l'autre, et tellement en eux-mêmes et d'eux-mêmes, que le cadre qui les environnait ne pouvait ajouter aucune impression nouvelle à celles qu'ils éprouvaient. Il semblait qu'ils allaient commencer l'un et l'autre une existence qui n'avait rien de commun avec leur existence passée, et que l'amour, en éclatant dans leur cœur, les avait galvanisés. Lionel accepta son bonheur comme une chose qui lui était due et qu'il avait prévue depuis longtemps. Pour Esther, elle s'enferma si promptement dans le sien, s'y abandonna avec tant de passion, que pendant cette période trop courte pour eux, elle ne voulut songer

ni au passé ni à l'avenir, et qu'elle n'y songea pas. Elle n'eut qu'un souci : celui de rester constamment aussi belle et aussi séduisante pour Lionel. Par un instinct singulier, cette femme, qui jusqu'alors n'avait connu l'amour qu'en théorie, devina toutes les finesses et déploya toutes les ressources d'une courtisane, en les appuyant sur la légitimation que le mariage leur avait données. Elle prouva une fois de plus que, quoique l'amour soit une science et que pour la bien connaître il soit ordinairement nécessaire de l'apprendre, on peut aussi la deviner.

Mais cette félicité ne dura pas. Un matin, au moment où Esther descendait au jardin pour y faire une promenade, Margaret lui remit une lettre. A peine madame de Tarsannes eut jeté les yeux sur le papier qu'elle pâlit, et laissant tomber avec découragement ses bras le long de son corps, elle murmura :

— Tout est fini! tout s'écroule. Voici le réveil.

Cette lettre était de M. de Tessan et s'exprimait ainsi :

« Je viens d'arriver à Saint-Laurent. Je n'ai pas
« voulu me présenter à Bouquenêgre dans la crainte
« d'y rencontrer votre mari. Mais il faut que je vous
« parle, et je vous attends ici. »

Le style impératif de cette lettre réveilla chez Esther toutes les susceptibilités de l'orgueil. La grande

dame reparut tout entière lorsqu'elle s'écria devant Margaret :

— Mais, cet homme est fou d'oser me parler de la sorte. Il peut bien m'attendre aussi longtemps qu'il voudra, je ne veux pas le voir.

— Madame, prenez garde ! dit doucement Margaret en mettant des supplications dans sa voix et dans ses gestes.

Esther comprit, et devant ce cri d'un dévouement alarmé, toute sa colère tomba. Elle put envisager plus froidement sa situation et se convaincre qu'elle était à la merci d'Olivier de Tessan.

— Ainsi, se dit-elle, il est à une lieue d'ici et il m'attend. La lettre dans laquelle je lui disais de ne plus m'écrire l'a fait arriver. Il vient du fond de l'Allemagne pour me voir. Aurait-il juré ma perte?

Elle conçut alors un projet extrême : celui d'aller tout dire à son mari.

— Mais, ils se battront, pensa-t-elle aussitôt, et elle resta épouvantée en face de son horrible situation.

En quelques minutes elle forma dix plans divers. Elle voulait écrire à Olivier et lui ordonner de s'éloigner, aller le supplier elle-même de partir et de ne plus la revoir. Enfin, elle résolut de ne pas écrire et de ne pas se montrer, mais d'envoyer Margaret à sa place.

Le dévouement de Margaret était absolu. Quoique

nous ayons peu parlé d'elle, on a pu voir qu'elle aimait Esther avec un désintéressement complet. Cette affection avait sa source dans la manière dont Esther, dès le premier moment, l'avait traitée. Lorsqu'elle était entrée chez le marquis de Bouquenègre, Margaret achevait l'éducation de deux jeunes filles chez lesquelles elle n'avait trouvé aucune reconnaissance. Quoique douée, sous sa sèche et osseuse enveloppe, d'un cœur très-aimant, elle les avait abandonnées sans regrets, mais non sans être blessée dans sa dignité, et elle arrivait auprès d'Esther avec une défiance extrême. Esther venait de quitter le couvent. Elle y avait beaucoup souffert et, par cela même, était disposée à la bonté. Elle eut pour Margaret des égards qui relevèrent la position de la pauvre fille, et elle s'en fit aimer avec tant de force, que Margaret lui demanda avec des larmes de ne plus la quitter.

— Je ferai l'éducation de vos enfants, dit-elle à sa maîtresse, quelques jours avant le mariage.

Esther conserva Margaret auprès d'elle, lui donna la haute direction de sa maison, en fit sa confidente, et la chargea de ses affaires particulières, si bien que Margaret fut à la fois la femme de chambre, la gouvernante et presque l'amie de madame de Tarsannes. Elle sut rester modeste et discrète, ce qui augmenta l'attachement d'Esther. On comprend maintenant qu'elle pouvait être choisie pour aller faire connaître à M. de Tessan les intentions de sa maîtresse.

— Vous lui direz qu'il doit partir, m'oublier, et qu'à aucun prix je ne veux le voir.

Margaret se rendit à Saint-Laurent à l'insu de M. de Tarsannes, et ne revint que le soir. Esther avait passé une journée pleine de tourments et attendait son ambassadrice avec une anxiété qu'on peut facilement comprendre.

— Eh bien! demanda-t-elle à Margaret, dès que celle-ci fut revenue.

— M. de Tessan est un méchant homme, répondit Margaret. Je l'ai trouvé dans une auberge de Saint-Laurent, vous attendant avec une impatience qui s'est changée en colère dès que je lui ai fait connaître vos intentions. « Vous direz à madame de Tarsannes, m'a-t-il répondu, que c'est elle que je veux voir, que rien ne saurait changer ma volonté, que j'attends qu'elle me fixe un rendez-vous, et que si elle ne veut pas venir vers moi, j'irai vers elle. »

En vain, continua Margaret, je l'ai supplié de ne pas donner suite à un tel projet, je lui ai montré qu'il allait détruire votre tranquillité, je l'ai conjuré, au nom de son amour pour vous, de partir sans vous voir, il est resté inébranlable. Il n'a pas même paru touché des souffrances que vous avez endurées pour lui, son visage est resté calme, ses yeux secs et pleins de colère, et ses dernières paroles ont été des paroles de menace. Cet homme n'a pas de cœur.

Margaret s'arrêta, et Esther, accablée par ce qu'elle

venait d'entendre, garda un morne silence. Après un court moment de réflexion, elle releva la tête.

— Il faut en finir, s'écria-t-elle ; il veut me voir, il me verra, et Dieu seul sait ce qui peut arriver d'une entrevue pareille. Je m'échapperai ce soir, et à minuit je serai dans l'île de Bouquenègre. C'est le seul endroit où nous ne courions aucun risque d'être surpris. Quoique les nuits soient courtes, je serai de retour avant que Lionel ait eu le temps de s'apercevoir de mon absence. Margaret, vous m'accompagnerez.

Margaret n'essaya pas de détourner madame de Tarsannes de son dessein. Elle comprenait que la situation était intolérable et qu'il devenait nécessaire de la faire cesser au plus tôt. Elle ne fit donc aucune observation et sortit pour aller préparer l'exécution du plan qui venait d'être arrêté.

Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, il est nécessaire de donner ici une indication précise des lieux où ils se déroulent. La petite montagne au sommet de laquelle est placé le château de Bouquenègre, d'un côté fait face à la mer, et de l'autre à de grandes prairies d'une admirable fertilité, arrosées par le Var. Du côté de la mer, les flancs de cette montagne sont couverts de pins et s'étendent en pentes douces dont les molles inclinaisons ont permis le percement d'une route pour les voitures qui arrivent au château. Cette route rejoint celle qui va de Cannes à Saint-Laurent

et qui n'est séparée du rivage que par un grand bois de chênes verts. En cet endroit, ce bois donne aux côtes un aspect riant et plein d'attraits. Le village de Saint-Laurent, situé sur le bord de la mer, est à quatre lieues de Cannes. Le château est entre la petite ville et le village, à égale distance de l'une et de l'autre, de telle sorte qu'arrivé devant Bouquenègre, le voyageur peut se dire qu'il a parcouru la moitié du chemin. Or, c'est à une lieue en mer, en face même du château, qu'est située l'île de Bouquenègre, étroit morceau de terre qui voltige sur l'immense étendue des eaux, comme un nénuphar à la surface d'un lac. L'île n'est abordable que du côté qui regarde le château, et les barques de pêcheurs venant de Cannes et de Saint-Laurent sont forcées, pour y arriver, de suivre les côtes jusqu'à Bouquenègre et ensuite de voguer en droite ligne, en gardant derrière elles le château comme point de départ.

Grâce aux soins et au goût du marquis de Bouquenègre, l'île, autrefois inculte, était devenue un admirable jardin. Un petit pavillon, d'une architecture gothique, mystérieusement caché dans les arbres, offrait aux visiteurs un asile sûr. On avait planté tout à l'entour des rosiers et des lauriers roses dont les parfums se confondaient avec les saines odeurs des orangers, des mélèzes, des cèdres et des palmiers. Cette magnifique végétation était protégée contre le vent par les roches qui environnent l'île comme une

ceinture de forteresses. Ces rochers font comprendre pourquoi, au temps des guerres de Provence, l'île de Bouquenègre avait été choisie comme un poste avancé de défense.

Depuis son mariage, Esther avait souvent choisi ce parc comme but de promenade. Pendant les huit jours qui venaient de se passer pour elle dans des ivresses infinies, elle s'était promis de retourner avec Lionel dans cette île où tout était si bien disposé pour le mystère et pour l'amour. Au moment où Olivier de Tessan lui demandait si despotiquement un rendez-vous qu'elle redoutait, elle avait pensé que c'était le seul endroit où elle pût être en sûreté contre les soupçons et les surprises de son mari.

En apprenant que pour arriver au rendez-vous qu'il avait exigé, il fallait passer une lieue de mer, Olivier fut médiocrement satisfait.

— Votre maîtresse ne pouvait-elle choisir un lieu moins dangereux et moins éloigné? demandait-il à Margaret, qui lui faisait part des instructions de madame de Tarsannes.

— Où vouliez-vous pouvoir lui parler en sûreté? Est-ce à Saint-Laurent? Tout le village saurait demain que madame s'est rencontrée avec vous! Est-ce au château? Vous seriez vu, quelques précautions qu'on prît pour vous introduire. Madame de Tarsannes a choisi l'île comme le seul endroit où personne ne s'avisera d'aller la chercher à une pareille heure.

D'ailleurs la route n'est pas dangereuse. Vous serez aux mains d'un homme discret, sûr, et vous ne courrez aucun danger.

L'explication de Margaret parut rassurer Olivier, mais elle n'en acquit pas moins la certitude qu'il avait peur.

Le soir, au moment de partir, il mit dans sa poche un pistolet de voyage, décidé à s'en servir contre le conducteur de la chaloupe, si celui-ci paraissait vouloir lui faire un mauvais parti. Il s'enveloppa ensuite d'un grand manteau et descendit sur la grève, à l'endroit qui lui avait été indiqué. A dix heures, une barque apparut et vint toucher le rivage. Olivier dit un mot au pêcheur, et sauta à côté de lui. La barque se mit en route. Le compagnon d'Olivier était un vigoureux vieillard portant avec aisance ce costume traditionnel des pêcheurs napolitains qui s'est étendu à tous ceux de l'Europe, et qui consiste en un pantalon et une vareuse de laine brune et un long bonnet de même couleur. Pendant toute la route, il resta muet comme un poisson, se contentant de ramer, et sans remarquer l'examen attentif auquel Olivier le soumit tant que dura le voyage. La nuit était très-belle, mais un peu obscure, et quelques gros nuages couraient dans les cieux. La mer était dans un grand repos. Au bout d'une heure, on arriva à Bouquenègre. A l'endroit où la barque vint aborder, Olivier remarqua une seconde embarcation dont le conducteur lui apprit que deux femmes

étaient arrivées déjà. Olivier mit pied sur le sol et allait s'engager dans un chemin creux au bout duquel il voyait une petite lumière, lorsque Margaret parut devant lui.

— Suivez-moi, monsieur, dit-elle, madame vous attend.

On arriva au pavillon. Margaret introduisit M. de Tessan dans un petit salon meublé avec une élégance pleine de goût et l'y laissa seul. Sur un guéridon, une lampe était allumée, dont la clarté se projetait faiblement sur tous les objets. A cette heure de la nuit, une entrevue dans un lieu pareil allait avoir quelque chose de solennel.

— Si j'avais des ennemis, se dit Olivier, comme je serais à leur merci !

Une porte s'ouvrit en face de lui, et madame de Tarsannes entra. Elle était entièrement vêtue de noir, enveloppée d'une grande mante dont le capuchon relevé formait comme un cadre à son visage pâle et empreint de la plus vive émotion.

— Monsieur, dit-elle à Olivier en mettant dans sa voix toute la fierté qu'elle put trouver, vous avez désiré me voir, me voilà. Que me voulez-vous ?

— Est-ce bien vous, Esther, demanda tristement Olivier, est-ce vous qui me parlez ainsi ? Est-ce vous qui m'avez écrit l'affreuse lettre qui m'a fait tout quitter pour vous voir ? Est-ce vous qui, hier encore, refusiez de vous rendre auprès de moi et de m'enten-

dre? Vous avez donc oublié que le jour où nous nous sommes vus pour la dernière fois, vous m'avez dit en me donnant quelques fleurs qui ne m'ont plus quitté depuis, que j'étais votre seul amant devant Dieu ! Moi je n'ai pu l'oublier, et je suis venu pour vous le rappeler.

Esther arrivait, pleine de colère, pour demander à cet homme de quel droit il se mettait au travers de son bonheur, et c'était lui qui commençait à se plaindre et à faire des reproches en établissant ainsi ce droit qu'elle lui avait donné dans une heure d'égarement.

— Pour mon malheur, je n'ai rien oublié, pas plus que vous, répondit-elle. Seulement j'ai compris, et vous auriez dû comprendre comme moi, qu'un moment de folie ne devait pas engager notre existence dans une liaison impossible et que, si un amour que je veux croire sincère vous rapprochait de moi, mon devoir m'ordonnait de le repousser. Je ne m'appartiens pas, monsieur. Par la plus épouvantable des fatalités, un mouvement de mon cœur et de mes sens m'a jetée dans vos bras; mais depuis j'ai compris que je ne devais me le rappeler que pour m'en repentir.

Olivier la regarda avec une sorte de pitié :

— Vous êtes une femme bien singulière, dit-il enfin. Vous venez invoquer de grands mots et parler de ce devoir que vous avez méconnu en ma faveur, au moment même où vous veniez de consentir à tous les engagements qu'il vous impose, et vous ne songez pas que,

dans votre situation, il vous ordonnait de ne jamais m'oublier, parce que, si devant les hommes vous appartenez à M. de Tarsannes, devant Dieu vous m'appartenez à moi ! Que venez-vous me parler de devoir ? Ce n'est pas par devoir que vous vous êtes rapprochée de votre mari, mais bien par amour et tout comme si, étant la femme d'un autre, vous fussiez devenue sa maîtresse. En vous donnant à moi, vous n'aviez trompé qu'un homme ; en vous donnant à lui, vous en avez trompé deux.

— Vous m'accusez ?

— Oui, je vous accuse, continua Olivier qui reprit tout l'avantage et qui feignit de ne pas voir les larmes de madame de Tarsannes, et j'ai le droit de vous accuser. Je pouvais vous compromettre, être exigeant, vous perdre ; j'ai été discret, je vous ai laissé une liberté complète, j'ai vécu loin de vous, m'imposant, pour ne pas troubler votre repos, la privation de vous voir ; vous me récompensez en m'abandonnant.

— Mais que dois-je faire ? s'écria Esther désespérée.

— Esther ! dit doucement Olivier, je ne vous demande rien que vous ne puissiez faire, je vous demande de continuer à m'aimer et à m'écrire, puisque nous sommes condamnés à vivre séparés ! Souvenez-vous que je suis le premier homme que vous avez aimé, et qu'en votre amour j'ai mis tout le bonheur de ma vie. Je m'étais résigné à vous voir la femme d'un autre, en pensant que votre cœur me restait : laissez-moi

votre cœur, afin de me laisser le courage de cette résignation.

— Mais c'est l'adultère que vous me proposez?

— Ce n'est pas en vous donnant à un autre après vous être donnée à moi, que vous avez cessé d'être adultère. Votre amour pour lui n'a rien diminué de votre culpabilité, dit lentement Olivier.

À ces paroles, Esther eut un mouvement de lionne blessée.

— C'est trop m'humilier, s'écria-t-elle; monsieur, j'aime mon mari, voilà mon dernier mot. Maintenant vous êtes libre de me compromettre, de dire partout que j'ai été votre maîtresse, de le dire même à mon mari, peu m'importe. Avant que vos paroles n'arrivent jusqu'à lui, il aura reçu mes aveux.

— Il vous tuera!

— Mourir par lui me sera la plus grande des joies!

M. de Tessan, ne s'attendant pas à une décision pareille, demeura très-embarrassé. Mais sa résolution fut bientôt prise. Il connaissait trop les femmes pour ne pas être convaincu qu'en ce moment rien ne changerait la volonté d'Esther. Il voulut se faire une réserve pour l'avenir.

— Mais, si vous aimez votre mari, dit-il à Esther, comment oserez-vous lui faire un aveu qui, en détruisant votre bonheur, détruira aussi le sien?

— J'aime mieux qu'il apprenne tout par moi que par un autre.

— C'est me faire injure que de me croire capable d'une infamie pareille à celle que vous redoutez. Vous pouvez être tranquille, madame. Ce n'est pas moi qui troublerai votre repos. Je sais ce que vaut l'honneur d'une femme.

A ces paroles, qu'Olivier prononça avec vivacité, Esther respira. Si elle parvenait à rentrer au château de Bouquenègre sans être vue, elle serait sauvée.

Pour Olivier, il savait qu'une circonstance imprévue pouvait lui être favorable et jeter de nouveau madame de Tarsannes dans ses bras. Il se trouvait heureux du résultat de cette entrevue, à la fin de laquelle il faisait preuve de sa générosité et la donnait pour mobile d'une conduite qu'il n'avait tenue que parce qu'il redoutait une rencontre avec M. de Tarsannes.

— Il ne nous reste plus qu'à nous séparer, dit-il avec tristesse à madame de Tarsannes. Je pars le cœur déchiré: pour vous, madame, vous m'aurez bien vite oublié et vous serez heureuse.

Esther se méprit au sentiment qui inspirait ces paroles, et là où il n'y avait qu'une lâcheté répulsive, elle vit une abnégation qui n'existait pas. Elle tendit la main à Olivier et lui dit:

— Je n'attendais pas moins de vous. L'un et l'autre, nous sommes victimes d'une erreur. Résignons-nous. Vous aussi, vous oublierez. Vous rencontrerez une

femme digne de vous, qui vous paiera en amour et en dévouement toutes vos souffrances.

Olivier baisa respectueusement la main d'Esther, et le dernier mot de cette triste comédie fut prononcé.

— Nous partons, Margaret ! fit alors madame de Tarsannes, en ouvrant la porte du petit cabinet où la vieille fille l'attendait.

Mais aussitôt elle recula, non sans surprise. Les deux pêcheurs qui avaient amené dans l'île les acteurs de cette scène étaient auprès de Margaret.

— Avec une tempête pareille, nous ne pouvons pas partir, madame, dit l'un d'eux. Nous nous sommes réfugiés ici, en attendant que l'ouragan ait cessé.

Esther s'élança au dehors. Le vent soufflait avec cette impétuosité toute particulière au midi : la foudre grondait sourdement et les éclairs se succédaient sans interruption. La pluie qui depuis une heure tombait à torrents venait seulement de cesser. Mais la terre était détrempée et les arbres secoués par le mistral laissaient échapper les grosses gouttes arrêtées sur leurs feuilles. Cette tempête avait éclaté pendant qu'Esther était renfermée avec Olivier, et telle était leur préoccupation qu'ils n'avaient rien entendu.

— Si je ne rentre pas avant le jour, murmura Esther avec un découragement mêlé d'épouvante, tout est perdu !

Et, suivie d'Olivier, elle s'élança sur le rivage. Margaret fit aux deux pêcheurs un geste plein de sup-

plications. Ceux-ci se regardèrent en silence, et leurs yeux traduisirent le regret qu'ils éprouvaient de ne pouvoir se remettre en mer.

Quelques heures avant d'aller rejoindre Olivier, Esther, pour détourner d'elle l'attention de son mari et afin d'avoir sa liberté pour la soirée, avait prétexté une indisposition. C'était une raison trop naturelle pour n'être pas acceptée. Un mari, quel qu'il soit, croit toujours à ces indispositions subites qui jouent un si grand rôle dans la vie d'une jolie femme. Lionel laissa Esther chez elle et rentra dans son appartement. Une heure après, Esther et Margaret n'étaient plus au château. Esther était tellement absorbée qu'elle n'eut pas un moment la pensée que son mari pouvait en son absence entrer chez elle. Mais il arriva qu'au moment de se coucher, Lionel voulut savoir si elle se trouvait mieux et alla frapper à la porte de sa chambre. N'ayant pas obtenu de réponse, il ouvrit avec précaution, croyant sa femme endormie. Non-seulement la chambre était vide, mais le lit n'avait même pas été défait. Lionel était trop éloigné de la vérité pour concevoir un soupçon; mais il éprouva une impression désagréable, quelque chose qui ressemblait à l'inquiétude.

— Où donc est-elle ? se dit-il ; et traversant la chambre, il alla ouvrir un petit cabinet dans lequel couchait Margaret. Le cabinet était vide comme la chambre. Il ouvrit également la croisée, fit quelques

pas sur la terrasse et plongea son regard dans le jardin. Tout y était calme, on n'entendait que le bruissement des feuilles des arbres, agitées par une brise chaude qui venait de la mer et qui, dans le Midi, est le signe précurseur de la tempête. Il parcourut la maison, n'osant réveiller les domestiques, et revint dans la chambre d'Esther. Tout à coup il aperçut, jetée sur le lit, la robe qu'Esther portait lorsqu'il l'avait laissée.

— Elle est sortie, fit-il tout haut. Mais où est-elle?

Tandis qu'il cherchait mentalement quel pouvait être le but de cette sortie nocturne exécutée à son insu, il aperçut un papier blanc au pied du lit. Ce papier avait dû tomber de la poche d'Esther. Lionel le ramassa machinalement. C'était une lettre dont l'enveloppe ne portait aucune inscription. Il l'ouvrit, courut à la signature et lut : Olivier. En lisant ce nom qu'il savait être celui de M. de Tessan, Lionel eut un frisson, et la lettre s'échappa de ses mains. Il la ramassa. C'était celle qu'on a lue plus haut et dans laquelle Olivier, arrivé à Saint-Laurent, y donnait rendez-vous à Esther. Il y avait en tout trois lignes dont Lionel eut vite pris connaissance. Il n'en pouvait croire ses yeux et, trois fois de suite, il recommença sa lecture. Il fallut bien se rendre à l'évidence.

— Mais alors, s'écria-t-il, elle m'a trompée : cet homme est son amant et à cette heure elle est avec lui.

Il s'appuya contre le lit pour ne pas se laisser tomber et passa ses mains sur ses yeux.

— C'est horrible! murmura-t-il. Si depuis huit jours elle ne m'avait pas dit qu'elle m'aimait, je comprendrais peut-être sa trahison. Mais accepter un rendez-vous en sortant de mes bras!

Il s'arrêta immobile et plongé dans le plus morne désespoir. Que devait-il faire? Se venger et mourir? mourir sans se venger? Il était bien décidé à mourir; il ne savait s'il devait se venger. Sur qui exercerait-il cette vengeance? sur elle ou sur l'amant?

Peut-être Esther n'était-elle pas coupable. On ne pouvait la condamner sans l'entendre. Le seul coupable était sans doute M. de Tessan. Devait-il le provoquer, se battre avec lui? N'était-ce pas compromettre le nom des Tarsannes, jusque-là si pur et tout à coup souillé par une femme? Toutes ces réflexions interrogatives se pressaient dans l'esprit troublé de Lionel et le tenaient d'autant plus en suspens, que la lettre qu'il venait de trouver lui révélait un simple fait sans lui donner aucun détail. Tout à coup, il eut une inspiration.

— Si cet homme est son amant, il lui a écrit, et ses lettres doivent être ici.

Et le voilà brisant les serrures, fouillant les tiroirs, bouleversant tout pour découvrir une indication. Après de longues recherches, il trouva, enfoui sous des masses de linge, un petit coffret hermétiquement fermé.

— Les lettres sont là, j'en suis sûr.

Il rentra dans sa chambre, s'y enferma, brisa le coffret et, après en avoir vidé le contenu composé de lettres d'écritures différentes, il commença son examen. Les unes étaient signées Olivier, les autres sœur Claire, d'autres enfin n'étaient que les copies de celles d'Esther. En une heure, Lionel connut toute l'histoire de sa femme aussi bien qu'elle-même. Il ne pouvait plus douter de la trahison.

— Elle a peur de cet homme et elle est allée à ce rendez-vous pour essayer de le désarmer. Elle est coupable; mais elle doit être cruellement punie par l'humiliation.

Il resta longtemps plongé dans les réflexions les plus douloureuses.

— Je n'ai qu'à mourir, dit-il avec douleur, en se parlant à lui-même. Je ne dois me venger ni sur elle, ni sur lui. Ma mort sera d'ailleurs la plus horrible des vengeances.

Il commença alors ses préparatifs avec le plus grand calme; il écrivit deux lettres, l'une pour Esther, l'autre pour M. de Bouquenêgre, les mit en évidence, et arma un pistolet. Tout cela avait été fait si vite qu'il était à peine deux heures de la nuit.

— Mon père, s'il vivait, approuverait-il ma conduite? se demanda alors M. de Tarsannes. C'était un brave, lui, il s'entendait en courage. Qu'aurait-il fait?

Cédant à une impression inexplicable, Lionel jeta le pistolet loin de lui. Jusqu'à ce moment il ne s'était pas aperçu que l'orage grondait au dehors. Mais en s'approchant de la croisée, il vit le ciel sillonné d'éclairs, il entendit les coups de tonnerre et la tempête qui hurlait plaintivement et jetait la pluie contre les hautes croisées du château.

— Un bon temps pour mourir, pensa Lionel. Au milieu de cette tempête, il doit être aussi facile de trouver la mort que sur un champ de bataille.

Et sans songer à se couvrir, il sortit. Il eut bientôt atteint le rivage. La tempête grondait avec fureur et bouleversait les flots qui roulaient en hautes vagues à la fulgurante lueur des éclairs. Ces lumineux et rapides reflets succédant à l'obscurité profonde avaient quelque chose de lugubre, bien fait pour épouvanter les cœurs les plus fermes. Lionel n'éprouvait aucune peur. On eût dit qu'il voulait jouer avec sa douleur et affecter vis à vis de lui-même un scepticisme qu'il n'avait pas. Il continuait à penser vaguement à un moyen d'en finir avec la vie et qui n'eût pas l'apparence d'un suicide.

— Pourrait-on, avec un temps pareil, arriver à l'île de Bouquenègre? se demanda-t-il. Il aperçut amarrée au rivage une petite barque qui lui avait souvent servi pour les promenades qu'il faisait avec Esther. Il l'attira à lui, l'examina, vit qu'elle était en bon état et, saisissant les rames, se prépara à s'embarquer. Tout à

coup, cette douleur qu'il s'efforçait de retenir, même vis à vis de lui, fit explosion, et, se laissant aller sur le sable, il s'y roula en pleurant et en poussant des cris comme un enfant. Ces cris et ces larmes le soulagèrent. Puis, par un mouvement spontané, il sauta dans la barque, détacha la corde qui la retenait au rivage et se lança en pleine mer. La pluie avait cessé, et quoique le vent n'eût rien perdu de sa violence, comme il soufflait dans la direction de l'île, Lionel n'eut qu'à se laisser pousser, employant toutes ses forces à maintenir le frêle esquif en équilibre à la surface des flots.

Pendant une heure, la barque vola, tandis qu'il songeait à son bonheur détruit, et un éclair ayant tout à coup déchiré la nue, il put voir qu'il touchait presqu'à l'île de Bouquenègre. Puis, au milieu de la tempête, il crut entendre plusieurs voix : il se dressa aussitôt pour mieux entendre. Soudain, un second éclair lui permit de voir ce qui se passait dans l'île, et il aperçut sa femme courant éplorée sur le rivage, en parlant à Olivier et aux pêcheurs que sans doute elle suppliait de partir. A ce moment, pendant quelques minutes les éclairs se succédèrent sans interruption. Alors un cri terrible se fit entendre, Esther venait de voir son mari, debout dans la barque, les bras tendus vers elle comme pour la maudire.

— Il est là, il sait tout, s'écria-t-elle en le désignant.

Tous les regards se portèrent de ce côté, et on vit un spectacle horrible. La barque que montait M. de

Tarsannes chavira, et le noble jeune homme disparut sous l'eau.

— Sauvez-le! sauvez-le! reprit Esther avec des sanglots, en courant des pêcheurs à M. de Tessan.

Celui-ci resta immobile.

— C'est impossible, madame! répondit l'un des pêcheurs.

— D'ailleurs M. le comte est un excellent nageur, reprit l'autre.

— Mais il n'essaiera pas de se sauver. Il voudra mourir! Sauvez-le, je vous en conjure!

En prononçant ces paroles, elle s'élança pour se précipiter dans la mer. Les spectateurs de cette terrible scène la retinrent, et elle tomba évanouie dans leurs bras, tandis que Margaret, aidée de l'un des pêcheurs l'emportait vers le pavillon. Olivier demeura seul avec l'autre.

Ils restèrent un moment muets, les yeux fixés sur les eaux.

— M. de Tarsannes a voulu se détruire, fit gravement le pêcheur.

— Mon ami, lui dit alors Olivier, la comtesse de Tarsannes désirera qu'on se taise sur les circonstances de cette triste affaire. C'est un silence qu'elle saura récompenser.

Le pêcheur fit un signe d'intelligence et d'assentiment, et M. de Tessan parut visiblement tranquille. C'était un homme de prudence et de précaution.

La tempête ne cessa que lorsque le jour parut. Le ciel se dépouilla promptement de ses gros nuages, le vent s'apaisa, la mer reprit sa tranquillité et ses teintes d'azur, et le soleil vint éclairer de ses chauds rayons le théâtre de ces dramatiques événements. Olivier profita de ce changement pour retourner à Saint-Laurent, d'où il repartit aussitôt pour l'Allemagne. Une heure après, Esther, pâle, défaite, et soutenue par Margaret, rentrait veuve dans ce château où, durant huit jours, elle avait vécu au sein de toutes les félicités de l'amour le plus complet. Dans le pays, le silence fut gardé sur cette aventure : on fit savoir seulement que le comte de Tarsannes avait été victime d'une imprudence, et cette explication était de nature à satisfaire tout le monde. Esther écrivit à son père dans le même sens, en le priant de revenir au plus tôt. Elle avait besoin d'être consolée.

Ce ne fut que trois jours après les faits qu'on vient de lire qu'elle se décida à entrer dans la chambre de son mari. Elle y trouva les deux lettres qu'il avait écrites avant de mourir. La première, adressée au marquis de Bouquenègre, était ainsi conçue :

« Monsieur le marquis, je suis frappé en plein « bonheur. Elle m'a trahi. Je ne me vengerai pas, il « ne me reste qu'à mourir. »

Esther la lut et la brûla. Elle ne voulait pas que son père connût la vérité et craignait d'en rougir de-

vant lui. La seconde lettre, un peu plus longue que la précédente, était pour Esther.

« Je meurs parce que vous m'avez trompé et que « je vous ai trop aimée pour me venger autrement « qu'en mourant. Vous ne pourrez pas ignorer que « c'est vous qui me tuez. Je désire que vous n'épou- « siez jamais M. de Tessan. C'est un homme lâche et « vil qui vous rendrait malheureuse. Ne l'épousez « pas, surtout sans être sûre de l'aimer. Vous vous « laissez facilement prendre aux semblants de l'a- « mour, et vous serez toujours la dupe de vos erreurs. « En mourant, je me demande si vous m'avez aimé « moi, ou si vous avez aimé M. de Tessan, ou bien « encore si vous nous avez aimés tous les deux. « Peut-être ne nous avez-vous aimés ni l'un ni « l'autre. »

— Comme il se venge ! murmura Esther, en portant à ses lèvres la lettre de Lionel. Il savait bien que c'était lui que j'aimais et que c'est pour lui seul que je passerai ma vie à pleurer.

A ce moment, madame de Tarsannes était de bonne foi et résolue à porter éternellement son veuvage.

Quelques jours après, le marquis de Bouquenègre arriva pour arracher sa fille à des lieux désormais remplis de cruels souvenirs. Ils partirent pour l'Italie et se fixèrent à Côme. Ce fut en arrivant dans cette ville que madame de Tarsannes annonça à son père qu'elle

était grosse. L'espérance d'être mère l'aida à porter son douloureux veuvage. Elle vit dans la maternité tout le fondement de son bonheur à venir et en même temps un moyen de racheter son passé. Tant que dura sa grossesse, elle fit mille projets pour l'enfant qui allait venir au monde et qui devait être pour elle comme un héritage de l'homme qu'elle avait tant aimé en si peu de temps. Enfin, neuf mois après la mort de Lionel, elle eut un fils qui reçut le nom de son père. Mais la pauvre petite créature ne vécut pas une semaine. Sa mort fut plus cruelle pour Esther que ne l'avait été celle de son mari. Quelque temps après elle perdit son père, et ce deuil nouveau acheva d'aigrir son cœur. Elle passa encore un an dans la solitude, dans les larmes et dans l'ennui. Enfin, un hiver, on la vit reparaître à Paris. Elle avait alors à peine vingt-quatre ans, elle était immensément riche, aussi belle que par le passé, et, de plus, elle était libre. De toute manière elle présentait un parti avantageux, et fut très-recherchée.

Aujourd'hui, la comtesse de Tarsannes est toujours une des plus jolies femmes et la plus riche veuve de Paris. Sa maison est tenue sur un grand pied, et il n'y a aucun homme distingué qui ne recherche l'honneur d'y être reçu. On s'amuse beaucoup chez elle et elle s'amuse beaucoup chez les autres. Elle a de nombreux prétendants attirés par sa belle fortune autant que par ses beaux yeux : elle les éconduit tous très-habi-

lement et assure qu'elle ne se mariera jamais. Lorsque ses intimes lui demandent la cause de cette résolution, la comtesse lève les yeux au ciel et dit d'une voix émue :

— J'ai trop aimé M. de Tarsannes pour aimer un autre homme après lui.

Du reste, la chronique assure que quelques-uns de ses amis ont pu se convaincre qu'elle n'est pas inconsolable. Au nombre des plus favorisés, on cite M. Olivier de Tessan, qui a fait, il y a quelques mois, un très-beau mariage, et qui ne s'est pas brouillé pour cela avec la comtesse. Cette femme singulière joue bien son rôle sur la scène parisienne, et ce ne serait peut-être pas rendre un mince service aux chroniqueurs à venir de l'histoire intime de ce temps, que de raconter quelques uns des épisodes inconnus de la nouvelle vie adoptée par la comtesse. C'est ce que nous ferons peut-être un jour.

FIN.

LES
FIANÇAILLES SANS LENDEMAIN

I

La Léonti n'avait jamais aimé : du moins, elle l'assurait, un soir d'hiver, dans son salon, à Raoul Dessertines. Elle devait chanter le lendemain la *Sonnambula* au Théâtre-Italien, où elle était engagée pour la saison. Après avoir passé une partie du jour à répéter son rôle, fatiguée à la fois de l'étude et de l'isolement, elle se demandait l'emploi de sa soirée, lorsqu'on avait annoncé M. Dessertines. En ce moment, toute visite devait être agréable à la Léonti : celle de Raoul était une bonne fortune. Depuis un mois, elle s'occupait beaucoup de ce jeune homme. Instruit, spirituel, avantageusement connu comme

écrivain, Raoul avait eu plusieurs fois l'occasion de publier ses appréciations sur le talent de la cantatrice, et, à la suite de quelques éloges trop délicats pour ne pas être sincères, des relations s'étaient établies entre eux. Un fragment d'entretien expliquera quelle en était la nature. Assis en face de la Léonti, dans une attitude presque familière, Raoul l'écoutait depuis une heure, plus encore qu'il ne parlait. La conversation venait de prendre un tour assez intime pour amener la Léonti à l'aveu qui commence ce récit : Elle n'avait jamais aimé. Cette assurance donnée par une femme de vingt-neuf ans, belle, spirituelle, artiste, accoutumée aux intrigues et aux agitations de la vie de théâtre, paraîtra étrange, car il est par le monde beaucoup d'incrédules. Raoul, lui, ne s'en étonnait pas, et n'hésitait pas trop à croire la Léonti sur parole. Il est vrai qu'il commençait à devenir amoureux et que ce sentiment lui inspirait la confiance la plus absolue. La Léonti ne mentait pas.

— Si vous n'avez pas aimé, lui dit Raoul, ce n'est pas que les occasions vous aient fait défaut, car vous ne nierez pas que bien des cœurs ont battu pour vous et que beaucoup d'hommes vous ont adorée avec passion ?

— Je ne crois pas qu'un seul de ceux qui me l'ont dit fût sincère, répondit la Léonti. Ce qui séduisait en moi plus encore que moi-même, c'étaient ma réputation, mes triomphes, mon talent, — puisqu'il est con-

venu que j'en ai. — Ceux-là qui se prétendaient le plus épris auraient changé de langage, si j'avais changé de condition.

— Que ne les mettiez-vous à l'épreuve?

— Et qui vous dit que je ne l'aie pas fait, même au prix d'un sacrifice? Oui, pour acquérir la certitude que j'étais aimée, continua la Léonti, en parlant avec une volubilité tout italienne, j'ai été prête à tout sacrifier, mon avenir de cantatrice et les hommages du public, à me faire humble, petite, ignorée. Aucun amant ne m'a suivie jusque-là. Je n'ai jamais soumis à une épreuve décisive aucun des hommes qui m'accablaient de protestations, parce qu'avant l'heure marquée pour cette épreuve, j'ai toujours été désillusionnée sur son compte.

— Seriez-vous prête à la recommencer?

— Je ne crois pas.

— Vous ne pouvez cependant renoncer à l'amour.

— On ne renonce pas à ce qu'on n'a jamais connu.

— Mais vous cherchiez donc un amour impossible? s'écria Dessertines. Qui croira que dans toute votre vie vous n'avez pas rencontré un cœur digne de faire battre le vôtre?

— S'il s'en est trouvé un, il ne s'est pas déclaré, ou je ne l'ai pas compris, répondit simplement la Léonti.

A ces mots Dessertines se leva, plein d'ardeur, l'œil en feu :

— Et s'il se déclarait, fit-il, seriez-vous disposée à le comprendre ?

La Léonti le regarda quelques instants comme pour lire dans sa pensée :

— *Che lo sa?* lui dit-elle.

Et elle s'arrêta, la tête inclinée sur la poitrine et le front chargé de rêveries. Dans cette immobilité, avec ses longs cheveux noirs plaqués sur son front, ses yeux mornes, ses traits fins et déliés, ses bras éblouissants de blancheur et qui semblaient promettre de voluptueux repos, elle était merveilleusement belle. Un peu surpris par sa réponse, Raoul n'osait plus élever la voix.

La Léonti l'observait à la dérobée. Au bout d'un moment, elle se leva pour demander des sorbets. Puis elle vint devant son piano et chanta, laissant en même temps courir ses doigts agiles sur le clavier dont les notes se mariaient à celles de sa voix. Pendant ce temps, les sorbets furent servis. Elle vint alors reprendre sa place, et en offrant un à Dessertines, toujours silencieux :

— Voilà de quoi refroidir votre flamme, lui dit-elle, avec un sourire plein de raillerie.

A ces mots, Dessertines devint très-pâle, un éclair passa dans ses yeux. Mais il resta calme et, après avoir repoussé le joli verre de Bohême que la Léonti lui présentait, il répondit d'une voix douce, mais aussi railleuse :

— Je vous remercie, Madame, je n'en prendrai pas. Cette glace apaiserait peut-être le feu qui me brûle, comme vous dites, mais elle ne l'éteindrait pas. Je vous aime, continua-t-il en s'animant peu à peu, et voilà que vous en riez avant même que ma bouche ait prononcé aucun aveu. Je ne m'étonne pas que vous ayez éloigné de vous ceux qui sont venus frapper à la porte de votre cœur. Si vous les avez accueillis comme vous venez de m'accueillir, c'est à vous seule qu'il faut vous en prendre de n'avoir pas connu l'amour. Un homme de cœur, jeune, intelligent, plein d'ardeur et de passion est à vos pieds, et non-seulement vous ne tressaillez pas, mais encore vous riez de lui ! Quelle femme êtes-vous donc ?

Il s'attendait à quelque colère de la Léonti : il n'en fut rien.

— Je suis tout simplement une honnête femme, et veux être traitée comme telle. Ce n'est pas dans le salon d'une femme du monde que vos yeux, vos paroles, votre contenance eussent fait un aveu qui, pour être muet, n'en était pas moins explicite, et qui suit de trop près les débuts de nos relations pour que je puisse l'autoriser et l'accueillir. Voilà pourquoi j'ai été cruelle. Je reconnais cependant que peut-être il y a eu quelque chose dans ma conversation qui vous a autorisé à parler de votre amour. En faveur de ce quelque chose, je vous pardonne, et j'espère que de votre côté vous ne me tiendrez pas rigueur. Mainte-

nant, continua la Léonti, vous m'avez montré votre cœur, je veux bien vous laisser lire dans le mien. J'ai un défaut, un défaut épouvantable en amour et qui a effrayé tous les hommes qui ont voulu m'aimer. Je suis difficile, exigeante et jalouse. C'est vous dire en trois mots tout ce qu'il faut réunir pour me plaire. Si jamais, aimant moi-même, je me laissais aimer, je voudrais un amour aussi profond, aussi entier que le mien. N'aimer que moi, ne penser qu'à moi, n'avoir d'autre intérêt au monde que moi, voilà quelle serait la tâche de l'imprudent qui s'offrirait à mon amour. Je voudrais un esclave absolu, quelque chose comme un chien fidèle, qui, pour moi, fût prêt à renoncer à tout, même à posséder des yeux pour le monde exté rieur et surtout pour d'autres femmes. A ce prix seulement, je livrerais quelques-unes des richesses dont j'ai le cœur rempli, et tant que je serais aimée, ces richesses seraient inépuisables.

Dessertines avait écouté la Léonti avec un intérêt facile à définir, et elle s'était arrêtée qu'il entendait encore sa voix mélodieuse, pleine de promesses, résonner à son oreille.

— Et quand il n'aimerait plus ? se hasarda-t-il à demander.

— Alors, murmura la Léonti, pour lui comme pour moi, à côté de la vie il y aurait la mort. Mais je l'aurais prévenu avant de lui rien accorder, reprit-elle à un geste de Raoul. Puis elle ajouta en forme de con-

clusion : Voilà comment j'aimerais, et comment je voudrais être aimée.

Ces derniers mots furent dits d'un ton singulier qui parut à Raoul un encouragement.

— Ecoutez, Léonti, fit-il, au point où nous en sommes, il me semble que je puis, en dépit des convenances auxquelles tout à l'heure vous me reprochiez d'avoir manqué, continuer l'aveu que je vous faisais. Je vous aime. Je vous livre toute ma vie.

En parlant ainsi, Dessertines avait un tremblement dans la voix, l'ivresse dans le regard et des flammes dans le cœur. La Léonti le regardait avec émotion. La froide enveloppe sous laquelle elle avait essayé de cacher ses sensations venait de se déchirer. Elle était à cette heure où l'âme va parler et se traduire dans un regard éloquent. Mais elle voulait cacher ses impressions et parvint à se contenir. Cependant il fallait répondre. Elle répondit :

— Qu'est-ce qui me dit que vous tiendrez les promesses dont votre langage est plein ? Maintenant, vous êtes sincère, parce que vous êtes près de moi, dans ce salon que votre imagination poétise, en me poétisant ; mais quand vous serez dans la rue, quand l'atmosphère douce et parfumée que l'on respire ici n'agira plus sur vous, quand l'ardeur qui vous anime sera tombée, qui sait si vous ne vous repentirez pas de la déclaration que vous venez de me faire ?

— Vous vous plaisez à me railler! s'écria Dessertines. Que faut-il pour vous prouver...

La Léonti l'interrompit brusquement.

— Me prouver quoi? votre amour? Pensez-vous qu'il me suffise de vos protestations pour y croire?... D'ailleurs, quelle opinion emporteriez-vous de moi, si une heure suffisait à faire naître les sentiments dont vous me demandez l'aveu? Il me faut d'autres preuves : le temps vous donnera l'occasion de me les fournir. Pour ce soir, en voilà assez : cessons une conversation dangereuse. Allez-vous-en!

En disant ces mots, la Léonti alla prendre dans un coin le chapeau de Raoul et le lui mit dans la main. Il le reçut sans savoir ce qu'on lui donnait. La cantatrice tira le cordon d'une sonnette. Un domestique parut.

— Reconduisez Monsieur, dit-elle.

Dessertines lui jeta un dernier regard plein de reproches, s'inclina respectueusement et sortit.

La Léonti, une fois seule, tomba dans un fauteuil, suffoquée.

— Il était temps qu'il partît, s'écria-t-elle, en se parlant à elle-même. Je n'y tenais plus, et j'allais lui dire... Elle s'arrêta, mais elle continua mentalement le monologue commencé : — Je l'aime donc? Eh bien, oui, après? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? A la longue, cela devait arriver. Oh! oui, je l'aime. Dieu! que je suis heureuse!

Et elle demeura silencieuse, immobile, plongée dans une délicieuse rêverie.

Pendant ce temps, Dessertines, irrité contre lui-même de s'être laissé renvoyer, stationnait sous les croisées de la Léonti. Un moment, il resta là, cherchant à se rendre compte de ce qui venait de se passer, étourdi par les bruits de la rue, se demandant s'il ne remonterait pas chez la cantatrice. Mais il pensa qu'il serait d'un fou d'aller encore frapper à sa porte, et il rentra chez lui, le cerveau brûlant et les nerfs surexcités.

Son domestique lui remit une lettre qui portait le timbre de Nîmes.

— C'est de Delphine, dit Raoul en se parlant à lui-même. Pauvre chère, tu viens mal à propos et je sais bien ce que tu peux me dire!..

Ces mots étaient à peine prononcés que la lettre, lancée par sa main impatiente, alla tomber sur une table, où elle resta non décachetée parmi d'autres papiers. Raoul ne voulait penser qu'à la Léonti.

II

Raoul Dessertines appartenait à cette classe d'hommes intelligents et laborieux qui, partis de très-bas, laissent deviner de bonne heure qu'ils arriveront

très-haut. A seize ans, on disait de lui : « Il a de la tête et fera son chemin. » Il était né à Nîmes, d'une famille de commerçants que tous les malheurs avaient frappée et dont il resta, jeune encore, le seul héritier. L'héritage n'était pas lourd. Une pauvreté sans tache, c'est beaucoup et c'est peu. Convaincu qu'avec cela on réussit partout ailleurs que dans son pays, Dessertines avait quitté sa ville natale pour venir à Paris.

En province, on se figure volontiers qu'à Paris certaines professions mènent vite à la fortune. Cette opinion que le succès de quelques-uns pourrait justifier, si elle n'était démentie par la chute de beaucoup d'autres, est depuis quarante ans le mobile de toutes les jeunes ambitions qui s'agitent loin de la grande ville et jettent sur elle le regard que jetait le peuple d'Israël sur la Terre Promise. Il n'y a pas un jeune homme pauvre et intelligent, ayant à se créer une position et la voulant brillante, qui n'ait rêvé journalisme, littérature, théâtre, et qui n'ait essayé de réussir par ces professions. Que de luttes vaines ! que d'efforts stériles ! que d'illusions restées sur le champ de bataille ! Ce qui est vrai, c'est que là, comme partout ailleurs, chacun de nous met un billet à la loterie. Heureux celui qui a la chance et qui gagne un lot gros ou petit ! Ils sont nombreux ceux qui n'en gagnent jamais. Dessertines eut toutes les chances et gagna. A vingt-six ans, il voyait ses dernières années de

travail couronnées par le succès et consacrées par une de ces positions qui honorent un homme et l'enrichissent.

Il convient de dire, cependant, pour son honneur, qu'il possédait une volonté énergique doublée d'une grande patience. Il était ambitieux, mais non pressé : tout le secret de la fortune. Puis, il avait été soutenu pendant les dures années de lutte par une affection sur laquelle il s'était appuyé de toutes ses forces et qui lui avait si bien communiqué la confiance dans la destinée et dans la certitude de réussir, que jamais son courage ne fut ébranlé. Cet amour, — un amour à distance, comme on va voir, — protégeait Dessertines contre les découragements amers, contre les nuits sans sommeil, contre les journées sans travail. Il brûlait toujours en lui, comme ces lampes qu'on trouve dans nos temples, veilleuses sans cesse alimentées. Pour Dessertines, cette flamme était une espérance et ne s'éteignait pas. Une fée bienfaisante avait consacré sa vie à l'entretenir. Cette fée habitait au pays où était né Dessertines. Elle avait vingt ans, et se nommait Delphine Vauzelles.

L'histoire des amours chastes est toujours la même au début, parce que l'amour, qui a tant de manières de se révéler aux jeunes cœurs, produit toujours sur eux la même impression, en se révélant. Celui de Delphine et de Raoul était né du voisinage de leurs familles, de leurs relations de tous les jours. Un soir,

Delphine, — elle avait seize ans et Raoul vingt-deux, — avait remarqué que devant elle il paraissait ému. A son tour, elle s'était émue de cette découverte. Elle avait observé son jeune ami, et il advint que le ciel étant doux, la nuit pure, le jardin silencieux, elle découvrit tout. Dessertines était à ses pieds, les lèvres prodigues de baisers et de paroles éloquentes.

— Qu'il est doux d'aimer quand on a fait naître l'amour ! s'écria-t-elle. Si cela pouvait toujours durer !

— Cela durera ! répondit Dessertines.

En ce moment, il était sincère. Quelques jours après, son départ pour Paris fut décidé. Il fallait se séparer.

— Quelque douleur que j'en éprouve, lui dit Delphine, je ne vous détournerai pas de votre résolution. Je ne suis pas assez riche pour vous qui êtes pauvre. Ma fortune nous suffirait si nous devions toujours vivre ici. Mais vous êtes fait pour de grandes choses, et je ne veux pas que mon amour empêche la réalisation de vos destinées. J'aurai le courage d'attendre qu'elles deviennent brillantes, puisque je dois les partager. J'attendrai quatre ans. A ce moment, riche ou pauvre, revenez chercher votre femme. Elle vous suivra, pour jouir de vos joies si vous avez réussi, pour consoler votre peine si vos espérances vous trahissaient.

— Je réussirai, s'écria Dessertines.

Mademoiselle Vauzelles continua :

— J'ai confiance en vous. Je crois que vous ne m'oublierez pas, parce que vous vous rappellerez toujours que je vous ai livré ma vie. Désormais, je ne vivrai plus que par vous, et ma vie serait abîmée si vous m'abandonniez. Ecrivez-moi souvent : je vous répondrai et, dans mes lettres, je vous parlerai comme si vous étiez auprès de moi. Si quelquefois vous pouvez vous arracher à votre existence de là-bas, venez ici retremper vos forces, acquérir la certitude que je vous aime et me dire que vous m'aimez.

A ces mots, Raoul, prenant la main de Delphine, la pressa sur son cœur, en disant :

— Je jure de vous être fidèle.

Delphine, sans lui répondre, le conduisit auprès de son père.

— Voilà l'époux que j'ai choisi : vous l'avez agréé. Mon père, bénissez nos fiançailles.

Et ce fut tout. Dessertines partit le même soir. Pendant quatre ans, il ne revit qu'une seule fois la famille que l'amour lui avait donnée. Il passa quinze jours auprès de Delphine et, avant de la quitter de nouveau, il renouvela ses serments. Pauvres serments ! jamais ils n'avaient été si près d'être trahis. Raoul n'emporta pas de cette entrevue les effets qu'il en avait espérés. La première période de son séjour à Paris s'était écoulée sans autres incidents que ceux qui devaient naître de son existence tourmentée, ambitieuse, dési-

reuse de rencontrer la fortune. Il cherchait activement une position, sans illusion, sans découragement. Dur à la peine, froid au bonheur, il se montrait partout où son intérêt lui commandait d'être, fier sans orgueil, affectueux sans servilité, toujours digne. Quelques protections s'étaient attachées à lui. Il en usait sobrement. Le souvenir de Delphine n'avait jamais cessé d'être présent à son cœur et de le soutenir. Ce souvenir était même si puissant qu'il avait mis Dessertines à l'abri des tentations qui assaillent un jeune homme exposé aux plus séduisants dangers. Enfin, il aimait avec enthousiasme. Mais lorsqu'après avoir revu Delphine, il rentra à Paris, il lui sembla qu'une chute se faisait en lui et qu'il n'aimait plus. Avait-il trouvé Delphine moins belle, moins aimante? Jamais elle n'avait réuni plus de grâces, prodigué plus d'amour, et Dessertines aurait peut-être été très-embarrassé pour expliquer le phénomène qui se passait en lui. Au fond, rien n'était plus simple. Accoutumé à une existence pleine de bruit et avant tout intelligente, Raoul avait vu Delphine dans un cadre dont le calme et la simplicité l'avaient effrayé. Elle ne savait rien des choses qui intéressaient Dessertines. Elle était naturellement artiste, musicienne de talent, douée d'une belle voix. Mais on a beau être une femme supérieure, on n'est pas tenue de savoir à quel point de progrès ou de décadence se trouve le mouvement littéraire et artistique, lorsqu'on habite à

deux cents lieues de Paris et qu'on ne lit que peu les journaux et les livres nouveaux. Raoul jugea Delphine inférieure à lui-même. Il le fit naturellement sans rehausser son propre mérite ; mais il oublia de se demander si, transplantée sur un sol différent, la plante qu'il trouvait trop mal cultivée ne donnerait pas de plus belles fleurs, si Delphine à Paris ne serait pas une femme tout autre que celle qu'il connaissait. Puis il voyait dans la médiocrité de fortune de mademoiselle Vauzelles un obstacle à sa réussite, et cette pensée, maintenant que l'honneur lui faisait un devoir d'épouser sa fiancée, en lui faisant mieux comprendre que son amour était une chaîne, la lui rendait insupportable. Si Delphine avait pu deviner de pareilles luttes, elle aurait eu recours, non pas à des coquetteries dont elle n'avait nul besoin pour se rendre plus séduisante, mais à un langage et à des faits susceptibles de convaincre son fiancé qu'elle ne serait inférieure à aucune position. Malheureusement Dessertines se montrait trop épris pour qu'elle pût le comprendre ; elle se livra devant lui à toute la joie qu'elle ressentait de le suivre un jour à Paris. Elle lui parla naïvement de son amour et des serments qu'il avait faits : en un mot, et à son insu, elle pesa de tout le poids de son affection sur le cœur de Raoul, tandis qu'il eût été plus prudent de se montrer moins expansive et de lui faire bien sentir qu'elle le savait libre quoiqu'engagé. Cette idée qu'il était enchaîné

par une promesse poursuivit Raoul à Paris. A ce moment, on commençait à parler de lui, il allait dans le monde, et plus d'une fois il lui revint que dans telle famille ayant une fille à marier il serait bien reçu. Il n'osait s'y présenter, sachant bien qu'il ne pouvait contracter aucun mariage. Ce n'est pas tout : il était jeune, et si, durant les deux premières années de sa vie parisienne, séduit par les surprises d'une première affection, il avait pu se garder contre les piéges tendus à sa fidélité, il n'en fut pas de même lorsqu'une fois accoutumé à aimer à distance, cet amour devint moins absolu. Sa tête eut des caprices, et quelques aventures galantes troublèrent l'austérité de sa vie. Puis, il n'osait avouer qu'il était *fiancé* : il craignait que le mot fît rire. Un de ses amis auquel il en parlait, lui dit gaiement :

— On est toujours amoureux d'une cousine, à votre âge. On ne l'épouse jamais.

— Elle n'est pas ma cousine, répondit-il.

— N'est-ce pas tout comme? demanda l'ami, l'ironie aux lèvres.

Dans certains milieux, le sens moral baisse rapidement. Il n'est plus possible alors de mesurer exactement la distance qui sépare le bien du mal et de saisir le point intermédiaire où l'homme vertueux doit se tenir. Ce qu'il avait pris au sérieux, son amour, ses promesses, les fiançailles qu'une bénédiction paternelle avait consacrées, tout cela parut bientôt à Des-

sertines de l'enfantillage, une puérilité. Il en arriva à se dire que rien ne le pressait d'épouser Delphine, qu'il pourrait bien même ne pas l'épouser et qu'elle n'en mourrait pas. Il n'osa cependant rien montrer dans ses lettres de ce bouleversement. Il se disait qu'avant tout il fallait agir en homme d'honneur. Alors, si quelque remords s'élevait en lui, si une lutte de sa conscience et de son intérêt matériel se produisait, il s'efforçait d'apaiser l'un et l'autre, en se disant : « Si je dois l'épouser, je l'épouserai quand l'heure sera venue. Sinon, une circonstance imprévue me déliera de mes promesses. »

Telles étaient les dispositions dans lesquelles se trouvait Dessertines lorsqu'il rencontra la Léonti. Nulle rencontre ne pouvait lui être plus fatale. A un talent remarquable, à une beauté hors ligne, — deux qualités propres à flatter l'orgueil d'un jeune homme, — la Léonti réunissait une naïveté d'imagination et une fraîcheur d'âme rares chez une femme de son âge et surtout chez une femme de théâtre. Comme elle l'avait dit elle-même à Dessertines, elle était difficile sur le choix du maître qu'elle voulait se donner ; elle exigeait presque la perfection. Elle n'avait pas rencontré ce maître ; et c'est pour cela qu'elle n'avait pas aimé. Elle était loin cependant de nier l'amour. Tout au contraire, elle y croyait sincèrement et le cherchait sans trêve. Elle crut le trouver dans Dessertines. Il était jeune, ardent : auprès de la Léonti, sa physio-

nomie, son geste, son langage trahissaient sa passion. Il semblait prêt à jeter à ses pieds sa vie entière, à l'enterrer dans elle, et rien ne plaît tant aux femmes que l'homme qui se livre sans réserve et sans arrière-pensée. La Léonti sentit qu'elle l'aimait, durant la soirée que nous avons racontée : elle s'était presque trahie, et Raoul aurait deviné ce qui se passait en elle s'il n'avait été lui-même frappé d'aveuglement par la violence de son propre amour. Il la quitta sans avoir obtenu un mot d'espoir, mais aussi sans qu'elle l'eût repoussé, et, quoique dans le doute, il caressait bien plus un futur succès qu'il ne se laissait aller au découragement.

Tout ce qui précède prouve que ce n'était pas de la présomption.

Comme on l'a vu, lorsqu'il rentra chez lui, le même soir, une lettre de Delphine l'attendait. Il ne l'ouvrit pas et se mit au lit, le cerveau brûlé par la fièvre. Son imagination l'emporta dans les mondes les plus fantastiques. Il se plaisait à caresser l'image de son futur bonheur avec la Léonti. Mais, entre elle et lui, une autre image se dressait, terrible, implacable, celle de Delphine Vauzelles. Au matin seulement, il s'endormit. Le sommeil lui rendit quelque calme, et son réveil fut plus doux. La lettre de Delphine était toujours là, devant lui, intacte, à la place où il l'avait mise la veille. Il n'osa rester sans la lire. Elle était ainsi conçue :

« J'ai une triste nouvelle à vous apprendre, mon « ami : mon père est mort. Depuis hier il repose à côté « de ma pauvre mère qu'il n'avait cessé de pleurer. « Cette mort a été soudaine, effroyable. Il y a trois « jours, il était assis au coin du feu dans ce grand « fauteuil où vous l'avez vu si souvent. Je travaillais « auprès de lui et nous parlions de vous. « Je suis « bien heureux, me disait-il, de te savoir aimée par « un honnête homme. Si la mort venait me retirer de « la vie, je partirais tranquille. Je te sais un protec-« teur, un ami digne de toi. » A ces mots, je m'élan-« çai à son cou, et tout en l'embrassant je lui repro-« chai d'avoir de si tristes pensées. Pauvre père! Avait-« il le pressentiment de ce qui allait se passer et « l'arracher à mon amour ? Il me rassura, me disant « qu'il fallait tout prévoir, mais que les mots ne signi-« fiaient rien. Au même instant, il se leva ; et alors — « ce spectacle ne quittera plus mon regard — je le vis « pâlir, ses yeux devinrent blancs, puis rouges, puis « immobiles. Un flot de sang au cerveau et ce fut tout. « Il retomba mort sur son fauteuil !... Aucun langage « ne peut rendre ce que j'éprouvai. Il me sembla « qu'on me tordait le cœur. Une affreuse douleur et « l'épouvante m'assaillirent à la fois. Je voulais parler, « crier, appeler du secours. Mes efforts étaient vains « et ma langue paralysée dans ma bouche. Enfin, je « me précipitai sur ce corps chéri et inanimé. Je le « remuai, je le secouai, je soulevai les bras : ils retom-

« bèrent inertes. Pas un mouvement ! rien, rien que « l'immobilité la plus horrible. Alors, je sortis, je cou- « rus dans la maison, comme une folle. Je me jetai « sur la première personne qui s'offrit à mes regards « et je l'entraînai dans la chambre.

« Je ne vous dirai pas les tristes jours que j'ai passés « depuis.

« Vous comprenez toute ma peine, Raoul. J'ai « souffert plus que je ne saurais l'exprimer. Mainte- « nant je me trouve mieux. Les larmes que j'ai versées « m'ont soulagée. Cependant, il me prend, à certaines « heures, de cruelles inquiétudes. Il me semble que « je suis seule dans la vie, et il faut que je me rappelle « combien vous m'aimez, que votre bras est toujours « là, prêt à me soutenir, pour ranimer mon pauvre « courage. Raoul, ne m'oubliez pas ! Songez que je « n'ai plus que vous et que, si vous me manquiez, tout « me manquerait. Oh ! comme je voudrais vous voir, « vous serrer la main, vous sentir quelques instants « auprès de moi. Je ne sais si je pourrai vous atten- « dre jusqu'au moment de notre mariage qui, main- « tenant, va se trouver bien retardé. S'il me devenait « impossible de vivre plus longtemps dans l'attente, je « vous l'écrirais, et alors vous viendriez passer quel- « ques jours ici, ramener un peu de calme dans notre « pauvre maison. Si vous saviez comme tout y est « triste. Je passe mes journées à pleurer, et Lucie, ma « sœur de lait, se met à pleurer aussi, dès qu'elle

« s'approche pour me prodiguer quelques consola-
« tions. Pauvre cher père ! Jamais il ne m'avait causé
« la moindre souffrance, et sa mort m'a fait verser, en
« quelques jours, dix fois plus de larmes que lui-même
« ne m'en avait fait verser.

« Adieu, mon ami, votre fiancée vous embrasse
« bien tristement.

« DELPHINE. »

A peine Raoul avait-il terminé la lecture de cette lettre qu'il la porta machinalement à ses lèvres. Les douloureux accents dont elle était pleine l'avaient ému jusqu'aux larmes, en ressuscitant, dans toute sa grandeur passée, son amour quelques instants auparavant prêt à s'éteindre.

Comme il voulait la chérir cette adorée Delphine, et que la Léonti était en ce moment bien loin et bien oubliée ! Dessertines écrivit sur-le-champ à sa fiancée, et, dans les lignes qu'il lui envoya, il mit tout ce que son cœur régénéré lui inspira de bon, de consolant. Il était à elle pour toujours ! Il n'avait aimé et n'aimait qu'elle. Rien ne pourrait la faire oublier. Il terminait sa lettre, en annonçant à Delphine qu'il irait la voir sous très-peu de jours, afin de lui donner quelques consolations.

En formulant de si belles promesses, qui devaient rassurer Delphine pour l'avenir, Dessertines comptait sans la Léonti.

III

Frappée en plein cœur par l'amour, la Léonti éprouva d'ineffables jouissances. Dans sa vie d'artiste, chaque fois qu'elle croyait aimer et être aimée, son premier mouvement était de s'enorgueillir de sa victoire. Au sujet de Dessertines, elle ne ressentit rien de semblable. Elle n'eut point d'orgueil, mais une crainte : celle de ne point être assez idolâtrée. Cette crainte la confirma dans la pensée que cette fois elle ne s'illusionnait pas et que cet amour était véritable de son côté, sincère du côté de Dessertines. Après que ce dernier l'eut quittée, elle passa dans de doux rêves la nuit qu'il passa dans la fièvre, et au matin, tandis qu'il décachetait la lettre qui devait changer ses sentiments, elle lui écrivait. Vingt fois la Léonti recommença l'aveu qu'elle voulait lui faire et que la pudeur, l'orgueil peut-être, retenaient encore dans son cœur. Finalement, elle déchira tous ses brouillons et n'écrivit pas. Elle espérait voir Dessertines, le soir, au théâtre. Pendant chaque entr'acte, elle l'attendit dans sa loge : lorsqu'elle fut en scène, elle le chercha dans la salle, et sa préoccupation était telle que, plus d'une fois, le souffleur dut venir en aide à sa mémoire, toujours fidèle, troublée ce soir-là. Après le spectacle, elle attendit encore. Dessertines ne parut pas.

— Il faut qu'il soit malade, se dit-elle.

Pouvait-elle croire, en effet, que cet amoureux de la veille fût devenu subitement indifférent? Elle était dans les transes. Elle pensa qu'une maîtresse jalouse le retenait. Toutes les idées possibles traversèrent son esprit. En quelques instants elle connut les tortures de l'amour et pleura de vraies larmes que la passion déçue arrachait à ses yeux. Elle se calma cependant en espérant que le lendemain Dessertines serait à ses pieds. Il n'en fut rien. Alors son excitation fut au comble : elle voulait le voir à tout prix. A quatre heures de l'après-midi, elle lui envoya par un de ses gens une invitation à dîner pour le même jour. Le domestique revint au bout d'une heure, rapportant une réponse négative: Dessertines s'excusait et prétextait une indisposition.

— L'avez-vous vu? demanda-t-elle au domestique.

— Oui, madame!

— Il était seul?

— Seul. Il travaillait.

— Il m'aime, cependant! s'écria-t-elle, croyant ne parler qu'à elle. Pourquoi ne vient-il pas?

Le domestique regarda sa maîtresse d'un air ahuri. Elle était debout et immobile, plongée dans des réflexions qu'on peut deviner, si ce qui précède a suffi pour faire apprécier l'état de son cœur. Il ne comprenait rien à son exclamation, ni à son silence subit. Il se décida enfin à prendre la parole.

— Madame n'a plus d'ordres à me donner?

A cette question qu'elle entendait vingt fois par jour, la Léonti revint à elle. On eût dit qu'elle sortait d'un songe.

— Quoi? Qu'est-ce! Vous êtes encore là! Je n'ai plus besoin de vous.

Elle resta seule et eut bientôt pris une résolution. Le soir venu, après avoir laissé croire à ses gens qu'elle allait au bal, afin de détourner leur curiosité du projet qu'elle avait conçu, elle se fit habiller, s'enveloppa dans un grand manteau et monta en voiture, en donnant au cocher l'adresse de Dessertines. La vie de théâtre dispose aux aventures, et la résolution de la Léonti ne doit point paraître trop extraordinaire. Elle lui avait été inspirée par son imagination ardente et originale, par son tempérament nerveux. Elle se dit qu'elle aimait, et que puisque Dessertines ne venait pas vers elle c'était à elle à l'aller trouver. Elle ne se donna d'ailleurs ni le temps ni la peine de réfléchir.

Il était neuf heures du soir. Dessertines seul, dans sa chambre, était plongé dans une lecture intéressante, lorsque la sonnette résonna bruyamment dans l'appartement. Le domestique était sorti : Dessertines courut ouvrir et se trouva en face d'une femme que la clarté pâle qui régnait dans l'antichambre ne lui permit pas de reconnaître.

— C'est moi, dit brusquement la Léonti. Êtes-vous seul?

Et avant qu'il eût répondu, elle était dans sa chambre, débarrassée de son manteau : la porte s'était refermée derrière eux.

Alors seulement la Léonti se demanda comment elle commencerait l'entretien. C'était assez embarrassant. Elle ne pouvait dire à Dessertines : « Je suis venue parce que je vous aime. » Bien qu'à ses yeux l'amour excusât toutes les hardiesses, elle gardait cependant, même en un pareil moment, certaines délicatesses que toutes les femmes sentiront vivement.

Elle s'approcha de la cheminée et, relevant légèrement sa robe, elle présenta à la flamme qui brillait dans le foyer ses petits pieds transis. Raoul, stupéfait, ne trouvait pas une parole à dire. Enfin la Léonti ouvrit la bouche.

— Avant-hier au soir, fit-elle, je vous ai renvoyé un peu brusquement. En ne vous voyant pas hier au théâtre, ni chez moi aujourd'hui, puisque mon invitation n'a pas été acceptée, je vous ai cru fâché et je suis venue afin de savoir....

— Vous avez mal cru, Madame, répondit Dessertines en l'interrompant. J'ai été souffrant depuis. C'est la seule cause de mon absence.

Le silence recommença.

— Tenez, s'écria tout à coup la Léonti, vous devez me trouver singulière. Vous m'avez fait une déclaration, j'y ai répondu par un petit sermon où je vous ai parlé comme une femme bien sincère. Vous devez rire

maintenant en vous-même, si vous comparez mon grave langage de l'autre jour à ma conduite de ce soir. Eh bien ! pensez de moi ce que vous voudrez, j'avais besoin de vous voir.

A ces mots, Dessertines comprit tout. Il fit un pas en avant pour se jeter aux pieds de la cantatrice. Mais il s'arrêta tout à coup ; la lettre qu'il avait écrite le matin à sa fiancée lui revint tout entière à la mémoire, avec les promesses qu'elle contenait. Il voulut rester fidèle à ce premier amour et résister à la tentation charmante qui venait essayer de le séduire jusque dans sa maison. Il s'arrêta un moment pour se recueillir et puiser en lui-même tout son courage, puis, d'une voix qu'il s'efforçait de rassurer, il dit à la Léonti :

— Serais-je assez heureux pour pouvoir vous être bon à quelque chose ?

En ce moment, la question était saugrenue, et aussitôt qu'il l'eut faite Raoul s'en aperçut et s'en repentit. Mais il était trop tard. La Léonti s'était levée et s'avançant vers lui :

— Vous me disiez avant-hier que vous m'aimiez. Si vous étiez sincère, comment n'avez-vous pas encore deviné pourquoi je suis ici ?

Dessertines avait vingt-six ans. La Léonti était devant lui, tout émue, les yeux pleins des langueurs que son amour subissait, les joues légèrement colorées, les cheveux en désordre.

— Je doutais encore, murmura-t-il, en lui prenant les mains.

— Ne doute plus; je t'aime, lui disait-elle, en jetant autour de son cou ces bras admirables qui l'avaient fait rêver si souvent.

Au moment où il sentit qu'il allait succomber aux effluves de passion qui envahissaient tout son être, il se promit de partir le lendemain pour aller retrouver Delphine. N'était-ce pas se mettre en règle avec sa conscience?

A trois heures du matin, la Léonti s'en alla heureuse et confiante. En se réveillant au petit jour, Raoul était très-calme, et, fidèle à sa résolution, il s'occupa des préparatifs de son départ. Il comprenait bien qu'il n'avait plus que ce seul moyen de salut. Au moment où il montait en voiture pour se rendre à la gare, on lui remit une lettre de la Léonti.

Il eut le courage de ne pas l'ouvrir et d'attendre jusqu'à ce qu'il fût en wagon. Le train qui l'emportait se mit en route : alors il rompit le cachet de l'amoureux billet. Voici ce qu'écrivait la Léonti :

« Je suis bien convaincue maintenant que je n'avais
« jamais aimé. Jamais je n'avais éprouvé ce que
« j'éprouve, et je ne pensais pas qu'en se révélant
« l'amour pût produire les effets que j'en ai ressentis,
« que j'en ressens encore. Mon bonheur est si grand
« que j'en suis écrasée. Je t'aime, et depuis que je t'ai

« quitté, ma pensée n'a pas cessé d'être avec toi. Je « t'aime, et je n'ai pu dire encore que ce mot. Mainte- « nant j'ai besoin de te voir. Viens vite, mon Raoul. « Ne me laisse pas languir; tu sais comme je suis « prompte à m'alarmer. Si tu ne venais pas, je croi- « rais que tu ne m'aimes plus et j'en deviendrais folle. « Je ne sais ce que je ferais, quelque extravagance « sans doute, car je n'ose répondre de ma tête ni de « mon cœur. Est-ce ma faute, si je ne puis vivre loin « de toi? Aime-moi bien, Raoul, tu auras en moi ce « que tu voudras avoir : femme, maîtresse, esclave, « je serai tout. Si mon pauvre talent flatte ton amour- « propre, il grandira. Je me sens de force à dépasser « la Malibran et la Pasta. Si tu ne veux pas que je « donne au public une seule part de moi-même, je « quitterai le théâtre et ne chanterai plus que pour « toi. Enfin tu peux me faire faire des miracles. Mais « viens vite. Je t'attends. »

Après avoir lu cette lettre empreinte d'un désordre d'idées qui disait assez quels sentiments l'avaient inspirée, Dessertines jeta sur le paysage un regard triste, il rêva quelques instants, puis, cachant son visage dans son mouchoir, il se mit à pleurer.

— Ah! murmura-t-il, pourquoi douter encore? J'aime la Léonti et je n'aime plus Delphine.

En était-il bien certain? La surexcitation de son esprit et le désordre de ses sens lui permettaient-ils de

juger froidement sa situation ? Qui pourrait le croire ? Lui-même n'en était pas convaincu. C'est ce qui l'empêcha de rebrousser chemin et de revenir à Paris. Il voulait revoir Delphine et passer auprès d'elle assez de temps pour permettre à son amour de ressusciter, si cet amour était bien mort. Il continua donc sa route, essayant de s'intéresser à tout ce qui pouvait le distraire, s'efforçant d'oublier ce qu'il laissait derrière lui pour ne plus songer qu'à ce qu'il allait trouver au bout de son voyage.

IV

Pendant les dernières années de sa vie, M. Vauzelles père avait été régisseur des biens du comte de Robernier, un des grands propriétaires du Midi. A ce titre, il habitait le beau domaine des Buissières, situé à quelques lieues de Nîmes, sur les bords du Gardon, non loin de l'endroit où s'élève le merveilleux aqueduc connu sous le nom de Pont du Gard. Avancé en âge, veuf, séparé de son fils unique, qu'une vocation exagérée peut-être par l'enthousiasme de la jeunesse avait entraîné vers la marine, le comte avait accordé à son régisseur non-seulement sa confiance, mais encore son amitié. Personne ne s'en montra plus digne que M. Vauzelles. Dans une carrière pleine de

tentations et de dangers, sa probité était restée intacte, sa réputation irréprochable. En mourant, le comte n'hésita pas à lui confier les intérêts de son fils, qui n'avait pu être prévenu assez tôt pour venir recevoir son dernier soupir. M. Vauzelles ferma les yeux à son noble ami et écrivit au nouveau comte de Robernier que, jusqu'à son retour, il conservait la gérance de ses biens. Le jeune officier était alors à l'île de la Réunion et ne pouvait abandonner son poste. Il répondit à M. Vauzelles pour le remercier de ses soins et le prier de les lui continuer. Il fixait en outre son arrivée à six mois de là. M. Vauzelles n'attendit pas son retour pour mourir, et Delphine se trouva tout à coup à la tête d'une fortune d'autant plus difficile à gérer, qu'elle ne lui appartenait pas. Une responsabilité pareille ne l'épouvanta guère. Elle garda son habitation dans un petit pavillon dépendant du château, n'ayant auprès d'elle qu'une jeune paysanne, sa sœur de lait, et attendit patiemment le retour de M. de Robernier.

Placé au sein d'une nature vigoureuse et riante, le domaine des Buissières, dont l'étendue est considérable, se compose de vignes, d'olivettes, de terres labourables et d'un grand parc dont les beaux arbres, hauts et touffus, se voient de loin et se détachent sur le paysage un peu nu de la contrée. Au milieu du parc s'élève le château, dont la construction vieille et lourde a été dernièrement « modernisée » et remise à

neuf, ce qui en a fait un monument sans architecture bien définie, mais qui ne laisse pas d'être agréable à l'œil. On y arrive par une avenue de grands tilleuls sous lesquels s'abritent des buis très-épais et très élevés, qui ont donné à la propriété le nom qu'elle porte. Derrière le château sont les dépendances et le pavillon habité par mademoiselle Vauzelles. De date récente, bâti en pierres blanches et en briques rouges, ce pavillon n'a qu'un étage, six fenêtres au rez-de-chaussée, six au-dessus, celles-ci encadrées dans des massifs de lierre. Enfin, il est entouré d'un petit jardinet où s'épanouissent les plus belles fleurs du monde et séparé du reste du parc par de jolies grilles peintes en vert. Tout cela revêt une physionomie charmante qui ne le cède en propreté et en élégance qu'à l'intérieur du pavillon.

C'est là que, dix ans, Delphine avait vécu heureuse, à côté de son père et du vieux comte de Robernier qui, tout en maudissant les nécessités d'une éducation qui tenait son fils loin de lui, s'était empressé de chérir, comme sa propre fille, la belle enfant que les circonstances avaient conduite dans sa maison. Peut-être même, en dépit des préjugés de sa caste, s'était-il empressé de former certains projets pour l'avenir, auxquels le caractère aventureux de son fils et l'amour de Delphine pour Raoul avaient seuls pu le faire renoncer. C'est là que s'était révélé à la jeune fille cet amour qui, jusqu'à ce moment, n'avait fait qu'ajouter

une félicité nouvelle à toutes celles de sa douce existence. Aussi, malgré le vide que la mort venait de faire en peu de temps autour d'elle, malgré les tristes pressentiments qui l'assaillaient touchant son amour pour Dessertines, elle se plaisait dans cette demeure où tout lui rappelait de bons souvenirs. Puis, elle était attachée au sol natal, elle aimait le beau Pont du Gard, sous lequel elle s'était souvent arrêtée lorsqu'un orage soudain, comme on en voit fréquemment dans le Midi, la surprenait pendant une promenade matinale; elle aimait les bords de la petite rivière, en cet endroit couverte d'arbres et de gazon; elle aimait le ciel bleu, les nuits claires sur lesquelles tombent tant d'étoiles, qu'on dirait des roses effeuillées; elle aimait enfin ce pays où tout est vigoureux, l'homme, la nature, le sol, tout jusqu'aux souvenirs, qui se traduisent en poèmes de pierre, restés debout en dépit du temps et qui parlent une langue héroïque aux imaginations ardentes comme la sienne. C'était en un mot une vraie fille du soleil, et tout en elle le disait bien.

Au moment où nous en sommes de ce récit, elle avait vingt et un ans, et sa beauté était en fleur. Cette beauté résidait dans sa taille haute et fière, un peu frêle en apparence, vigoureuse cependant comme tout ce qui l'environnait; dans sa tête intelligente éclairée par un regard chargé de rayons, retenue par de fines attaches à des épaules que nul homme n'avait encore vues, mais dont on pouvait deviner les

formes exquises et la blancheur; dans un buste dessiné sous le corsage comme celui de Vénus de Milo, dans ces mains mignonnes, et enfin dans ce pied étroit et cambré, mais qui s'appuyait assez sur le sol pour indiquer l'énergie et la force. Telle qu'elle était, on sentait que cette jeune fille était destinée à devenir femme, à connaître l'amour, à être mère, et à se compléter ainsi.

Après ce qui vient d'être dit, il est facile de comprendre que Dessertines eût aimé mademoiselle de Vauzelles. En se promettant à elle, avait-il cédé à un caprice plutôt qu'à un amour véritable, s'était-il trompé sur la portée de ses sentiments, ou bien la Léonti seule était-elle coupable de l'infidélité faite à Delphine? Problème difficile à résoudre et qui ne peut s'expliquer qu'en songeant à l'extrême jeunesse, à l'ignorance, à l'inexpérience de Raoul, le jour où il avait donné son cœur. Il était de bonne foi, à ce moment; mais il ne savait rien du monde. N'est-ce pas le grand danger de ces mariages projetés longtemps à l'avance, et précédés d'imprudentes fiançailles qui le plus souvent n'ont d'autre résultat que le malheur des fiancés? Quoi qu'il en soit, Delphine l'aimait toujours. Elle n'avait eu, elle, ni tentations, ni luttes, ni regrets. A distance, Raoul possédait son cœur aussi bien que s'il eût été près d'elle : elle se consolait de l'absence, en amassant des trésors d'amour. Il n'est plus nécessaire de dire

maintenant avec quel bonheur Delphine se préparait à le revoir. Il ne lui avait pas indiqué le jour de son arrivée, mais elle savait qu'il allait venir; à chaque instant elle s'attendait à le voir paraître, et l'espérance nouvelle commençait à sécher ses yeux encore humides des larmes du deuil passé.

A Nîmes, Raoul ne s'arrêta pas. Sa famille, ses amis l'attendaient; néanmoins il se mit aussitôt en route pour les Buissières : il avait hâte d'en finir avec les hésitations de son cœur, il voulait savoir où en était l'amour dont il souffrait, et si sa peine venait de ce qu'il aimait encore ou de ce qu'il n'aimait plus.

Quoiqu'il y ait plusieurs lieues entre Nîmes et les Buissières, il voulut aller à pied. Il partit au lever du jour. Un paysan, qui devait passer dans la journée près du château, se chargea de ses bagages. Il faisait froid, car on était encore en hiver, mais la route était sèche, unie et bonne pour le piéton. Dessertines allait d'un pas sûr, regardant avec une jouissance intime les arbres qu'il retrouvait comme de vieux amis, à la même place, sur le chemin qu'il avait tant de fois parcouru. Tout en marchant, il se laissait aller à des rêveries sans fin; mais aucune ne le rapprochait de cette Delphine qu'il allait revoir. Tout reportait son souvenir vers Paris, et c'est le cœur plein de l'image de la Léonti qu'il allait auprès de sa fiancée. Triste drame qui se jouait en lui et auquel il assistait, en spectateur intéressé, tandis que les dernières assises

de son amour s'écroulaient sous l'influence d'une idole nouvelle qui s'efforçait de renverser l'idole ancienne.

Dessertines marchait depuis une heure, lorsque le soleil, après s'être levé dans l'horizon, jeta sur la campagne un jour plus éclatant. Cette vive lumière, succédant à une clarté brumeuse, tira Dessertines de ses réflexions. Au même moment, le bruit d'une voiture se fit entendre derrière lui. Il tourna la tête et se trouva presqu'en face d'un élégant tilbury auquel était attelé un de ces petits chevaux camargues si renommés dans le Midi par leur vigueur et leur rapidité. L'attelage était conduit par un jeune homme en grand deuil dont la physionomie avenante rappela à Raoul quelqu'un qu'il connaissait déjà. Un domestique en livrée se tenait sur le second siége, laissant ainsi une place libre à côté de son maître. Quelqu'ardeur qu'on mette à aller à pied, et quelque plaisir qu'on en ait, il arrive qu'on ne soit pas fâché de rencontrer un véhicule, si on a quelque espérance de se faire voiturer. C'était le cas de Raoul, et il jeta sur la place vide un coup d'œil qui n'échappa point au jeune homme qui en disposait. Il examina un moment Dessertines, en ralentissant l'allure de son cheval, et le visage de Dessertines lui convint.

— Monsieur, dit-il alors, si nous allions du même côté, je serais heureux de vous éviter de faire à pied la fin de la route.

— Je vais aux Buissières, Monsieur, répondit Raoul.

— Cela se trouve bien. J'y vais aussi. Montez donc, Monsieur.

Dessertines s'empressa d'accepter, et le tilbury se remit en route. Le silence régna d'abord entre les deux jeunes gens. Pendant ce temps, ils se jetaient à la dérobée de rapides regards afin de mieux s'examiner.

— Monsieur, dit tout à coup l'obligeant conducteur de Dessertines, nous avons le même âge, à ce que je puis deviner; nous voyageons ensemble, nous allons au même but. Ne pensez-vous pas que nous serions plus à l'aise en nous faisant mieux connaître l'un à l'autre?

Pour toute réponse, Raoul se nomma, et ce ne fut pas sans surprise qu'il vit aussitôt son interlocuteur lui tendre la main et lui dire :

— Nous nous connaissons mieux que je ne pensais. Vous arrivez de Paris et vous allez aux Buissières voir mademoiselle Vauzelles que vous devez épouser, à l'expiration de son deuil. J'arrive moi-même des colonies, où la mort de mon père est venue douloureusement me surprendre. J'ai trouvé à Nîmes cette voiture qu'on avait envoyée à ma rencontre, et je rentre dans mes terres. Je me nomme Victor de Robernier.

Ils se serrèrent la main, car, quoique s'étant perdus

de vue depuis longtemps, ils se connaissaient de longue date, et chacun d'eux avait été un peu tenu au courant de la vie de l'autre par les lettres qui leur arrivaient des Buissières. Puis la conversation s'engagea entre eux. Les souvenirs du passé furent évoqués et les espérances pour l'avenir caressées avec complaisance. Toutefois, Dessertines ne fut pas entièrement franc et ne crut pas devoir mettre son nouvel ami au courant de son histoire avec la Léonti. Il lui laissa croire que son cœur n'avait éprouvé pour Delphine aucun changement, et accepta comme il convenait ses félicitations.

— Puisque vous comptez rester quelques jours aux Buissières, lui dit Victor, acceptez une chambre au château.

— Je n'osais vous le demander, répondit Raoul.

— Voilà qui est convenu bien à temps, car nous arrivons.

En effet, les voyageurs venaient de passer sous le pont du Gard, et un kilomètre seulement les séparait du château dont on voyait distinctement les grands arbres. Les deux jeunes gens restaient silencieux, en proie l'un et l'autre à une vive émotion. Victor revoyait ce pays après une absence de plusieurs années, et allait y trouver la place, restée vide, de son père qu'il se reprochait d'avoir laissé mourir seul. Raoul songeait à Delphine, non pas comme à une femme aimée, mais comme à un juge redouté.

Ce n'est pas en juge, cependant, que Delphine se préparait à le recevoir. Elle n'éprouvait pour lui que les sentiments les plus tendres. Tout son avenir était dans la parole de Raoul, et jamais elle n'avait douté de cette parole. En voyant entrer dans la cour les deux jeunes gens, elle poussa un cri et s'élança au-devant d'eux, si bien qu'en descendant de voiture Raoul se trouva dans ses bras. Il retrouva Delphine aussi belle et aussi aimante que par le passé, et, dans le baiser amoureux et chaste qu'elle lui donna, il puisa, pour une heure, l'oubli de l'amour fatal qui subitement était venu troubler le repos de sa vie. Pendant ce temps, Victor se tenait discrètement à quelques pas. Delphine l'aperçut et, encore tout émue de son bonheur, triste aussi de son deuil récent, elle lui tendit la main :

— Monsieur Victor! dit-elle.

Victor s'inclina et serra la main de la jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il, nous avons souffert la même douleur, puis tous les deux nous pleurons un père. Plus heureuse que moi, vous avez rencontré sur votre chemin un cœur prêt à vous chérir. Voulez-vous me faire participer un peu à cette joie qui vous arrive, et me permettre de vous traiter comme une sœur?

— Je le veux bien, Monsieur, répondit Delphine, touchée de ce langage.

— Et vous, Raoul, vous ne vous y opposez pas? demanda Victor.

— Bien au contraire : soyez notre ami, notre frère à tous les deux. Ce sera le renouvellement d'un pacte d'amitié, car, étant petits, nous étions déjà camarades.

Il y eut une minute de silence.

— Monsieur, dit alors Delphine, en s'adressant à Victor, mon père, en mourant, m'a laissée responsable de vos biens : j'ai dirigé le mieux que j'ai pu vos intérêts, aidée par M. Tournal, le notaire de votre famille. Il vous rendra un compte exact de ce qui s'est fait ici depuis que vous êtes le maître.

— J'approuve tout d'avance, s'écria Victor, et je vous prie, en outre, Mademoiselle, de considérer cette maison comme la vôtre.

Delphine remercia chaleureusement le jeune homme, et, tandis qu'il s'installait dans son château, elle entraînait Raoul dans son petit appartement.

Là, tout était à la même place. La mort de M. Vauzelles n'avait rien changé, et Lucie, la sœur de lait et la servante de Delphine, grasse et fraîche paysanne, vint comme autrefois souhaiter la bienvenue à Dessertines.

— Si vous saviez comme on vous aime ici, Monsieur, et comme on vous attendait, lui dit cette brave fille, en pressant du bout des doigts, et non sans respect, la main qu'il lui avait tendue.

Delphine se trouva enfin seule avec Raoul.

— Ecoutez, Raoul, lui dit-elle, je suis libre et

maîtresse de moi-même. Je dois être votre femme, et ceci améliore singulièrement la situation où je me trouve ici, seule entre deux jeunes gens ; néanmoins il ne convient pas que vous habitiez sous le même toit que moi.

— Victor m'a offert une chambre au château.

— C'est bien à lui. De cette manière, vous serez près de moi, sans que l'œil du monde, s'il venait à pénétrer ici, puisse rien voir qui blesse les convenances. Nous nous verrons en présence de Lucie ou de M. Victor. Cependant, ajouta Delphine, avec un fin sourire, si de temps en temps vous vouliez me voir seule, je ne vous refuserais pas une audience.

Cette première journée s'écoula rapidement, sans trop de gaieté, mais aussi sans trop de tristesse. Dessertines s'efforçait de ne plus penser à la Léonti et de livrer son cœur à la Delphine. Victor vint dîner avec eux et, toute la soirée, la causerie fut abondante et pleine d'intérêt, comme elle devait l'être entre une fille de petite bourgeoisie élevée simplement, mais artiste et grande dame par intuition, un homme de lettres, et un gentilhomme.

A dix heures, Victor et Dessertines se retirèrent ensemble, pour rentrer au château. Ils causèrent encore quelques instants en fumant un cigare dans le cabinet de Victor, et, naturellement, il fut entre eux question de Delphine.

— Ce sera une vraie femme, dit Victor en résumant

leur entretien et en accompagnant Raoul jusqu'à la chambre qui lui était destinée. Elle a de la volonté, de l'esprit et du cœur.

Puis, il lui souhaita une bonne nuit et se retira, le croyant heureux et ne se doutant guère qu'il le laissait livré aux plus cruelles anxiétés. Raoul n'aimait plus Delphine, c'était bien certain. Mais pouvait-il le lui dire? Pouvait-il, au point où ils en étaient, rompre cette chaîne dont le temps avait resserré les nœuds? Il était homme d'honneur et, lorsqu'il se trouva calme, en face de lui-même, qu'il se fut bien convaincu que la Léonti seule avait son amour, que Delphine, avec sa beauté, sa grâce, sa jeunesse, n'avait pu conquérir autre chose que son amitié, en un mot que, pendant cinq ans, il s'était trompé sur le nom véritable à donner à ses sentiments, il se dit qu'il subirait les résultats de son erreur, qu'il fuirait la Léonti, et que s'il ne pouvait l'oublier, il épouserait Delphine quand même.

V

Victor de Robernier avait l'âge de Dessertines. A dix-huit ans, il était sorti de l'école de Brest et depuis, à la suite de longs voyages, son propre mérite, mis en relief par d'influentes protections, l'avait conduit au

grade de lieutenant. Victor ne manquait ni d'instruction, ni d'esprit. Il était, en outre, doué d'un caractère heureux auquel les voyages avaient imprimé une physionomie toute particulière : mélange d'énergie et de bonté, de brusquerie et d'affection, d'audace et de timidité, qui ne permettait jamais de le juger instantanément. Pour l'apprécier, il fallait le connaître, pour le connaître le voir souvent. Froid en apparence, il se livrait rarement dès le premier abord, à moins qu'il ne rencontrât un jeune homme de son âge et ne fût satisfait de la rencontre. C'est ainsi qu'il avait été plein d'aménité pour Dessertines, en le trouvant sur la route des Buissières.

Tel qu'il était, et de plus, riche, élégant, de bonne mine, Victor devait plaire aux femmes. Durant ses voyages, il en avait vu de blanches, de noires, de jaunes, de brunes, de blondes. Il leur avait fait la cour à toutes avec succès, mais sans en aimer aucune, et en rentrant en France il eut la satisfaction de se dire, — à supposer que ce soit une chose satisfaisante, — qu'il rapportait un cœur aussi vierge que par le passé. Avoir gardé l'amour jusqu'à vingt-cinq ans, c'est être bien près de le donner. Victor le sentait lui-même, et lorsqu'il revit Delphine grandie, belle, d'enfant qu'elle était devenue jeune fille, il éprouva de singulières émotions et se mit à envier le sort de Dessertines. Sans aimer mademoiselle Vauzelles dès le premier moment, il comprit tout à coup

qu'il n'aimerait jamais d'autre femme. Ce n'était pas encore l'amour, mais c'en était le symptôme. Que dire encore qu'on n'ait deviné? Avoir vécu auprès des pâles Norvégiennes, des Africaines au teint doré, des filles d'Orient belles comme des statues, des créoles blanches à l'œil voluptueux, avoir comparé ces types merveilleux de races différentes et n'avoir pas aimé, est-ce à dire que l'on soit insensible ? Il était écrit que Victor aimerait une Française et il aima Delphine. Quinze jours suffirent pour l'en convaincre. Il l'aima sans le lui dire, parce qu'il savait bien qu'il ne pouvait rien espérer. Il l'aima avec passion, jusqu'à essayer de la trouver heureuse avec Dessertines et de n'être pas jaloux de ce dernier. Il eut pour elle des ferveurs et des adorations secrètes. En imagination, il se plut à rester prosterné à ses pieds, à la couvrir de baisers; il vit son amour grandir jusqu'à remplir son cœur libre d'affections. Cœur, tête, sens, tout en lui se déchaîna. Vingt fois il voulut partir, oublier, et vingt fois il resta, retenu près de Delphine, et chaque fois résolu à ne pas s'éloigner d'elle et à se laisser mourir d'amour.

Un mois s'était écoulé ainsi : un mois d'une vie uniforme qui permettait à Victor de passer de longues heures entre Delphine et Raoul, puisant auprès de la première, en même temps que l'amour, la force de n'être point trop jaloux du second. Cette noble nature en était arrivée, à force d'abnégation, à se trou-

ver rassénérée, en voyant Delphine aimée par un galant homme. Toutefois, les luttes entre sa raison et sa passion, exigeante comme toutes les passions et que les inspirations de son cœur sacrifiaient sans cesse, étaient terribles. Victor se disait que si, pour un instant, Raoul cessait d'aimer Delphine, il s'empresserait de prendre sa place. Mais, jusqu'à ce moment, il devait rester muet. L'honneur le lui ordonnait. D'un mot, Raoul eût fait tomber tous ses scrupules, mais ce mot, il ne le prononçait pas et ne voulait pas le prononcer. Les deux jeunes gens se seraient rendu un grand service en se faisant mutuellement l'aveu de leur position : tout les poussait à se la cacher.

Dans cet état de choses, ne conservant aucun espoir, Victor n'avait plus qu'une seule consolation : il s'occupait du bonheur à venir de Delphine. Pendant un mois, il était parvenu à gagner la confiance de la jeune fille. Quelquefois, en l'absence de Raoul, il s'approchait d'elle.

— Etes-vous heureuse ? lui demandait-il avec un affectueux intérêt.

— Bien heureuse, répondait Delphine.

Et cependant, elle avait des heures de tristesse, comme si Raoul, dans cette première et très-incomplète épreuve de la vie à deux, ne tenait pas toutes les promesses que les débuts de son amour avaient données. C'était la vérité. On ne commande pas à son cœur, et Dessertines avait mauvaise grâce à vouloir faire obéir

sien. Plus il s'efforçait de paraître amoureux de Delphine, plus il l'était de la Léonti. De sa bouche ne sortaient des aveux sincères et éloquents que lorsque, fermant les yeux à demi, il se figurait que c'était elle qui était là, devant lui, à la place de Delphine.

De quels drames intimes le petit salon de Delphine fut ainsi le témoin! C'était là que leurs entrevues avaient lieu. Lucie allait et venait dans l'appartement, les laissant libres pendant de courts instants. Alors Delphine s'attendait à l'une de ces paroles dont les amoureux sont prodigues et qui vont au cœur; mais, pour l'obtenir, elle était obligée de la provoquer.

— Ne m'aimerait-il plus? se demandait-elle, en essayant, au milieu de sa tristesse, de définir ce qui se passait en lui.

Et presque aussitôt, saisi de remords, il revenait, humilié, brisé, à ce rôle que les engagements du passé lui imposaient et sous le poids duquel il trébuchait à chaque instant. La position n'était-elle pas horrible? Il avait abandonné la femme qu'il aimait pour retrouver celle qu'il n'aimait plus. Car, il n'en fallait plus douter, il avait rendu l'âme, cet amour si radieux à sa naissance. Delphine ne voulait pas le croire, et prenait, pour les élans de l'amour, ce qui n'était autre chose que les tressaillements du cadavre qu'à son insu elle galvanisait. Victor ne le devinait pas.

Un jour Dessertines entra brusquement chez lui et le trouva les yeux pleins de larmes.

— Qu'avez-vous donc, Victor? vous souffrez ! s'écria-t-il.

— C'est vrai, je souffre.

— A en pleurer ?

— Jugez-en vous-même. Supposez que Delphine ne vous aimât pas.

— Ce serait affreux! s'écria-t-il, et tout bas il ajouta : Plût à Dieu qu'il en fût ainsi. Puis il essaya de deviner le secret de Victor. Mais Victor garda son secret.

Quelques semaines d'une existence pareille n'étaient guère propres à ramener dans le château la gaieté que la mort du comte d'abord, et celle de M. Vauzelles ensuite, avaient chassée. Delphine avait pris prétexte de son deuil pour rompre toutes relations avec le voisinage. Victor ne recevait personne et ne s'occupait que des affaires les plus urgentes. Dessertines enfin n'avait pas même fait un court voyage à Nîmes, comme s'il eût craint de n'avoir plus le courage de revenir aux Buissières, une fois qu'il en serait sorti. Chacun des personnages de cette dramatique comédie, dont l'amour tenait tous les fils, semblait attendre la fin d'une crise qu'on traversait sans se le dire. La situation ne pouvait plus durer : elle se dénoua brusquement et d'une façon que personne, et Dessertines moins que personne, n'avait prévue.

Un matin, Victor se présenta chez Raoul au moment où celui-ci se préparait à descendre pour le déjeuner.

— Il y a une femme en bas qui désire vous parler, lui dit-il d'une voix émue.

— Une femme ! s'écria Dessertines en pâlissant.

— Oui, belle, jeune encore, les traits fortement accusés, un accent étranger...

— C'est la Léonti ! reprit Dessertines avec effroi.

Victor fut dupe de cet effroi. Au fond, Raoul n'osait se plaindre d'un événement aussi imprévu.

— Cette femme est-elle votre ennemie ? demanda Victor.

— Je n'en sais rien moi-même.

— Mais, encore...

La Léonti entra brusquement, vêtue d'une robe de velours noir et enveloppée dans un grand manteau de voyage dont le capuchon cachait ses cheveux. Elle était agitée, essoufflée par la rapidité qu'elle avait mise à monter l'escalier, résolue comme une femme sûre de son droit. En voyant Victor, elle s'arrêta ; les paroles expirèrent sur ses lèvres, et après un salut cérémonieux, elle attendit. Victor s'inclina et sortit pour la laisser seule avec Dessertines.

— Quel événement ! se dit-il. Une chaîne que Raoul avait voulu rompre et qui se renoue !

Il eut alors une secrète joie, puis une tentation horrible se présenta à son esprit. Il ne s'agissait de rien moins que de prévenir Delphine, la mettre sur le passage de la Léonti, et lui prouver ainsi l'infidélité de

Raoul. Mais, à cette pensée, tout son sang lui monta au visage.

— Jamais, s'écria-t-il, l'amour ne fera de moi un délateur !

Et il courut chez Delphine pour la retenir dans son appartement, afin qu'elle ignorât tout. Dès le matin, Delphine était partie pour Nîmes, où elle devait passer quelques heures.

Rassuré de ce côté, il revint au château à pas lents, en faisant un grand détour et en proie à mille suppositions touchant cette inconnue qui venait d'apparaître si soudainement chez lui.

Pendant ce temps, la Léonti, enfermée avec Dessertines, lui demandait l'explication de sa conduite et l'accablait de reproches, dans un langage plein du laisser-aller si naturel aux mœurs italiennes.

— Ton abandon a été une injure, lui disait-elle, et il n'a pas eu d'excuses. Ne t'avais-je pas donné une preuve éclatante d'amour ? Pourquoi me fuir, après tes serments passionnés ? J'espérais mieux de toi, le premier homme que j'ai vraiment aimé. Mais je ne renonce pas ainsi aux promesses que tu m'as faites. D'autres femmes seraient trop fières pour venir mendier les joies que tu me laissais entrevoir. Mais moi, je ne connais pas des hontes pareilles. Tu es mon amant et je veux que tu me restes.

Après cette sortie, elle s'arrêta, fixant sur Desser-

tines ses grands yeux enflammés, et, comme il gardait le silence, elle lui prit les mains et le secouant violemment :

— Mais, réponds-moi donc ! s'écria-t-elle. Trouve une excuse, un mot qui puisse faire que je te pardonne.

La surprise et l'émotion fermaient la bouche de Raoul. Il n'avait pas soupçonné chez sa maîtresse une telle force d'amour et il sentait mieux, devant l'expression de tels sentiments, la grandeur des siens. Les feux de la passion, attisés en lui, brûlaient son cœur. Enfin, son visage s'anima, ses yeux s'allumèrent, il allait parler.

Il commença par attirer la Léonti jusqu'à un fauteuil, il la fit asseoir, puis, se tenant debout devant elle, il lui parla ainsi :

— Calmez-vous, et écoutez-moi sans colère. Je vous aimais : je n'ai pas cessé de vous aimer. Mais avant de vous connaître, j'avais connu une autre femme, une jeune fille à qui j'avais donné mon cœur et promis ma main. Ce n'est qu'en vous voyant que je compris l'imprudence de ma conduite. Je ne pouvais chérir que vous. Je repris donc le cœur que j'avais déjà donné : je le repris, pour vous l'offrir, à celle qui le possédait. Mais pouvais-je aussi reprendre ma parole ? C'est pour y rester fidèle que j'ai fui loin de vous; je voulais vous oublier, revenir à la pauvre fille à qui j'avais fait mes premiers serments, et, malgré la cruauté

de ma situation, épouser cette enfant que mon abandon eût tuée.

— Et c'est pour la sauver que tu me tuais, moi, fit doucement la Léonti, des reproches dans l'accent et des larmes dans la voix. Puisque nous sommes deux à te vouloir, ne te dois-tu pas à celle que tu aimes ? Elle est jeune, elle : l'oubli lui viendra. Mais, moi, qui ai connu plus complétement les joies de ton amour, pourrai-je vivre, en traînant des regrets pendant toute ma vie ? Non, tu m'aimes et tu ne peux me laisser. Que m'importe cette jeune fille ? Une rivale à moi ! s'écria la Léonti, en se levant. Je la hais...

— Taisez-vous, Léonti, elle sera malheureuse.

— Alors, tu me reviens ?

— Je pars avec toi, ce soir, continua-t-il, et nous retournons à Paris.

— A Paris, dans quinze jours ; à Nîmes, ce soir. Pour venir te trouver ici, j'avais besoin d'un prétexte ; une raison à donner à mon voyage. J'ai traité avec la direction du théâtre de Nîmes pour cinq représentations en quinze jours, la première après-demain. Tu resteras avec moi, et nous partirons ensuite pour Paris.

— Soit, dit Raoul.

Une heure après, ils quittaient ensemble le château. Victor, qui les épiait, se trouva sur leur passage.

— Eh bien ! vous le voyez, Monsieur, j'ai gagné ma cause, lui dit gaiement la Léontine, en désignant

Dessertines. Ce dernier s'approcha du comte et lui serra la main.

— Ne dites rien encore, fit-il tout bas. Je vous écrirai.

— Pauvre Delphine! murmura Victor.

Pauvre Delphine! en effet. Elle ne revint que le soir, et Victor, impatient, inquiet, était allé à sa rencontre.

En le voyant, elle descendit de voiture et prit son bras, puis elle souleva le voile épais qui protégeait son visage contre la violence du vent, et lui montrant ses yeux mouillés de pleurs :

— Que s'est-il passé ici, Victor?

— Elle sait tout déjà! se dit celui-ci.

Et comme il ne répondait pas, elle reprit d'une voix brève :

— Il s'est passé quelque chose, c'est certain. En sortant de Nîmes, ma voiture s'est croisée avec une autre dans laquelle j'ai vu Raoul. Mais il n'était pas seul. Une femme était avec lui. Il me trahit. Je vous dis qu'il me trahit : et elle fondit en larmes.

C'est ainsi qu'ils rentrèrent. Victor raconta en peu de mots l'événement de la journée, l'arrivée de la Léonti, et le départ de Dessertines avec elle. Mais il n'entra dans aucun détail de nature à porter atteinte à l'honneur du fiancé de Delphine. D'ailleurs quelles consolations pouvait-il prodiguer à la pauvre abandonnée? Il ne doutait plus de l'infidélité de Desser-

tines et il en prévoyait toutes les suites. Assurerons-nous qu'il n'en éprouvait pas une secrète joie ? Qui le croirait ? L'amour, toujours un peu égoïste, n'est guère susceptible de dévouement, s'il n'est soutenu par une espérance ou récompensé par des faveurs. Sans oser se l'avouer, Victor était heureux de ce qui arrivait. Témoin des larmes de Delphine, il aurait le droit d'essayer de les sécher, et ce droit, il l'aurait seul, puisqu'elle ne pouvait prendre que lui pour confident. Et ce rôle, ne devait-il pas lui ouvrir, toutes grandes, les portes du cœur dans lequel il voulait entrer ?

En arrivant à Nîmes, Dessertines n'eut rien de plus pressé que d'écrire à Victor. Quoiqu'il sentît bien qu'une justification n'était guère possible et qu'elle ne diminuerait en rien la douleur de Delphine, il ne voulait point fuir loin de cette dernière, sans indiquer la cause de son départ. Il écrivit simplement, brièvement, franchement, et le lendemain du jour où les fiançailles avaient été soudainement rompues, Victor de Robernier recevait la lettre suivante :

« Je vous dois une explication, mon cher Victor, je
« viens vous la donner franchement. Vous êtes mon
« ami et je tiens avant tout à votre estime. En outre,
« vous vous trouvez maintenant le protecteur naturel
« de cette jeune fille qui, désormais, ne devra plus
« compter sur moi. Car je n'épouserai pas Delphine.

7

« Hier, vous avez bien dû le deviner, lorsque j'ai « quitté votre maison avec la femme qui était venue « m'y chercher. Qu'avez-vous pensé de moi ? Si vous « avez compris ce que cette lettre va vous dire, vous « m'aurez plaint. Sûrement, vous me plaindrez après « m'avoir lu.

« Je suis entraîné par des circonstances fatales pour « Delphine. J'aime la Léonti, cette cantatrice célèbre « que vous avez vue hier, et elle m'aime. Je n'aime « plus Delphine ou plutôt je ne l'aime pas, et jamais « il n'en a été autrement. Voilà la vérité en quelques « lignes et elle vous révèle le secret de ma conduite. « Dans une heure d'enthousiasme et victime d'une « erreur, j'ai cru à un amour qui n'existait pas en « moi. J'avais juré une éternelle foi, alors que je pen- « sais qu'il suffisait de promettre son cœur, pour qu'il « restât fixé toujours à la même place. Mais un jour, « le voile est tombé, j'ai reconnu mon erreur et l'im- « prudence des protestations, sincères pourtant, dont « j'ai accablé la pauvre enfant que j'avais charmée. « Cependant, pour rester fidèle à ma parole, pour ne « pas détruire un bonheur dont j'étais, hélas ! le prix, « je laissai tout ignorer à Delphine, et, en venant ici, « je voulais, amoureux ou non, l'épouser. Jusqu'à « l'heure où la Léonti m'est soudainement apparue, « ma résolution a tenu bon contre les tentations, les « souvenirs et les défaillances. Mais la Léonti est en- « trée chez moi et aussitôt tout ce qui n'était pas elle

« a disparu. Elle m'a demandé la suite du roman com-
« mencé, et, pour le continuer, je fuis avec elle. Com-
« ment finira-t-il? je n'en sais rien. Ce que je sais
« mieux, c'est que je suis sous le charme, c'est
« que j'ai renoué, par des nœuds indissolubles, la
« chaîne que je croyais rompue; c'est que je ne
« reverrai plus celle que j'abandonne et dont la peine
« me déchire moins le cœur que ne l'aurait fait la
« perte de la Léonti.

« Jugez-moi, maintenant, et condamnez-moi si je
« suis coupable. Votre arrêt, s'il est contre moi, me
« sera une peine nouvelle; mais il ne changera rien
« à ma décision. J'aurais pu retarder encore l'aveu
« que je fais aujourd'hui et que vous transmettrez
« à celle que je n'ose nommer. Mais le masque
« eût été trop lourd à porter et je n'aurais pu
« mener de front deux existences, sans paraître
« encore plus coupable lorsque la vérité se serait fait
« jour.

« Qu'*elle* n'en veuille pas à sa rivale. Je ne l'aimais
« déjà plus avant de connaître celle-ci. Je ne l'ai plus
« aimée le jour où, à mon insu, peu à peu, elle a
« cessé d'être le mobile de mes espérances.

« Ai-je maintenant le droit de vous confier le soin
« de son avenir? Ce droit de m'occuper d'elle, de re-
« garder dans son existence, ne l'ai-je pas perdu en
« l'abandonnant? A vous de le décider. En tout cas,
« je sais que, si elle perd un fiancé, il lui reste un

« frère en vous. Au milieu de ma tristesse, c'est ce
« qui fait ma consolation.

« Raoul D. »

Cette lettre grandissait le rôle de Victor et lui donnait, plus qu'il n'avait osé l'espérer, le droit de mêler sa vie à celle de Delphine. En la recevant, il se demanda comment il annoncerait à la pauvre délaissée l'abandon définitif dont elle était l'objet. Puis il pensa que le moyen le plus simple était de lui communiquer la lettre de Raoul. C'est ce qu'il fit avec des précautions infinies. Delphine lut d'un bout à l'autre, et sans pâlir, son arrêt. Quand elle eut fini, elle leva sur Victor son visage pâle et calme. Mais ses forces étaient vaincues; une réaction soudaine s'opéra dans cette nature vaillante, mais trop cruellement frappée, et la jeune fille perdit connaissance, tandis que la fatale lettre s'échappait de ses mains tremblantes.

VI

Après cet évanouissement, Delphine eut la fièvre pendant deux jours et dut garder la chambre. Victor en profita pour se rendre à Nîmes, afin d'y voir Dessertines. Il n'espérait pas le ramener; mais sa con-

science lui dictait ces derniers efforts qu'il savait pourtant devoir être vains. Il trouva Raoul installé dans l'appartement de la Léonti. La cantatrice était absente et Victor put librement parler à Raoul. Il lui tint un discours éloquent où tout ce que son désir de voir Delphine heureuse put lui inspirer eut sa place.

— Vos paroles sont inutiles, lui répondit Raoul. Tout est bien fini entre Delphine et moi. Ne cherchez pas à nous réunir. Nous ne devons plus nous revoir.

— Delphine en mourra, s'écria Victor.

— Mais que puis-je faire? Vous ne connaissez pas la Léonti, dit Raoul. Aussi bien que Delphine, elle est femme à mourir d'amour. Avec elle, je suis engagé plus encore qu'avec Delphine : c'est pour cela que je me dois tout à elle... D'ailleurs, c'est celle-là, celle-là seule que j'aime.

— Pauvre Delphine!

— Dites surtout : pauvre Raoul! car elle pourra m'oublier; mais moi, jusqu'à ce moment, j'aurai la triste conviction de la savoir malheureuse par ma faute. Nous sommes victimes d'une fatalité, d'une duperie de l'amour qui, après s'être mis entre nous, s'en est tout à coup retiré!...

Raoul s'arrêta et Victor ne voulut pas continuer une conversation inutile et douloureuse.

En ce moment, la Léonti entra. A l'aspect de Victor, elle devina ce qui venait de se passer: mais, en même temps, le regard que lui lança Dessertines lui prouva

qu'elle n'avait rien à craindre de sa rivale abandonnée : elle fut charmante pour Victor de Robernier.

— Je chante *Norma* dans trois jours, monsieur le comte, lui dit-elle au moment où il se retirait. J'espère bien que vous me ferez l'honneur de venir m'entendre.

— Je vous le promets, Madame, répondit Victor.

Lorsqu'il revint aux Buissières, Delphine était sur pied. Son visage avait repris sa sérénité habituelle, sinon ses belles couleurs d'autrefois. Ses traits, sa parole, son geste étaient empreints d'une fermeté sous laquelle une grande résolution pouvait seule se cacher.

— Vous l'avez vu ? dit-elle à Victor. — Et comme il ne répondait pas, elle ajouta : — Ne manquez pas de franchise. Je suis assez forte à présent pour connaître la vérité. Ne me cachez rien. Sa résolution est inébranlable, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura Victor. Il ne reviendra pas.

— Ah ! mon cœur est mort !

Ce fut la seule plainte de Delphine, et, après l'avoir doucement exprimée, elle releva la tête. Mais elle rencontra le visage désolé de Victor de Robernier.

— Ne dites pas que votre cœur est mort, s'écria-t-il malgré lui et comme emporté par la fougue de sa passion dont la plainte de Delphine avait compromis les espérances. Parce que vous avez été trompée une fois, n'aimerez-vous plus ? Croyez-vous donc qu'il n'y aura pas sur votre route, dans votre vie, un homme prêt à

tomber à vos pieds et que rien ne pourra plus détacher de vous? Il existe cet homme, soyez-en sûre, et tôt ou tard il se déclarera.

A ces mots, Delphine regarda fixement le jeune homme, comme pour lire au fond de sa pensée et y chercher le nom de cet amoureux dont il lui prédisait la venue. Son examen fut rapide et n'eut aucun résultat. Delphine n'avait pas compris, et ce fut d'une voix grave qu'elle dit :

— Pour moi, maintenant, il ne s'agit plus d'aimer, mais de me venger.

— Vous venger! Ah! j'avais raison, votre cœur n'est pas mort. Vous aimez encore Raoul.

— Eh bien! oui, s'écria violemment la jeune fille; oui, je l'aime encore et je le hais tout à la fois. Je l'aime, puisque sa perte me laisse inconsolable; je le hais, puisque je sens bien qu'alors même qu'il serait à mes pieds, je ne lui pardonnerais pas d'avoir eu un seul moment la pensée de me trahir. Je l'aime et voici quatre ans que ma vie est pleine de lui. Et quel moment choisit-il pour m'abandonner? le moment où je suis seule au monde, sans défenseur pour lui rappeler sa parole, sans appui pour me venger.

— Je vous reste, moi, Delphine, et si, pour vous plaire, il fallait vous venger, je vous vengerais. Mais à quoi vous servirait la vengeance?

— Elle me sera douce, soyez-en certain. Et pour l'accomplir, je n'ai besoin ni de vous ni de votre dé-

vouement, sur lequel cependant je ne cesse de compter. Je me vengerai seule et sans effusion de sang, ajouta Delphine, avec un sourire triste. Voici ma résolution. Elle est aussi inébranlable que la sienne et je l'ai bien méditée. N'essayez donc par de m'en faire changer. Dès demain, j'entre au théâtre.

— Au théâtre, fit Victor stupéfait; mais je ne vois pas...

— Comment cela me venge? Vous allez le comprendre. Pourquoi Dessertines a-t-il aimé cette femme, si ce n'est pour son talent de cantatrice, pour les applaudissements et la gloire qu'elle en tire? Son amour a été de l'orgueil, soyez-en sûr. Il est fier d'elle parce qu'elle est l'idole d'une foule que sa voix subjugue et charme. Mais qui vous dit que, le jour où la foule ne l'idolâtrerait plus, elle verrait toujours à ses pieds celui qui m'abandonne pour la suivre? Voilà ce que je veux savoir. Eh bien! moi aussi, j'ai une voix. On me l'a dit souvent. J'aurai du talent et, en attendant, je veux, dans trois jours d'ici, chanter à côté de ma rivale et lui ravir, sous les yeux de son amant, les couronnes qu'on prépare pour elle.

Ces paroles avaient été prononcées brièvement, avec feu, mais en même temps avec un calme qui disait toute l'énergie du projet qu'elles trahissaient. Victor de Robernier, quoique terrassé par la surprise, n'éleva pas une seule objection contre le plan de Delphine, et celle-ci, pour lui prouver qu'elle ne se chargeait pas

d'un fardeau trop lourd, se mit au piano et chanta. Elle avait dit vrai. Sa voix était belle, souple, étendue. Elle ne manquait ni de science, ni de méthode. Elle avait eu d'excellents maîtres et, grâce à leurs leçons, elle pouvait, sans en prendre de nouvelles, monter sur un théâtre, et chanter les rôles qu'elle savait. Cependant, de là à égaler une artiste comme la Léonti, il y avait des abîmes. C'est par ce côté que Victor essaya de la détourner de son projet.

— Je n'invoquerai pas, pour vous empêcher de prendre un aussi violent parti, le respect que vous vous devez à vous-même et le soin de votre propre dignité. Mais considérez avec moi un autre obstacle que vous n'avez pas prévu. Qu'arrivera-t-il de vous si la Léonti vous écrase dans son triomphe, si, au lieu de la dépasser, vous ne l'égalez même pas, si les couronnes que vous voulez lui enlever vont toutes vers elle ?

— Ma dignité n'a rien à craindre, ni sur un théâtre, ni ailleurs. J'ai été honnête jusqu'ici, je m'en souviendrai partout. Quant à votre question, elle touche le fond même de la lutte que je vais entreprendre. J'ai l'espoir de vaincre. Mais si j'étais vaincue, je reviendrais ici, aussi calme dans ma défaite que dans un succès, si le succès m'arrivait...

— Eh bien ! reprit alors M. de Robernier, en mettant des supplications dans son geste et dans sa voix et en prêtant à son accent toute l'émotion qui débordait de son cœur, puisque la réalisation de votre dan-

gereux projet n'aurait d'autre résultat que de vous ramener plus triste, plus abîmée, plus meurtrie, dans cette calme maison, ne l'abandonnez pas, restez-y, et si, pour vous y retenir, il vous fallait l'assurance que vous n'y serez pas seule, que vous y vivrez entourée, servie, aimée, respectée, laissez-moi vous donner cette assurance. Je vous aime, continua Victor avec une éloquence juvénile et passionnée, et je ne vous l'aurais pas dit, si je n'espérais par là arrêter l'exécution d'un dessein que je ne puis approuver. Je vous aime, et dès à présent je vous offre, pour le jour où vous voudrez les accepter, ma fortune et mon nom. Ils sont à vous, Delphine. Aujourd'hui comme dans dix ans, vous pourrez les demander. Je suis votre esclave, et c'est cet esclave qui vous demande de rester, au nom de l'avenir qu'il vous offre, au nom du passé que vous pleurez.

Dès le début, le langage de Victor avait ému Delphine jusqu'aux larmes; mais elle était loin de s'attendre à une conclusion de ce genre. En entendant cette déclaration si claire et si noblement faite, elle crut à un rêve. Elle ressentit dans son cœur une de ces secousses violentes qui renversent tous les sentiments anciens pour les faire disparaître et céder leur place à de nouveaux. Elle comprit qu'elle aimerait M. de Robernier. N'était-ce pas l'aimer déjà? Mais après avoir qualifié d'orgueil l'amour de Dessertines pour la Léonti, elle n'était pas femme à faire taire sa fierté

native et à accepter ainsi un remplaçant, alors même que ce remplaçant s'appelait le comte de Robernier.

— Vous êtes un généreux ami, mon seul ami, lui dit-elle, mais vous me tenez des discours qui me bouleversent. A cette heure, je ne puis vous répondre. Je ne sais où j'en suis, j'ai besoin d'y voir clair en moi-même ; sortez, laissez-moi, je vous en prie.

Et, brisée par cette scène, elle alla s'enfermer dans sa chambre, tandis que le comte rentrait au château, en proie à mille agitations mélangées à la fois d'espérances et de craintes. Elle resta seule une heure. Puis elle appela Lucie.

— Lucie, lui dit-elle, m'aimes-tu assez pour me suivre partout où j'irai, pour ne t'étonner de rien de ce que tu me verras faire, pour ne me questionner jamais et pour m'estimer toujours?

La jeune paysanne croisa les mains en signe d'étonnement.

— Que me demandez-vous là, mademoiselle Delphine? dit-elle. Je suis à vous corps et âme, jusqu'à la mort. Donnez-moi vos ordres, je les exécuterai.

Delphine l'embrassa.

— Je ne t'avais pas mal jugée, tu es digne de ta mère, fit-elle. Puis elle ajouta : Nous partons ce soir pour Nîmes et de là pour un long voyage ; il faut que tout le monde ici l'ignore.

— C'est bien, Mademoiselle.

Et Lucie sortit, sans adresser à sa maîtresse une seule question. Restée seule, Delphine se composa rapidement un bagage d'objets indispensables ; elle se munit de quelques bijoux qui lui venaient de sa mère, de l'argent dont elle pouvait disposer, et lorsque tout fut prêt, lorsque Lucie lui eut annoncé que les dispositions étaient prises pour que leur départ s'effectuât à l'insu de tous et leur route en sûreté, elle écrivit à Victor de Robernier la lettre suivante qui devait lui être remise le lendemain matin.

« Vous êtes un noble cœur, Victor, et je ne puis « rien vous dire qui vous exprime mieux ma grati- « tude. Vous m'avez offert tout ce que vous pouviez « m'offrir, et si, au lendemain d'une catastrophe qui « laisse mon âme amèrement blessée, je me sentais « capable de répondre à votre dévouement par un « amour susceptible de l'égaler, j'aurais accepté vos « offres. Mais, à cette heure, rien de ce que je pour- « rais vous donner n'est digne de vous, parce que, « dans vos bras, je penserais encore à l'autre, à celui « qui me délaisse. Vous le voyez, je suis franche ; « mais pour l'être jusqu'au bout, je dois vous dire « d'espérer. Ce que je refuse aujourd'hui, je l'accep- « terai peut-être plus tard, mais après avoir satisfait « au besoin de vengeance qui m'obsède. Pardonnez à « ces colères qui vous prouvent la grandeur de mon in- « dignité et n'essayez plus de me détourner du projet

« que j'ai conçu, je serai inébranlable. Je suis horri-
« blement volée. On m'a pris le cœur que j'avais
« conquis. Je ne veux rien faire pour le posséder en-
« core; mais je ne puis m'en laisser dépouiller sans
« crier, sans pleurer, sans montrer enfin, à l'ingrat
« qui me quitte, la profondeur de la blessure qu'il
« m'a faite. Un jour, ce sera ma vengeance. Et puis,
« n'ai-je pas besoin de vous mettre à l'épreuve, de sa-
« voir si votre amour n'est pas de la pitié? Ainsi donc,
« je pars, et dans trois jours, c'est à côté de ma rivale
« chantant *Norma* que je veux chanter *Adalgise*. Les
« rôles seront intervertis. Pour le spectateur, c'est
« moi qui serai la suppliante, la malheureuse; mais
« pour elle, pour lui, je serai celle qui fait trembler
« les coupables et les traîtres. Ne croyez pas que je
« sois folle. Mais vous connaissez l'ardeur du sang
« méridional qui coule en moi. J'ai vécu sous le soleil
« et il m'a chauffé le cerveau.

« Ne cherchez pas à me revoir avant l'exécution
« de mon projet. Jusque-là, je serai invisible, et
« dans trois jours vous pourrez juger de quoi est
« capable une femme qui veut punir avant d'ou-
« blier. »

Le lendemain, à l'heure où Victor lisait cette lettre, Delphine était à Nîmes et, accompagnée de Lucie, elle se présentait chez le directeur du théâtre. En voyant

entrer dans son cabinet une jeune fille en grand deuil, accompagnée d'une femme de chambre, le directeur se leva, offrit des siéges et attendit.

— Monsieur, lui dit Delphine, je désirerais chanter sur votre théâtre.

— En amateur, sans doute? car différemment tous les emplois sont remplis.

— En amateur, soit, répondit Delphine : nous verrons ensuite.

En province, les directeurs de théâtre ont souvent des offres pareilles. Tantôt c'est un fils de famille qui veut inquiéter un père récalcitrant en le menaçant de monter sur les planches; tantôt un chanteur de salon qui veut essayer sa voix dans un milieu plus imposant. Des faits pareils constituent toujours une bonne fortune pour un directeur qui sait en profiter et spéculer habilement sur la curiosité publique. Loin d'être repoussée, la proposition de Delphine fut donc accueillie sur-le-champ par l'impresario.

— Voulez-vous, Mademoiselle, lui dit-il, me donner un échantillon de votre voix?

Et en même temps, il ouvrait un piano qui se trouvait dans un coin du salon. Delphine alla s'asseoir devant l'instrument; les touches résonnèrent sous ses doigts et, d'une voix vibrante et douce à la fois, elle commença le grand air que chante Adalgise à la fin du premier acte de *Norma*.

— C'est très-beau, Mademoiselle, lui dit le direc-

teur, lorsqu'elle eut terminé, et je suis prêt à vous confier le rôle qui vous conviendra.

— Celui que je viens de chanter?

— Quoi! vous chanteriez Adalgise!

— Pourquoi pas?

— Mais à côté de la Léonti dans le rôle de Norma?

— J'essaierai, Monsieur!

Le directeur réfléchit un moment. La première chanteuse de son théâtre, celle qu'il jugeait la moins indigne de donner la réplique à la Léonti, ne valait certainement pas la jeune fille qu'il venait d'entendre. Trois jours le séparaient encore de la première représentation de la Léonti. C'était plus qu'il n'en fallait, vu l'intelligence de la jeune débutante, pour la préparer à figurer, sans trop de désavantage, à côté de l'illustre cantatrice, une des gloires du Théâtre-Italien. Il se décida donc à accepter l'offre de Delphine. Il n'eût pas hésité une minute s'il eût connu le mobile qui la poussait. Une femme dans ces conditions peut tout, même un miracle.

— Eh bien! Mademoiselle, j'accepte. Pendant ces trois jours, nous étudierons ensemble. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que la Léonti n'assiste pas aux répétitions. Une artiste du théâtre tient le rôle à sa place. Vous ne vous trouverez en face d'elle que sur la scène. Ne serez-vous pas intimidée?

— Je me serai préparée à l'admirer et à la seconder de mon mieux.

— Allons, tout marchera, répondit le directeur, qui voyait à son spectacle un double attrait pour le public. A propos, demanda-t-il, quel nom mettrons-nous sur l'affiche?

— Mademoiselle Stéphen, répondit Delphine, qui se rappela le nom de sa mère.

Elle passa les trois jours suivants, enfermée avec Lucie dans une chambre de l'hôtel, ne recevant que le directeur du théâtre qui venait l'aider de ses conseils. Le soir, elle allait à la répétition où son travail se trahissait dans les progrès qu'elle faisait chaque fois. Au jour voulu, elle était prête.

Dès la veille, de grandes affiches placardées par toute la ville annonçaient la solennité musicale qui se préparait. Tout le public dilettante était en aussi grand émoi que deux années auparavant, alors que l'Alboni avait passé par Nîmes. On savait que la Léonti était une grande artiste. Quelques-uns l'avaient entendue à Paris ou à Londres, et, pour cette foule choisie qui dans les grandes comme dans les petites villes s'intéresse aux choses du théâtre, l'entendre pour la première ou pour la seconde fois, était une grande fête. Mais ce qui n'excitait pas moins la curiosité, c'était une petite note traîtreusement glissée au bas de l'affiche et ainsi conçue : « Pour cette fois seulement, « mademoiselle Stéphen, artiste amateur, remplira le « rôle d'Adalgise. » Personne dans Nîmes ne connaissait mademoiselle Stéphen. C'en était assez pour faire

travailler les imaginations et les langues. Le soir désiré parut enfin au grand contentement des impatients. De bonne heure la salle était pleine. Dessertines, qui avait beaucoup d'amis dans la ville et dont tout le monde connaissait la liaison avec la grande artiste, sans en deviner les péripéties, s'était placé au fond d'une loge, d'où il pouvait diriger les applaudissements. Quant à Victor de Robernier, arrivé des Buissières le même jour, il s'enferma dans une petite baignoire d'avant-scène, caché à tous les regards, à cause de son deuil. A sept heures, l'archet du chef d'orchestre donna le signal, et l'ouverture, longuement étudiée par les musiciens, laissa entendre toutes ses beautés. Puis le rideau se leva. Norma entre à la troisième scène. Lorsque la Léonti parut dans son majestueux costume de druidesse, pâle, les cheveux épars, l'œil inspiré, il n'y eut qu'un cri d'admiration, et avant qu'elle eût ouvert la bouche, les applaudissements éclatèrent. Elle chanta de sa belle voix, avec une passion que l'art infini qu'elle mettait dans son jeu accusait davantage. Elle gagna la salle du premier coup, et lorsque, à la fin de la scène, elle sortit pour ne rentrer qu'au second acte, son succès était assuré.

Delphine parut alors dans le rôle d'Adalgise. Elle n'avait été présentée à sa rivale que quelques instants avant le spectacle; mais elle venait de l'entendre, et son tempérament d'artiste avait fait taire la haine

amassée dans son cœur. Encore éblouie de l'admirable talent qui venait de se révéler à elle, elle entra en scène, pâle non pas à cause de son rôle, comme la Léonti, mais parce qu'une émotion terrible faisait trembler son corps. De toutes parts, on se pencha pour la mieux voir; deux mille regards se fixèrent sur elle et toutes les oreilles attendirent. C'était ce qu'on appelle une salle froide. Si les battements de cœur pouvaient s'entendre, en ce moment, on aurait entendu trois cœurs battre avec une violence extrême. D'une part, c'était Delphine aux prises avec un public dont il fallait conquérir les suffrages; d'autre part, c'était Dessertines qui venait de reconnaître la délaissée et qui frissonnait sous les coups d'une irrésistible terreur; enfin, c'était Victor de Robernier qui, dans le fond de sa loge obscure, serrait sa poitrine avec une force convulsive. Delphine ouvrit la bouche, et les premiers sons qui sortirent, paralysés par la crainte, furent faibles. Elle le sentit, et crut qu'elle allait devenir tout à fait muette. Mais, au même instant, il lui sembla que le public comprenait son émotion, que les regards fixés sur elle devenaient plus sympathiques. Ce fut comme un coup d'éperon. Son front se redressa, ses yeux brillèrent; elle était seule en scène; les planches, le décor, tout lui appartenait: elle fut rassurée. Alors elle mit toute son âme dans sa voix, qui sortit de son gosier pure, belle, fraîche, et charma les spectateurs. Une fois que les premiers

bravos eurent éclaté, Delphine fut encore plus à l'aise. Elle put laisser admirer les qualités qui distinguaient son talent. La fraîcheur de sa voix fut surtout remarquée et détruisit tout ce que son inexpérience aurait pu avoir de fâcheux. En somme, il se trouvait que, si Delphine n'avait pas la science de la Léonti, elle avait une voix plus douce et plus tendre. Le public s'enthousiasma, se monta peu à peu et ne chercha plus que l'occasion d'applaudir. Delphine sut la fournir par la manière dont elle chanta la cavatine qui termine le premier acte. Elle chanta en artiste. On devinait une étoile future pour le théâtre où les étoiles ont besoin d'être brillantes à cause de leur peu de durée. Enfin, le rideau se baissa et Delphine fut rappelée. Elle revint amenée par l'acteur qui tenait le rôle de Pollion. Quelques voix réclamèrent la Léonti, mais la Léonti ne parut pas, et toutes les ovations furent pour la débutante. Elle revint dans sa loge, le sourire aux lèvres, de la joie plein les yeux, et ce fut Victor qu'elle y rencontra.

— Eh bien! lui dit-elle, en lui tendant la main et en embrassant Lucie qui pleurait de bonheur, êtes-vous content?

— Vous êtes une grande artiste, répondit Victor.

— Grande artiste! murmura Delphine, que m'importe! je me venge.

Il lui jeta un regard de reproche.

— Encore ce mot.

— Laissez-moi, mon ami, dit-elle, il faut que Lucie remette un peu d'ordre dans ma toilette.

— Je l'aime! je l'aime! s'écria le pauvre garçon, une fois dehors. Il faut que je la ramène aux Buissières et que je la sauve d'elle-même.

Pendant ce temps, la Léonti était, elle aussi, dans sa loge, fiévreuse, encolérée.

— Comment, s'écriait-elle en serrant les poings et en s'adressant au directeur silencieux, vous m'annoncez à votre public avec fracas; de toutes parts on dit de moi des merveilles, on conçoit tant d'espérances que, pour les réaliser, je me vois obligée à des prodiges, et, pour me seconder, vous me donnez une Adalgise qui chante mieux que moi?

— Oh! Madame! murmura le directeur, avec un sourire qui traduisait son incrédulité.

La Léonti se mordit les lèvres : elle avait été un peu loin dans son dépit.

— Mais enfin quelle est cette femme? demanda-t-elle.

— Une débutante, une simple débutante, ignorée du public il y a une heure, et certainement je ne pouvais pas prévoir qu'à votre côté elle obtiendrait un succès pareil.

Au même moment, Dessertines entra, non moins ému que les acteurs de cette scène.

— C'est elle! s'écria-t-il.

— Qui? elle! Expliquez-vous, fit brièvement la Léonti.

Dessertines aperçut le directeur et fit signe à la Léonti qu'il ne pouvait parler devant un témoin. Saisi au passage, le geste fut compris et le témoin sortit.

— Oui, continua Dessertines, cette femme qui vient de t'enlever ton succès, c'est elle, la femme que je devais épouser et que j'ai abandonnée pour te suivre.

Tous les traits de la Léonti se décomposèrent à ces mots et se couvrirent d'une terreur pareille à celle dont Dessertines avait été saisi en voyant Delphine paraître sur le théâtre.

— Comme elle l'aimait ! murmura-t-elle, et comme elle se venge !

Puis, par un mouvement naturel en ce moment où la peur l'envahissait, elle attira son amant dans ses bras et lui dit :

— Tu ne me quitteras pas au moins pour retourner vers elle ?

— Je ne te quitterai jamais, répondit Raoul.

— Merci ! Maintenant je n'ai plus de crainte, et tu vas voir comme je vais l'écraser cette audacieuse, fit la Léonti avec une fierté superbe.

— Par pitié, ménage-la, murmura Raoul.

La Léonti le regarda, et lui montrant la porte :

— Si tu l'aimes encore, va-t'en.

— Non ! non ! je ne l'aime plus.

Le second acte commença et les deux rivales furent en face l'une de l'autre. Nous n'analyserons pas les

sensations qu'elles éprouvèrent. D'après ce qui précède, on les devine toutes. Un fait à remarquer, c'est que Delphine, qui tenait un rôle de suppliante, eut, au moment même où il lui imposait le plus l'humilité, des regards écrasants pour celle qui était venue lui enlever son bien. Tout le succès fut pour cette fille si originale et si hardie. Elle séduisit ses auditeurs, en troublant de plus en plus la Léonti, qui ne répondit pas à leur attente. A la fin de la pièce, Adalgise était montée au premier rang; Norma était descendue au second. Delphine obtint un triomphe éclatant, un de ces triomphes qui restent dans la chronique d'un théâtre, en un mot, celui qu'on réservait à la Léonti. Les bouquets couvrirent les planches; les couronnes s'abattirent à ses pieds. On les avait tressées pour la cantatrice italienne. Delphine eut tous les hommages. Puis, au milieu du bruit, des bravos, des cris, le rideau tomba; alors les gens du théâtre l'entourèrent, le directeur en tête. On l'embrassait, on la félicitait, on lui pressait les mains. Au milieu de cette ovation, il lui sembla voir passer Dessertines, triste, honteux, fuyant son regard.

— Je me suis donc vengée, se dit-elle, quand elle fut seule... Suis-je plus heureuse? suis-je consolée? Non! non! je souffre. Oh! la paix! le repos des jours passés. Je veux la solitude et le calme.

Mille pensées confuses se pressaient dans son cerveau; elle appelait Victor, Lucie; elle les demandait

et ils étaient à côté d'elle. Elle n'y voyait plus : elle pleurait, elle tremblait, et, enfin, elle se renversa convulsivement en arrière :

— Partons ! partons ! fit-elle, et elle perdit connaissance dans les bras de Lucie.

— Je le savais bien, s'écria Victor, qu'elle voudrait partir ! Vite, Lucie, un châle ! Ma voiture est à la porte.

Envelopper dans un manteau la pauvre Delphine, inerte comme un cadavre, la déposer dans la voiture, faire monter Lucie auprès d'elle, monter ensuite après avoir donné ses ordres, tout cela fut rapidement exécuté. Deux heures après, on arrivait aux Buissières, et Delphine, un peu ranimée par les soins de Lucie et de Victor, pouvait, malgré sa faiblesse, leur sourire et les remercier.

Pendant le reste de la nuit, Lucie veilla sur elle et Victor se tint dans une pièce voisine. Delphine souffrait plus encore des suites de ses émotions que du mal occasionné par le départ de Raoul. Vers le matin, elle reprit si complétement connaissance qu'elle appela Lucie et lui demanda où était Victor.

— M. de Robernier n'a pas quitté la maison, Mademoiselle, répondit Lucie ; il a envoyé son domestique à Nîmes chercher un médecin.

— Il m'aime ! c'est bien vrai ! murmura Delphine.

Delphine voulut le recevoir. Elle quitta son lit, se fit habiller et se mit au coin du feu dans un

fauteuil. Lucie répara le désordre de la chambre et abaissa les rideaux de l'alcôve. Elle ouvrit ensuite la porte et fit signe à M. de Robernier qu'il pouvait entrer.

— Ah! vous voilà donc mieux portante, dit-il, en recevant en plein cœur un sourire qui, malgré la tristesse dont il était empreint, semblait dire qu'il ne fallait pas perdre espoir.

— Je n'ai pas voulu mourir, répondit Delphine, et me voilà. Tout le désordre qui s'est opéré là, — et elle montrait son cœur, — n'est pas réparé; mais le temps et le calme seront mes meilleurs médecins. Celui qui va venir ne comprendra rien à mon mal. Il viendra trop tard, d'ailleurs.

— Trop tard! s'écria Victor alarmé.

— Ne suis-je pas en voie de guérison? Je vous le répète : je n'ai pas voulu mourir, parce que je vous eusse laissé malheureux. Je ne pouvais vous laisser malheureux, après tout ce que vous avez fait pour moi. Vous avez été bon, compatissant, délicat. Vous avez compris ce qu'il y avait de faux dans la position d'une pauvre fille de vingt-deux ans, seule, trompée. Tant que vous avez vécu ici, me sachant aimée, il n'est pas sorti de votre bouche un seul mot pour me parler de votre amour, et vous ne m'en avez parlé que lorsque vous avez eu besoin de me convaincre que, malgré l'abandon de l'autre, je pouvais encore goûter les bonnes joies de la vie. Et vous avez eu raison, car

il est quelquefois bon de vivre, — ajouta Delphine, en voyant pénétrer dans sa chambre les premiers rayons d'une belle journée de printemps. On ne meurt pas toujours à la suite d'une secousse qui semble briser le cœur, continua la jeune fille, tandis que M. de Robernier l'écoutait avec ravissement. On ne meurt pas surtout quand l'abandon qui pouvait tuer prcuve tout à coup l'indignité de celui qu'on a aimé et révèle d'autres trésors d'amour. J'ai vécu, Victor, j'ai vécu pour vous. Si donc un cœur éprouvé, meurtri peut-être, mais disposé à guérir, ne vous fait pas peur, descendez les degrés du mien et, tout au fond, vous trouverez une place libre; si elle vous convient, restez-y.

— Merci! merci! murmura Victor, le visage baigné de larmes de bonheur.

Delphine reprit :

— De tout autre je n'eusse rien accepté. De vous, je puis tout recevoir. Vous me connaissez bien et vous ne me soupçonnez pas d'ambition. Jamais je n'avais désiré la position où vous allez me mettre; mais, en l'acceptant, je prouve ma reconnaissance par l'unique moyen qui soit en mon pouvoir. J'en suis le prix, et c'est le seul que je puisse vous donner.

Victor prit la main de Delphine et y déposa un baiser. Puis, ils se regardèrent quelques instants, et si Victor ne dit pas à Delphine tout ce que son cœur contenait d'amour, c'est qu'il en fut empêché par la

présence de Lucie. La pauvre enfant, fatiguée par une nuit sans sommeil, s'était assoupie dans un coin; mais elle n'avait pas quitté la chambre. Ainsi l'avait voulu Delphine. Victor se leva et sortit lentement. Il voulait être seul. Aux heures de joie, le recueillement et le silence ont pour les grands cœurs d'ineffables voluptés.

Dès qu'il fut sorti, Delphine, malgré sa faiblesse, quitta son fauteuil, s'agenouilla à la place où Victor s'était agenouillé devant elle, et, le regard fixé sur le crucifix d'ivoire, dont le corps blanc jaunissait sous les premières et pâles clartés du jour, elle pria.

— Mon Dieu, dit-elle, faites que je le rende heureux. Dans une heure de douleur, j'ai été folle, orgueilleuse et méchante. Mais je veux maintenant être une femme nouvelle, tout oublier pour ne me souvenir que des nouveaux devoirs dont je viens d'accepter le fardeau. — Puis, à voix basse, elle pria pour celui qu'elle ne voulait plus aimer.

Nous ne nous chargerons pas d'expliquer la brusque décision de Delphine. En acceptant la main de M. de Robernier, au lendemain du jour qui la faisait veuve même avant le mariage, avait-elle cédé au dépit, à la crainte de demeurer seule dans la vie, sans appui ni secours, ou bien aux sentiments que la noble conduite de Victor avait réveillés en elle? A d'autres de le dire.

Pendant que son mariage se décidait ainsi, Desser-

tines et la Léonti se préparaient à quitter Nîmes. Dessertines, accablé de remords comme s'il eût commis un grand crime, ne demandait pas mieux que de fuir les objets de ses émotions et de ses terreurs. Et cependant comme il eût été heureux d'entrevoir un seul instant cette Delphine qu'il laissait si cruellement frappée ! Car il avait encore la faiblesse secrète de croire que Delphine pouvait comprendre et excuser l'abandon dont il la faisait victime, comme si Delphine pouvait faire autre chose que lui pardonner. La Léonti, de son côté, ne voulait plus monter sur un théâtre témoin du succès de sa rivale. Puis, elle avait hâte d'emmener Raoul loin de tout ce qui pouvait entretenir en lui le souvenir de celle qu'il devait oublier. Dans le voisinage de mademoiselle Vauzelles, elle ne se sentait pas suffisamment maîtresse du cœur qu'elle voulait garder. Elle tenait Delphine pour une ennemie si redoutable qu'elle jugeait prudent de la fuir au plus tôt, avant qu'elle eût rien tenté pour retenir son fiancé.

VII

Au mois de novembre suivant, c'est-à-dire six mois après avoir quitté le Midi, Dessertines, en revenant d'Allemagne, où il avait passé la belle saison avec sa maîtresse, trouva chez lui une lettre arrivée peu de

temps avant son retour et qui lui faisait part du mariage de M. de Robernier avec mademoiselle Vauzelles. Fort heureusement, la Léonti n'était pas présente au moment où il prit connaissance de cette nouvelle. Elle aurait été alarmée, non sans raison, de la pâleur qui envahit tout à coup le visage de Raoul. Il laissa échapper un geste d'abattement et se mit à pleurer, car le temps qui venait de s'écouler n'avait pas effacé de son cœur l'image de Delphine. Soit que les désillusions journalières, amenées par la vie commune entre deux êtres liés tout à coup l'un à l'autre sans s'être jamais connus, eussent diminué l'ardeur de sa passion, soit que le souvenir de Delphine eût été plus puissant que la présence de la Léonti, cette passion, assez forte d'abord pour lui faire oublier ses promesses solennelles, était sur le point de s'éteindre. Elle laissait échapper encore quelques lueurs, grâce aux efforts de la Léonti, aussi éprise de son amant qu'au premier jour; mais un élément indispensable à sa vie, l'amour de Dessertines, allait lui manquer. La Léonti, aveuglée par la grandeur de ses sentiments, ne devinait rien des luttes que soutenait Raoul contre le passé et des efforts qu'il faisait pour n'en rien laisser paraître. Chaque jour, depuis qu'elle l'avait arraché à Delphine, elle l'avait aimé davantage, sans diplomatie et sans calcul, comme une femme sûre de le retenir toujours auprès d'elle. Dessertines avait aussi goûté un bonheur infini, mais il s'en était prompte-

ment lassé, avant même de s'y être abandonné tout entier. A son insu même, il était trop à Delphine pour être longtemps à la Léonti.

Après un long séjour en Allemagne, il rentrait à Paris, avec l'intention de rompre au plus tôt une liaison dont il était las et avec le secret espoir que Delphine ne serait pas insensible à son repentir et aux protestations d'un amour que six mois auprès de la Léonti n'avaient pu tuer. La nouvelle du mariage jetait au vent toutes ses espérances, et le coup fut si rude qu'il en pleura. Comme il comprenait bien maintenant que la Léonti était devenue pour lui une femme ordinaire, que Delphine eût assuré le bonheur de sa vie et quelle faute il avait commise en l'abandonnant pour suivre celle qu'il n'aimait déjà plus. Le cœur a de grandes faiblesses et de singuliers caprices. Après avoir aimé éperduement deux femmes, qui toutes les deux lui avaient rendu amour pour amour, Raoul ne voulait plus de celle qui l'aimait encore et cherchait à revenir vers celle qui ne voulait plus de lui. Il resta longtemps assis, les coudes sur la table, la tête dans ses mains et les yeux fixés sur la fatale lettre. Il reconstruisit toute sa vie passée, l'heureux temps où il n'avait pas perdu le droit de parler d'amour à Delphine, et les belles heures qu'il avait passées auprès d'elle.

— Il est impossible, s'écria-t-il enfin, emporté par ses réflexions, et en se levant pour marcher dans sa chambre, qu'elle ne me pardonne pas ma faute...

Elle ne peut avoir cessé de m'aimer. Le dépit peut la pousser dans les bras de Victor... mais, à coup sûr, ce n'est pas l'amour. Oh ! la revoir ! la revoir ! et je suis sûr que je gagnerai ma cause. Sinon, j'obtiendrai du moins mon pardon et la certitude qu'elle ne me méprise pas.

— Ta cause est perdue, dit une voix sourde à côté de lui. Regarde la date de cette lettre. Delphine est mariée depuis quinze jours.

A ces mots, Dessertines se retourna. La Léonti était entrée sans qu'il l'entendît, et, comme il avait parlé haut, elle venait de tout comprendre. Elle était pâle, tremblante, le regard chargé de colère et de mépris, et du doigt elle lui montrait la lettre « de faire part » ouverte sur la table.

— Cette lettre est du mois d'août, et nous sommes en novembre, reprit-elle.

Raoul se précipita sur la lettre : la Léonti ne se trompait pas. Il porta la main à son cœur.

— Il me semble que je vais mourir, s'écria-t-il.

— Nous pourrions mourir ensemble, si tu voulais, dit gravement la Léonti en s'avançant vers lui ; car moi, je vais mourir... tu m'as tuée. Mais, toi, tu n'en aurais pas le courage. Il n'est pas sincère ce cri que tu viens de pousser. Ce n'est pas la douleur qui t'accable ; c'est la honte de te trouver surpris en flagrant délit de trahison, par celle que tu voulais trahir.

— Tais-toi, s'écria-t-il, furieux de ce qu'elle eût ainsi deviné une partie de la vérité.

— Non ! je ne me tairai pas. Je suis libre de parler, et je veux que tu saches que tout à l'heure, lorsque je ne serai plus, c'est toi qui m'auras tuée. Je savais ce mariage. Je l'avais appris à Bade, par un ami du comte de Robernier. Je ne t'en avais pas parlé dans la crainte de ce qui arrive. Mais j'avais redoublé de tendresse et d'amour, afin de rendre moins amers tes regrets, le jour où tu saurais que cette Delphine était perdue pour toi. Va ! je savais qu'elle avait toujours une place dans ton cœur, et si, lorsque tu m'accablais de protestations, je ne te donnais pas un démenti, c'est que j'espérais la faire oublier à force de dévouement. Et puis, nous sommes si faibles nous autres, si indulgentes pour celui que nous aimons; que nous lui pardonnons quelquefois de faire deux parts de son cœur, pourvu que notre rivale soit loin de lui et n'ait aucune preuve de son amour. Je ne t'en voulais pas de penser encore à elle. Je savais bien dans quelles circonstances tu l'avais aimée. Je n'en voulais qu'à moi-même de ne pas te la faire oublier assez vite. Et puis n'avais-je pas tes promesses? J'y ai cru de toutes mes forces, et c'est là ma faute, continua la Léonti, d'une voix que les larmes rendaient plus douce. Tu ne devais pas tenir celles que tu m'avais faites, à moi, puisque tu n'as pas tenu celles que tu lui fis, à elle.

— Tu me reproches d'avoir abandonné Delphine ! Mais pour qui l'ai-je abandonnée ?

— Oui, je te le reproche, et j'en ai le droit. Est-ce moi qui suis allée te chercher ? N'es-tu pas venu le premier me parler d'amour, et lorsque tu es venu, m'as-tu dit quels liens t'engageaient à cette femme ? Je t'aurais éloigné de moi. Tu parlais au contraire de m'aimer toujours, et lorsque je voulais douter de ta sincérité, tu t'irritais, tu cherchais à me convaincre et, à genoux devant moi, tu me disais : « Je suis prêt à vous chérir comme vous entendez l'être. Je vous livre toute ma vie. » Tu mentais, car tu savais bien que ta vie ne t'appartenait pas.

Raoul voulut répondre et il le fit sans réfléchir.

— Vous avez reçu dans votre vie assez de déclarations d'amour pour savoir le cas qu'il fallait faire de la mienne.

— Pour t'excuser tu ne trouves qu'une insulte, lui répondit la Léonti, en le regardant avec pitié, mais une insulte encore plus cruelle pour toi que pour moi ; car si tu me ranges ainsi parmi les femmes qui inspirent si peu le respect que tout le monde ose leur parler d'amour, tu te ranges, toi, parmi les hommes assez vils pour tomber aux pieds de ces femmes et aider à les perdre, au moyen de promesses qu'ils savent ne devoir jamais tenir. Pour ton honneur, je ne veux pas croire que lorsque tu étais à mes pieds ton amour ne disait pas tout ce que disait ta bouche ; car

l'abandon où tu as laissé ta fiancée n'aurait pas d'excuse et serait une lâcheté.

Ainsi Dessertines se trouvait pris dans son propre piége. D'un mot, il pouvait en sortir. En des cas pareils, hommes et femmes ont toujours à donner une raison assez bonne pour se tirer d'affaire. Ce mot, Raoul ne le prononça pas, et la Léonti sortit de chez lui le cœur brisé. En entrant dans sa chambre, elle tomba comme folle dans un fauteuil. Puis elle se leva, cédant à l'agitation qui l'obsédait. — Heureusement, j'en mourrai! se dit-elle, en se regardant dans une glace qui lui renvoya le reflet de son visage altéré, pâle et défait.

Elle devait chanter le soir pour sa rentrée au Théâtre-Italien, où son engagement avait été renouvelé. Elle eut le courage de se décider à y aller, quoique ce ne fût pas une mince tâche, puisqu'on donnait *I Puritani*. Mais comme elle était Italienne, c'est-à-dire dévote, elle pria pour demander à Dieu la grâce de bien chanter son rôle ce soir-là, et de mourir ensuite. Puis elle appela celui de ses domestiques dans lequel elle avait le plus de confiance et lui ordonna d'aller se mettre en faction à la porté de Dessertines et de venir à minuit, à la sortie du théâtre, lui dire comment il avait passé sa soirée.

— Si Dieu exauce ma prière et si je meurs ce soir, se dit-elle, je serai bien aise de savoir ce qu'il fera pendant que je rendrai le dernier soupir.

Le soir, elle alla au théâtre à pied. En route, elle entra dans une église, y pria avec une grande ferveur, et n'en sortit qu'après être restée vingt minutes environ dans un confessional. Il ne faut pas oublier que la Léonti était née à Rome. Son succès dans l'admirable opéra de Bellini fut immense. Applaudie, acclamée, rappelée, couverte de bouquets et de couronnes, elle oublia un moment la grande douleur qui durant la soirée n'avait pas cessé de gronder dans son sein. Mais après la représentation, lorsque la foule fut écoulée, lorsque le tumulte eut fait place au calme et qu'elle se trouva seule dans sa loge, elle se sentit plus triste qu'auparavant, et si mal qu'elle crut la mort près d'elle.

— Je l'ai voulu. Je serai prête, se dit-elle.

Au même moment, son domestique entra.

— Que savez-vous?

— Madame, répondit cet homme, M. Dessertines est sorti de chez lui à sept heures. Il est monté dans une voiture sur laquelle on a mis ses bagages, et cette voiture l'a conduit au chemin de fer de Lyon.

— Il est allé auprès d'elle, s'écria la cantatrice avec indignation, pour la tromper encore, sans doute. Non, cela ne sera pas, je ne veux pas mourir maintenant... Nous partons demain pour le Midi, ajouta-t-elle en s'adressant à sa femme de chambre qui finissait de l'habiller.

Dessertines était en effet parti pour les Buissières;

il voulait revoir Delphine. Qu'elle fût mariée ou non, il se jetterait à ses pieds et lui demanderait ce pardon sans lequel il ne pouvait plus vivre. Les reproches de la Léonti, loin de changer son projet, n'avaient eu d'autre résultat que de lui en faire désirer plus vite la réalisation. Il avait hâte d'être auprès de Delphine; il lui semblait qu'il allait la trouver encore libre. Et puis, il cherchait à fuir la Léonti et ne redoutait rien tant que de voir se renouveler la scène pénible que nous avons racontée plus haut.

La route lui parut d'une longueur extrême, surtout entre Paris et Lyon. A partir de cette ville, à mesure qu'il approchait de Nîmes, toute sa fermeté s'évanouissait; les beaux discours qu'il avait construits dans sa tête et qui devaient lui rendre dans le cœur de Delphine son ancienne place, se défaisaient mot à mot. Son agitation redoublait; il commençait à avoir peur de se trouver en sa présence. Plus que jamais, en ce moment, il se sentait coupable et s'avouait à sa grande honte qu'il était bien indigne de l'amour de Delphine. Ce qui augmentait encore ses craintes, c'est qu'il ignorait les véritables sentiments de Victor de Robernier à son égard. Depuis sa rupture avec Delphine, il n'avait eu d'autre lettre des Buissières que celle qui lui annonçait le mariage. Allait-il trouver dans Victor un ami ou un ennemi?

C'est dans ces sentiments qu'il arriva à Nîmes et qu'il y resta toute une journée, sans oser se présenter

aux Buissières. Enfin il se décida et il partit. Il laissa dans une auberge, près du pont du Gard, la voiture qui l'avait amené, pour faire à pied le court chemin qui le séparait encore du château. A mesure qu'il en approchait, son cœur battait si vite qu'il eût été difficile d'en compter les pulsations. Il voyait déjà les grands arbres du parc, à travers lesquels miroitaient au soleil la toiture d'ardoise et les vitres des hautes croisées. Le parc des Buissières est fort vaste, et en certains endroits clos simplement de haies vives, taillées en buissons et très-élevées. Raoul y entra par une ouverture naturellement pratiquée dans le fourré. Puis, il s'avança doucement vers le château, suivant les allées les plus sinueuses et hésitant encore à se présenter. On se rappelle qu'on était alors au mois de novembre, c'est-à-dire à l'entrée de l'hiver. Les feuilles desséchées formaient un bruyant tapis qui crépitait sous le pied de Raoul. Il marcha quelques minutes sans entendre autre chose que le bruit qu'il faisait lui-même. Tout à coup, il entendit à dix pas de lui un bruit pareil. Il s'arrêta, le bruit continua et, au détour de l'allée qu'il suivait, il vit apparaître Delphine, Delphine toujours belle, toujours jeune, vêtue de noir puisqu'elle était encore en deuil, mais n'ayant plus sur le visage et dans les yeux ni tristesse, ni fièvre. Il suffisait de la voir pour se convaincre qu'elle commençait à être heureuse.

A l'aspect de Raoul, elle ne put retenir un cri. Mais,

elle se remit presqu'aussitôt et, s'avançant vers lui, elle lui dit brièvement et d'une voix émue :

— Je ne m'attendais pas à vous voir ici. Je vous croyais bien loin. Je ne sais pourquoi vous êtes venu ; mais afin de vous éviter des paroles inutiles, je dois vous apprendre que je suis mariée. Je suis la femme du comte de Robernier.

— Je le savais, répondit Raoul.

— Mais, alors, votre présence.....

— Vous étonne, n'est-ce pas? Soyez rassurée, Madame. Je venais auprès de vous, l'esprit perdu, la tête en feu ; je voulais vous reparler de cet amour que vous encouragiez autrefois, qui n'a été que coupable et qui vous revenait plus grand, plus ardent qu'alors. Mais, en vous voyant unie à un autre, toujours séduisante, embellie même, je devine que vous êtes heureuse, et ce n'est pas moi qui troublerai votre bonheur. Je pouvais être heureux auprès de vous ; je vous ai perdue par ma faute : à moi seul d'en souffrir. Je pars content de vous avoir vue, mais le cœur déchiré de sentir détruite ma dernière espérance. Du moins me laisserez-vous emporter la pensée que votre pardon m'accompagne et que tout le mal que je vous ai fait....

— N'en parlons plus, fit Delphine en l'interrompant. Je vous pardonne. Je vous ai pardonné depuis longtemps, et je désire que tout le bonheur que je vous veux se réalise.

— Il n'en est plus pour moi! murmura Raoul.

Il y eut un long silence. Delphine, en se retrouvant d'une manière imprévue en face de celui qu'elle avait tant aimé, se sentait faible, tremblante, portée à l'indulgence. Elle était toute prête à recevoir quelques-unes de ces excuses qui amènent une explication. En ce moment elle eût été presque heureuse de voir diminuer les torts de Raoul. Il se tint un moment devant elle, dans une attitude humble et suppliante; puis, voyant qu'elle ne reprenait plus la parole, il jugea qu'elle souhaitait de le voir partir. Il s'inclina, balbutia quelques mots qu'elle ne comprit pas et s'en alla lentement par le chemin qu'il avait suivi pour venir. Delphine eut un éblouissement et s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber. Cette entrevue si courte avait causé dans tout son être un désordre effroyable. Mais elle parvint à surmonter cette faiblesse, et se redressant :

— Raoul, s'écria-t-elle, vous êtes malheureux?

Ce fut un cri de sœur. Après l'avoir tant aimé, elle le revoyait pour la dernière fois, peut-être : n'avait-elle pas le droit de l'interroger?

— Ah! vous m'aimeriez encore? fit-il, en revenant d'un seul bond jusqu'à elle.

Elle eut un geste superbe de grandeur et d'orgueil.

— Ne me faites pas repentir d'avoir cédé à l'intérêt que je vous porte encore. Vous avez poussé là, tout à l'heure, un cri de désespoir qui m'a effrayée. J'ai eu

pitié de vous. Je vous ai rappelé; ne détruisez pas ce que ce mouvement a eu de bon, en en suspectant l'honnêteté. Je n'aime que mon mari.

Ces paroles furent prononcées simplement, et Raoul se trouva si honteux de lui-même qu'il baissa la tête et ne répondit pas.

— Je vous ai demandé si vous étiez malheureux, reprit-elle.

— Puisque je vous perds !

— Mais cette femme que vous aimez?...

— Je ne l'aime plus. Je l'ai quittée, il y a deux ours, pour revenir vers vous !

— Je plains cette pauvre femme et je vous plains, vous, car vous l'avez dit : le bonheur ne vous est plus permis.

Comme Delphine venait de parler, un troisième personnage apparut tout à coup et se plaça entre elle et Dessertines : c'était la Léonti. Arrivée à Nîmes quelques heures après Raoul, elle s'était mise sur ses traces et l'avait suivi jusqu'aux Buissières.

— Merci, madame, des bonnes paroles que vous venez de prononcer pour moi, dit-elle à la comtesse de Robernier. Je l'ai suivi jusqu'ici. J'étais là, derrière ces arbres, et j'ai tout entendu. Vous avez raison de me plaindre. Je souffre horriblement, je vais mourir, et l'amour qui me tue me fait encore faire des folies, comme celle de me présenter devant vous ainsi qu'une coureuse de grands chemins. Mais, que voulez-

vous, je suis folle, je me croyais aimée, j'avais droit de l'être, et tout à coup j'ai découvert qu'il ne m'aimait plus. Ah! ne le plaignez pas, lui, ajouta la cantatrice, en écrasant son amant d'un regard de mépris. Il n'est pas même digne de votre pitié. Il vous a quittée pour venir vers moi, qui ne savais pas quelles promesses l'attachaient à vous. Il me quitte pour revenir vers vous. Mais je l'ai suivi à son insu pour vous mettre en garde contre ses séductions. J'ignorais quelle femme vous êtes. Je n'ai pas voulu qu'il pût vous faire accepter son amour, parce qu'il vous tromperait encore comme il nous a trompées.

Les derniers mots de la Léonti moururent dans les sanglots. Madame de Robernier, profondément émue, courut vers elle; mais Dessertines la devança. Il soutint la Léonti. En même temps elle chancela, promena autour d'elle des yeux égarés et tomba dans ses bras épuisée et mourante.

Quelques instants après, elle était au château, couchée dans la chambre de Delphine, qui lui prodiguait, avec l'aide de Lucie, les soins les plus tendres. Victor de Robernier, à qui sa femme avait tout expliqué en deux mots, avec cette délicatesse adroite et rusée que les femmes apportent quelquefois dans leur langage, essayait de consoler Raoul qu'il avait entraîné loin de là.

Le soir, un médecin vint au château. Il vit la malade, secoua la tête et s'en alla après avoir donné un

nom scientifique au mal qu'il considérait comme incurable.

La maladie était toute dans le cœur. On ne lui dit pas que la Léonti mourait d'un désespoir d'amour; mais il dut le deviner. Après que le médecin fut parti, on manda un prêtre et on fit ensuite entrer Dessertines.

— Je te pardonne, lui dit la Léonti qui venait de se réconcilier avec Dieu, et, pour te le prouver, c'est toi que je charge de me ramener à Rome quand je ne serai plus. C'est là que je suis née; c'est là que je veux être enterrée.

Dessertines fit signe, en pleurant, qu'il acceptait ce triste privilége. La Léonti mourut dans la nuit. Le lendemain Raoul, fidèle à sa promesse, emportait loin des Buissières, où il ne devait plus revenir, le cadavre de cette victime de son amour.

— Mon cœur est là dedans avec elle, dit-il à Victor, en lui faisant ses derniers adieux. Je vais à Rome et je n'en reviendrai pas.

L'année suivante, la comtesse de Robernier mit au monde son premier enfant, et cet événement la combla de joie. Elle aimait son mari, non pas de cet amour enthousiaste et juvénile autrefois voué à Raoul, et qui avait failli la tuer, mais d'une affection plus grave et non moins douce, basée sur l'estime qu'une année auprès de Victor avait fait naître en elle pour ce grand cœur. Les femmes d'une intelligence supé-

rieure se laissent prendre volontiers aux consolations qu'on leur prodigue, et l'affection qu'elles donnent en retour a des charmes infinis. N'est-ce pas dire en quelques mots que le bonheur existait pour Delphine et pour Victor?

Quant à Dessertines, il a tenu parole. Il est resté à Rome : au bout de deux ans, il est entré dans les ordres.

FIN.

UNE

ADOPTION DANGEREUSE

I

Madame Valentine de Fontvieux était une femme à la mode. On sait ce que cela veut dire. Avoir sa loge au Théâtre-Italien et sa loge à l'Opéra, aller chaque jour à la même heure, au bois de Boulogne, pendant six mois de l'année, habiter la campagne ou les villes d'eaux pendant six autres mois, être de toutes les fêtes ou, du moins, pouvoir parler de toutes, se tenir au courant de la chronique scandaleuse dont on est soi-même exposée à devenir l'héroïne, tels sont quelques-uns des priviléges de cette situation de femme à la mode.

Ces privilèges, à ce qui paraît, ne donnent pas tout le bonheur désirable, car, bien qu'elle les possédât tous, madame de Fontvieux était loin de se trou-

ver heureuse. L'ennui, voilà son mal. Elle avait trente-quatre ans, cette pauvre jolie femme, et elle s'était ennuyée pendant une bonne moitié de sa vie, c'est-à-dire depuis qu'elle était mariée.

A qui la faute ? Jeune fille, elle avait rêvé des amours et un mari jeune comme elle, des enfants beaux et caressants, une existence toute semée de sourires et de fleurs. On l'avait mariée à un homme plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans. Comme il n'en avait que trente-sept, cette différence d'âge ne l'avait pas d'abord frappée. Elle ne s'en aperçut que plus tard, lorsque les cheveux de son mari commencèrent à grisonner, et au moment où elle sentait d'une manière plus vive les tristesses d'une existence de femme non égayée par les rayonnements de la maternité. Car elle n'avait pas eu d'enfants, et c'est ce qui doublait sa peine. Elle voyait venir, presque terrifiée, la quarantième année, cet âge si cruel pour certaines femmes, et qui marque pour elles la fin des choses dont elles ont vécu. En remontant le cours de son existence, elle n'y rencontrait rien de bon, rien de consolant, rien de tendre, à ranger dans ses souvenirs. Succès de quelques bals, caprices de quelques jours, hommages de quelques jeunes gens, plus ou moins insignifiants, qu'était tout cela? et combien il serait peu gai de se rappeler ces épisodes, lorsque la vieillesse serait venue. Tout était vide en elle et autour d'elle, son cœur et sa maison.

Déjà se préparait l'isolement que sa grâce et sa beauté seules conjuraient encore, en retenant auprès d'elle, captivés par ses charmes, les derniers de ses adorateurs. Elle assistait à ce grand naufrage de toutes ses illusions, et c'est à peine si, aux jours où le soleil jetait dans son âme quelques-uns des rayons dont il réchauffe la nature, elle osait encore espérer que cette maternité tant attendue lui viendrait.

Et à ce moment où, pleurant comme Rachel, non pas sur les enfants qu'on lui avait pris, mais sur ceux qu'elle n'avait pas, elle aurait tant eu besoin d'être consolée, que faisait son mari ? Il avait mieux à faire qu'à consoler sa femme : il voulait être de l'Institut. L'ambition le rendait aveugle. Il n'avait rien d'un méchant homme, cependant. Ce n'était que contre son gré que sa femme se trouvait malheureuse. A l'entendre, il avait tout fait pour qu'il en fût autrement. Mais, savant et philosophe, il ignorait qu'avec les femmes il faut une autre science et une autre philosophie que celles qu'on apprend dans les livres. Il écrivait de gros volumes sur le mariage, et il n'avait su mettre ni bonheur ni repos dans le sien. Valentine n'était-elle pas bien à plaindre ?

Il convient de raconter, dès à présent, un fait important qui s'était produit dans l'existence de madame de Fontvieux, quelques années avant l'époque où commence ce récit, et qui en est, pour ainsi dire, la clef. Désolée de n'être pas encore mère après six ans

de mariage, commençant à désespérer de l'être, voulant à tout prix se sauver d'elle-même, en essayant de donner un but à sa vie, elle se décida à faire ce que bien des femmes auraient fait à sa place, à adopter un enfant. M. de Fontvieux était trop l'ami de son propre repos pour s'opposer au désir de sa femme. Heureux de pouvoir lui plaire entièrement en quelque chose, il l'encouragea dans le projet qu'elle lui avait soumis et dont la réalisation fut décidée tout à coup par une circonstance imprévue. Une amie de pension de Valentine, qu'elle avait retrouvée à Paris, dans le monde, veuve d'un banquier ruiné par de fausses spéculations, mourut en laissant orphelin, et presque sans fortune, un enfant de dix ans.

La position de cet enfant, ses malheurs précoces, la douceur de son regard, la vivacité de son intelligence, tout cela, non moins que l'affection qu'elle avait eue pour madame Rivière, — c'était le nom de son amie, — séduisit Valentine, et, avide de reporter sur quelqu'un les maternelles tendresses dont elle se sentait le cœur rempli, elle s'empressa de recueillir dans sa maison et d'adopter comme son enfant le petit Camille. Ce n'est pas tout. A vingt-trois ans, dans toute la splendeur d'une jeunesse et d'une beauté que sa fortune et son rang rendaient plus éclatantes, enthousiasmée de son nouveau rôle, elle n'hésita pas à renoncer au monde pour aller vivre aux champs avec l'enfant qu'elle voulait aimer avec autant de dévouement que

s'il fût sorti de ses propres entrailles. C'était, comme on le voit, toute une révolution dans sa vie; mais elle voulait appartenir entièrement à son fils adoptif et remplir à son égard les devoirs dont elle avait accepté le fardeau. C'est pour cela qu'elle partait.

Sa décision surprit M. de Fontvieux, mais ne trouva pas en lui un adversaire. Loin de là : depuis longtemps, il désirait un peu de solitude pour mettre la dernière main à son grand livre sur le mariage. Ce fut avec un vrai bonheur qu'il renferma dans une malle, pour les emporter avec lui, ces manuscrits précieux qui devaient lui ouvrir toutes grandes les portes de l'Institut. Il fit une dernière visite à ses futurs collègues, pendant que Valentine surveillait les apprêts du grand bal qu'elle offrait au monde comme adieu.

On partit pour le département de l'Ardèche, où étaient situées les propriétés de M. de Fontvieux. Pendant la route, Valentine fut d'une gaieté folle. Elle avait assis l'enfant, ce petit Camille dont nous avons encore si peu parlé, à côté d'elle, sur des coussins moelleux, afin qu'il ne sentît pas trop les cahots de la route. Elle le caressait, allait au devant de ses moindres désirs, le prenait sur ses genoux, lui souriait sans cesse, faisant ainsi son noviciat dans la vocation nouvelle qu'elle adoptait et que les circonstances que nous avons racontées rendaient plus périlleuse pour elle que pour d'autres. Pendant ce temps, Camille, le cœur gros, avait à peine pleuré, pensant à sa mère qui lui

manquait tant depuis quelques jours, levait ses yeux humides vers cette belle dame, vêtue de soie, parfumée et douce comme ses plus doux rêves, et qui s'efforçait de le consoler.

— Ne pleure pas trop, mon petit Camille, lui disait-elle. Ta mère est partie pour un long voyage. Peut-être elle restera longtemps éloignée de toi.

— Oh ! Madame, interrompit l'enfant, à qui on n'avait rien osé dire de la vérité, pourquoi vouloir me tromper ? quand je quittai ma chère maman, elle était bien malade. Je sais bien, quoi qu'on m'en dise pour ne pas me faire de la peine, je sais bien qu'elle est morte et que je ne la verrai plus.

— Vous la verrez dans le ciel, mon petit ami, répondit alors M. de Fontvieux, qui n'avait encore rien dit, et qui croyait donner à sa parole une plus grande autorité, en parlant, en un pareil moment, de choses religieuses. Et il ajouta : C'est pour cela qu'il faut être bien sage, si vous voulez aller la retrouver un jour.

— Tout cela est dans mon catéchisme, Monsieur, reprit sèchement l'enfant; mais ce n'est pas ce qui me la rendra, ma pauvre chère maman.

Et il sanglotait.

Aux premiers mots de son mari, Valentine avait levé les épaules, et la réponse de Camille arrêta celle qui lui était venue aux lèvres. Elle se contenta donc de faire observer à son mari que, vu l'extrême jeunesse

de cet enfant, le moment était mal choisi pour lui tenir un tel langage.

— Cependant, chère amie, murmura M. de Fontvieux, un peu décontenancé, les vérités religieuses ont prise sur les plus faibles intelligences, et j'ai même là-dessus dans mon livre sur le mariage un chapitre que je crois éloquent.

Madame de Fontvieux ne répondit pas à son mari, mais elle prit l'enfant sur ses genoux, afin de lui prodiguer des consolations dignes de toucher son cœur et de frapper son intelligence. Elle essuya d'abord ses beaux yeux d'où s'échappaient de grosses larmes, puis, l'ayant embrassé, elle lui dit :

— Je te demande pardon, Camille, de t'avoir traité en petit garçon et d'avoir essayé de te cacher la vérité. Je vois bien qu'il faut te traiter en homme raisonnable. Oui, c'est la vérité, mon ami. Dieu a rappelé à lui ta pauvre maman; mais en s'en allant là-haut, elle t'a confié à moi. Je n'ai pas la prétention de la remplacer auprès de toi ; mais je veux être si dévouée, t'aimer avec tant de tendresse, que tu retrouveras en moi un peu de celle que tu as perdue. Et puis, nous causerons souvent d'elle.

— Oh ! Madame, vous êtes bonne, s'écria Camille, en se jetant à son cou.

Ce fut un vrai baiser d'enfant à sa mère, et Valentine éprouva pour la première fois une joie ineffable en se sentant embrassée ainsi.

— Ne me dis pas Madame, appelle-moi ta petite maman.

— Mais, s'écria Camille, vous n'avez donc point de petit garçon, vous ?

Valentine secoua la tête, tandis qu'une tristesse soudaine envahit le visage de M. de Fontvieux. A certaines heures, c'était là un motif de désespoir pour ce pauvre homme. Alors, il doutait de tout, même de l'Institut.

Camille avait saisi le double mouvement du mari et de la femme, et, dans sa petite intelligence, une lueur s'était faite : il avait compris autant qu'il pouvait comprendre. Il embrassa de nouveau Valentine.

— Et bien, oui, lui dit-il, vous serez ma petite maman, et je vous aimerai bien ; mais, nous parlerons de l'autre, ajouta-t-il.

— Tout ce que tu voudras, cher enfant, répondit Valentine, en le pressant contre sa poitrine.

Puis elle reprit, en montrant M. de Fontvieux :

— Il faudra l'aimer aussi, car il sera ton second père.

— Je l'aimerai, fit Camille, et il alla l'embrasser.

Le lendemain, on arrivait au château de Fontvieux. Une belle maison moderne, bâtie à mi-côte, aux bords du Rhône, séparée du fleuve par un parc immense ; un ciel admirable, un climat capricieux, mais clément jusqu'en ses plus violents caprices, du soleil et du vent, des montagnes et des prairies, des mûriers et

des vignes, voilà Fontvieux. Intérieurement, la maison était confortable, plus que confortable, élégante. Valentine avait passé là les six premiers mois de son mariage, et c'est elle qui avait présidé à l'installation. Depuis, elle n'y était plus revenue. Elle trouvait le pays sauvage et trop éloigné de Paris. Cette Parisienne préférait aux âpres rives du Rhône les gais rivages de la Marne, où s'élevait le château qui avait vu s'écouler sa jeunesse et que quelques heures seulement séparaient de la rue de Varennes. Il avait fallu les entraînements de sa maternité improvisée pour la décider à revenir à Fontvieux et mettre de la sorte une barrière infranchissable entre elle et le monde, dont plus que jamais elle se trouvait lasse.

Elle avait donc fait un grand pas dans la voie du bonheur. Et, tout d'abord, elle éprouva ce qu'elle n'avait jamais éprouvé jusque-là, un absolu repos de cœur et d'esprit. Absorbée dans cette épreuve de la maternité, elle y goûta les joies les plus douces et les plus sereines. Pourquoi ce repos ne se prolongea-t-il pas? Comment ces joies s'envolèrent-elles?

Soit que l'habitude bientôt contractée d'avoir sans cesse Camille auprès d'elle, sans ressentir pour lui les tendresses d'une mère, eût diminué son enthousiasme, soit que l'âge même de cet enfant l'eût empêchée de déployer les soins maternels tels que son cœur jeune encore le comprenait, et qui pour mieux s'exercer aurait voulu le berceau d'une mignonne créature, Valen-

tine, au bout d'un an, était désillusionnée. Ce temps avait suffi pour lui faire comprendre que ce n'était pas sur Camille que pouvaient s'employer ces affections inassouvies dont son cœur était plein. Ce qu'elle aurait dû prévoir plus tôt lui arrivait. La maternité adoptive ne pouvait remplacer l'autre, la vraie, celle qu'elle désirait avec tant d'ardeur.

Les joies qu'elle avait reçues de l'affection de Camille lui soufflaient avec violence le désir d'en avoir de plus complètes. Elle voulait être, même au prix des plus dures souffrances, mère d'un enfant qu'elle pourrait presser contre sa poitrine comme le fruit de son sein et aimer avec cette tendresse infinie qu'elle ne pourrait jamais donner à Camille, paree que c'est la tendresse que les véritables mères ont pour leurs véritables enfants et qu'elles ne peuvent donner à d'autres.

Là est tout le probème du mal dont Valentine, après un an de séjour à Fontvieux, commençait à souffrir. Désespérant de devenir mère, ne trouvant pas dans la maternité adoptive les dédommagements qu'elle avait rêvés, elle voyait s'envoler la dernière de ses espérances.

Pendant ce temps, M. de Fontvieux, enfoncé plus que jamais dans le travail que lui donnait son fameux livre, n'en sortait plus que pour s'occuper de la réalisation d'une idée qui lui était tout à coup venue, celle de se faire nommer député. Camille partageait son

temps, avec une intelligence et une ardeur égales, entre ses études confiées à un précepteur et de longues promenades dans ce pays pittoresque, où tout parlait à son imagination un si poétique langage.

Il trouvait aux révélations qui se faisaient en lui devant les grandes beautés de la nature une compensation à l'isolement dans lequel il vivait. Cet isolement était la suite des désillusions de Valentine qui l'avaien rendue plus froide à l'égard de Camille. Il s'en aperçut vite, car il était en ce moment occupé à étudier les gens qui l'entouraient en y mettant la persistance et la lucidité que les enfants savent apporter dans certaines tâches. Il n'en voulut pas à madame de Fontvieux; il commençait à raisonner assez justement, et il savait bien qu'elle ne pouvait être pour lui qu'une tutrice. Seulement sa découverte le rendit plus circonspect, et comme Valentine avait voulu le traiter en tout comme un fils, il se trouva naturellement porté à la comparer à sa mère Que gagna Valentine à cette comparaison? Rien. Dès ce jour Camille témoigna pour elle d'une respectueuse affection et d'une grande reconnaissance, et ce fut tout. Il n'y eut ni les caresses, ni les confidences, ni les soins tendres qu'elle avait rêvés. Pour un peu se consoler, elle se dit que, si elle avait pris un enfant en bas âge, qui n'eût jamais connu sa mère, elle l'aurait mieux aimé. Mais elle fut bientôt obligée de s'avouer qu'elle n'aimerait bien que l'enfant qu'elle mettrait au monde, et tous ses

désirs du passé, calmés un moment, remontèrent à la surface de son cœur plus puissants que jamais.

II

L'année suivante s'écoula pour elle dans ces angoisses, tandis que Camille travaillait avec ardeur pour plaire, par tous les moyens en son pouvoir, à ses parents adoptifs. M. de Fontvieux commençait à s'attacher beaucoup à cet enfant soudainement introduit dans sa maison. Ils faisaient ensemble de grandes promenades, où M. de Fontvieux, qui, paraît-il, n'était pauvre homme qu'avec sa femme, l'initiait sagement à la vie.

C'était entre eux de graves conversations auxquelles M. de Fontvieux prenait un véritable plaisir et qui, par des procédés prompts et sûrs, instruisaient Camille.

Avec sa mère adoptive il était bien moins à l'aise ; et, quoiqu'il l'appelât du doux nom de petite maman qu'elle s'était elle-même choisi, quoiqu'il l'embrassât soir et matin, il se trouvait gêné en sa présence, il devinait en elle, sans les comprendre, des orages auxquels il était mêlé, et il craignait toujours de rencontrer dans ces beaux yeux qui lui avaient été si doux

et qui s'efforçaient de l'être encore, des colères contre lui.

Voilà où en étaient les choses au moment où Camille atteignit sa treizième année. Valentine, lasse de souffrir, recommençait à s'ennuyer, et en pleine jeunesse, en pleine beauté, à vingt-six ans, elle se consumait lentement dans d'affreuses rages contre son mari, contre Camille, contre elle-même, ou dans d'épouvantables langueurs, dont rien ne pouvait la tirer. Alors, fatiguée des luttes que nous avons brièvement racontées, de son isolement qu'aucune de ses bonnes amies de Paris n'était venue troubler, elle se reprit à tourner les yeux vers ce monde où, reine toute-puissante, elle avait tenu pendant six ans un sceptre, volontairement abandonné depuis, mais qu'elle pouvait reprendre encore, et cela seulement en se montrant un jour. Les bals, les théâtres, les hommages de ses adorateurs, les jalousies de ses rivales, elle revit tout et elle regretta tout. Elle éprouva cet affreux mal qu'on appelle la nostalgie : la nostalgie de Paris.

L'hiver suivant, elle habitait le brillant hôtel de la rue de Varennes et se lançait à corps perdu dans le monde, décidée cette fois à oublier son mal et à vivre d'émotions nouvelles et assez puissantes pour tuer en elle le souvenir de toutes les autres.

Vers ce temps, M. de Fontvieux, en attendant qu'il fût de l'Institut, parvint à se faire nommer député, et, tout entier à ses nouvelles fonctions, il délaissa Ca-

mille, comme madame de Fontvieux l'avait délaissé. Dès ce moment, Camille vécut dans un isolement presque complet. Rélégué dans l'appartement qu'on lui avait réservé au fond de l'hôtel et du côté des jardins, livré à un maître pour lequel il n'éprouvait qu'une médiocre sympathie, il travaillait, il songeait aux moyens d'être bientôt libre, et il pensait à sa mère. C'était un loyal et charmant jeune homme, d'un esprit sain, d'une nature droite, d'un cœur généreux, et si Valentine avait pu dire : Il est mon fils, elle en eût été bien fière. Mais, en ce moment, il comptait pour si peu de chose dans sa vie qu'elle ne s'apercevait d'aucun de ses progrès. C'est à peine si Camille la voyait aux heures des repas. Il attendait ce moment dans l'espoir qu'il lui viendrait, soit de madame de Fontvieux, soit de son mari, quelques paroles vraiment tendres, aussi tendres que les premières qui lui avaient été dites ; il n'en était rien. La conversation roulait sur des choses qui lui étaient étrangères. Valentine parlait du bal de la veille, de sa toilette du soir, du concert du lendemain ; M. de Fontvieux parlait de la Chambre, de ses électeurs, de son livre sur le mariage, de l'Institut, et jamais on ne parlait de Camille.

De temps en temps, cependant, M. de Fontvieux s'intéressait à lui quelques heures, s'occupait de lui, lui demandait s'il se plaisait à Paris, et Camille s'empressait de répondre que la reconnaissance lui faisait

un devoir de se plaire toujours avec ses parents adoptif. C'était tout.

La belle saison arriva. Madame de Fontvieux avait décidé qu'elle la passerait dans les Pyrénées. Elle partit et n'emmena pas Camille. Il resta cinq mois à la campagne, chez la mère de Valentine, et là, du moins, il eut de bonnes heures, car la vieille madame de Fargues était une excellente femme et aimait les caractères jeunes et francs. A l'hiver, Camille rentra à Paris et y reprit sa vie accoutumée. Rien n'était changé dans la conduite de ses parents adoptifs. Il les retrouva tels qu'il les avait laissés.

C'est ainsi qu'il arriva à sa seizième année. Il venait de terminer ses études et attendait ce moment avec impatience, pour réaliser un projet qu'il avait conçu depuis longtemps. Il voulait être marin.

— Es-tu sûr, lui demanda M. de Fontvieux auquel il demandait conseil, de ne pas prendre pour une vocation sérieuse ce qui ne serait qu'un caprice?

— J'en suis sûr.

— Qu'en pensez-vous, chère amie? demanda le futur académicien à sa femme.

— Mais Camille est libre de choisir, et je crois qu'il choisit bien.

— Tout est pour le mieux, alors. Camille entrera à l'école.

Huit jours après, il partit pour Brest. Les adieux avaient été tendres de part et d'autre. Valentine était

vraiment émue en se séparant de Camille, et son père adoptif l'accompagna jusqu'au bout de son voyage.

Trois années s'écoulèrent. Pendant tout ce temps, Camille ne vit que deux fois madame de Fontvieux. La dernière entrevue eut lieu à Brest. Il avait été désigné pour faire, à bord de la *Pentesilée*, en qualité d'aspirant, un voyage au long cours. Valentine vint l'embrasser la veille de son départ. Puis, tandis qu'il se dirigeait vers les Indes, elle rentrait à Paris.

Le départ de Camille l'attrista beaucoup, non qu'elle regrettât Camille lui-même, mais parce qu'en partant il mettait fin à cet essai de maternité qu'elle avait voulu tenter et qui, sans qu'il y eût d'autres fautes que celles des circonstances, lui avait si mal réussi. C'était tout une période de sa vie qui finissait. Elle atteignait sa trente-deuxième année. Elle jetait autour d'elle des regards désolés et n'y voyait que le vide. Son mari n'était pas encore de l'Institut, mais il avait publié le grand ouvrage qui devait l'y faire entrer, et, comme nous l'avons dit en commençant ce récit, il était trop occupé pour pouvoir songer à consoler sa femme.

Pendant les deux années qui suivirent, les souffrances morales de Valentine devinrent plus vives. Elle sentait tout fuir autour d'elle, ses illusions expirer; le monde dans lequel cependant elle brillait encore l'avait lassée; son mari semblait l'accabler du poids de son indifférence; elle perdait l'espoir d'être mère;

elle eût été heureuse de mourir. Et cependant, à certaines heures, lorsqu'on racontait autour d'elle quelque exemple d'une maternité tardive, elle levait vers le ciel des yeux pleins de désir ; un espoir traversait sa pensée ; elle regardait passer, dans le fond du salon, quelque beau jeune homme.

— Oh ! disait-elle, si du moins je pouvais aimer ! qui sait ?

Mais alors sa fierté native se révoltait. Dans ses jours les plus tristes elle n'avait failli jamais à ses devoirs, et elle était trop orgueilleuse pour se mettre en faute.

— Non ! s'écriait-elle, tout est bien perdu.

Elle se mourait martyre, et pendant ce temps elle n'abandonnait ni le monde, ni ses plaisirs, quelque dégoût qu'elle en eût. Elle apportait partout sa merveilleuse beauté, son front pur, son regard tranquille, refoulant soigneusement au dedans d'elle ce qui aurait pu laisser deviner quelque chose de son chagrin, et réservant ses larmes pour les heures où, seule, loin de tous, elle pouvait sans crainte se livrer à son juste désespoir.

III

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, dit un matin M. de Fontvieux à sa femme en entrant chez

elle. Camille arrive. Il vient passer quelques semaines auprès de nous.

— Camille vous a écrit?

— Voici sa lettre.

Cette lettre était affectueuse et simple. Camille écrivait du Brésil. Il annonçait à ses parents adoptifs qu'il avait été promu au grade d'enseigne, et en même temps, qu'ayant obtenu un congé il viendrait le passer auprès d'eux. M. de Fontvieux était tout réjoui du retour de Camille qu'il aimait. Quand il ne parlait ni de son livre, ni de l'Institut, ni de la Chambre, c'était vraiment un excellent homme.

Valentine accueillit cette nouvelle plus froidement; mais elle n'en éprouva pas moins de plaisir que son mari. Elle ne pouvait oublier qu'elle devait à Camille quelques-uns des meilleurs moments de sa vie.

On était alors en plein carnaval.

— Nous donnerons un bal pour fêter son retour, dit-elle.

— Tout ce que vous voudrez, puisqu'il s'agit de lui.

Le mari et la femme se regardèrent, surpris de ce mouvement commun qui trahissait leur affection pour l'enfant envers lequel ils avaient à se reprocher tant d'indifférence. Mais ils sentaient qu'ils arrivaient à cet âge où, après une existence un peu dénuée d'affection, ils avaient besoin pour les retenir l'un et l'autre d'un lien plus fort que celui de l'habitude. Chacun d'eux, à

l'insu de l'autre, avait, à défaut de mieux, compté sur Camille. Il est si triste pour des époux de vieillir seuls ! M. de Fontvieux sortit, et Valentine devint rêveuse. A quoi rêvait-elle ? Qui le sait ! Elle n'aurait pu le dire elle-même. Tout à coup, elle vit en face d'elle sur sa table une lettre apportée le matin. Elle l'ouvrit : une lettre d'amour !

Depuis un mois un jeune homme lui faisait la cour, et, soit indifférence, soit faiblesse, elle ne l'avait pas arrêté. La veille, il était resté longtemps auprès d'elle et avait pu se croire autorisé à exprimer ses sentiments. Valentine lut son billet jusqu'au bout. C'était rempli d'éloquentes phrases, de promesses ardentes, et madame de Fontvieux, quoique faite à ce langage qu'elle avait souvent entendu, sentait, à la lecture de ces accents, souffler en elle le vent des passions inconnues. La souffrance l'avait rendue faible, et longtemps elle écouta chanter la voix du tentateur.

— Je suis donc belle encore ! se dit-elle en se levant.

Elle était devant son miroir, adorable, malgré la souffrance et malgré le voisinage de la trente-cinquième année. L'expérience et la douleur n'avaient fait qu'ajouter des séductions nouvelles à toute sa personne. Ses yeux langoureux et tristes trahissaient de mystérieuses ardeurs retenues dans son âme et d'autant plus violentes qu'elles étaient restées plus longtemps impuissantes. Ses traits fins semblaient garder une jeunesse éternelle. Ses cheveux avaient les noirs reflets

d'autrefois, sa taille était encore fière. N'ayant pas aimé, pouvait-elle vieillir ? Être aimée enfin, après l'avoir été si peu, être aimée complétement, quelle perspective ! Ce pouvait être délicieux ; mais n'y avait-il pas, auprès de ce bonheur facile, le double écueil de la faute et de la désillusion qui devait la suivre ? Voilà ce que Valentine sentait vivement.

— Être mère ! murmura-t-elle, en croisant les mains, tandis que la lettre amoureuse tombait dans la cheminée, où les flammes la consumèrent.

Tout, pour Valentine, se rapportait à un but unique : la maternité !

Enfin, Camille arriva. Valentine était seule dans son salon, plongée dans une de ces rêveries qu'elle aimait, et dans lesquelles passaient tour à tour des enfants beaux comme les anges et des jeunes hommes beaux comme les enfants, lorsqu'on annonça Camille, et, au même moment, il parut suivi de M. de Fontvieux, qui l'avait embrassé le premier. Elle pâlit, se leva, n'osa lui ouvrir les bras et lui tendit la main.

Cette main, il la serra tendrement dans les siennes, il la couvrit de baisers.

— Je vous revois donc, chère petite maman, dit-il, mais je ne puis plus vous appeler ainsi, car l'âge vous fait bien plus ma sœur que ma mère.

— Mère ou sœur, répondit-elle, je vous aime autant qu'autrefois.

Camille la remercia vivement.

— Je n'avais pas besoin de ces bonnes paroles, dit-il, pour savoir que vous n'aviez pu m'oublier, malgré e long silence que vous avez gardé envers moi.

Valentine se troubla. En deux ans, elle lui avait écrit deux fois. Camille comprit son embarras.

— Je ne vous en veux pas, s'empressa-t-il d'ajouter, puisque je viens d'acquérir la certitude que vous avez souvent pensé à moi. D'ailleurs, les lettres de M. de Fontvieux me parlaient de vous, et c'était encore un grand bonheur de deviner votre sollicitude à travers la prose de mon excellent ami.

Valentine l'écoutait parler et y trouvait un grand charme. Ce n'était plus l'enfant qu'elle avait recueilli, orphelin, timide, ému, mais bien un beau garçon de vingt et un ans, qui paraissait même un peu plus âgé. Il était grand et de tournure élégante ; ses cheveux étaient noirs, ses yeux bruns, son cou blanc, ses mains très-fines ; enfin, une moustache épaisse donnait à son visage un petit air martial qui ne pouvait manquer de lui bien aller. Tel qu'il était, il devait plaire à toutes les femmes. C'est pour cela surtout qu'il plut Valentine.

— Si j'avais eu un fils, se dit-elle ; si j'en avais un, je voudrais qu'il ressemblât à Camille.

Vœu sincère qui trahissait les préoccupations journalières de son esprit, mais qui prouvait aussi que, dans cet enfant d'hier, homme à peine d'aujourd'hui, elle ne pouvait se décider à reconnaître un fils. Rien

de maternel pour lui n'avait survécu dans son cœur aux années écoulées. Camille lui semblait charmant, non parce qu'elle avait, pendant quelque temps, essayé de lui tenir lieu de mère, mais parce qu'il se montrait à ses yeux paré des grâces que les femmes prêtent à ceux qu'elles aiment. Elle lui souriait comme à un adorateur entrant dans son salon, et non comme à un enfant aimé, revenant auprès de sa mère, après une longue absence.

Valentine n'osait s'avouer tout cela, et cependant c'était la vérité. Furieuse contre elle-même de ne pas entendre vibrer dans son cœur la corde maternelle, elle essayait d'appeler à son secours des souvenirs qui lui eussent permis de placer Camille dans le jour où elle voulait le voir. Vains efforts ! Sa mémoire restait infidèle, et les souvenirs du passé dans une perspective si lointaine qu'elle ne pouvait les y atteindre.

Camille était à Paris depuis un mois et, grâce à l'affection dont il était entouré, chaque instant lui apportait un nouveau plaisir. Dans M. de Fontvieux il avait retrouvé l'amitié sincère qui s'était autrefois révélée à lui. Auprès de Valentine il n'éprouvait plus les naïves impressions de son adolescence ; il comprenait qu'entre elle et lui l'âge n'avait pas mis une distance assez grande pour qu'il y eût encore une place pour l'amour filial. Mais, si son affection s'était dépouillée de la familiarité, ce n'avait été que pour prendre une forme plus respectueuse, où l'amitié, la

reconnaissance et l'estime avaient une égale part. En outre, il avait dans Valentine une confiance absolue. Il lui racontait les péripéties de son existence aventureuse, et bien souvent il la voyait s'émouvoir au récit des dangers qu'il avait courus et s'intéresser à toutes ses pensées.

Valentine, en effet, aimait à être seule avec Camille et à l'entendre révéler, dans un langage charmant, les trésors de son cœur et de son imagination. Pour une cause qu'elle ne s'expliquait pas encore, elle trouvait à ces confidences un grand charme et une émotion sincère. Ce charme et cette émotion, comment les expliquer? Si rien de maternel n'y avait accès, comment nommer le sentiment qui les faisait naître? Ce sentiment, à quelques jours de là, fut révélé à Valentine.

IV

On faisait à l'hôtel de Fontvieux les préparatifs de ce bal que Valentine voulait offrir à ses amis, en l'honneur de Camille. La fête devait être très-belle, et les invitations avaient été envoyées en grand nombre. La veille du bal, Camille vint trouver Valentine.

— J'ai une grâce à vous demander, lui dit-il.

— e n'en ai aucune à vous refuser, répondit-elle.

— Un de mes meilleurs amis a exprimé devant moi le désir d'assister à votre bal. Je lui ai promis une invitation.

— La voici, et je n'ai qu'un reproche à vous adresser, c'est de ne m'avoir pas fait connaître plus tôt une personne que vous comptez au nombre de vos meilleurs amis. Vous me le présenterez, n'est-ce pas ?

En disant ces mots, elle avait pris sur la table une carte d'invitation imprimée et prête à remplir la ligne laissée en blanc.

— Quel nom dois-je inscrire ? demanda-t-elle.

— M. et mademoiselle de Brissé.

— Ah ! il y a aussi une demoiselle, dit madame de Fontvieux, en levant son regard vers Camille. Elle le vit rougir, et comme il ne répondait pas, elle écrivit en tremblant le nom qu'il venait de prononcer. Puis, elle lui offrit la carte qu'il prit en silence. Son trouble était tel qu'il oubliait de remercier et qu'il restait immobile devant Valentine.

— Mademoiselle de Brissé est-elle jeune ? demanda tout à coup celle-ci.

— Dix-huit ans.

— Est-elle jolie ?

— Très-jolie.

Il y eut encore un silence. Madame de Fontvieux se sentait très-émue. Une question se promenait sur ses lèvres, et elle n'osait la poser à Camille. C'eût été le mettre dans un cruel embarras, car la question

était celle-ci : Aimez-vous mademoiselle de Brissé? Cependant le trouble de Camille se dissipa et il put donner sur ses amis de plus amples renseignements. M. de Brissé était Français. Dix ans auparavant, à la suite d'une catastrophe qui le ruinait, il avait quitté Paris pour se rendre au Brésil, avec sa femme et sa fille. La première était morte en arrivant à Rio-de-Janeiro. Quoique douloureusement frappé, il avait vécu pour la seconde, et, assez heureux pour refaire sa fortune, il s'était décidé à revenir en France. C'est à ce moment que Camille l'avait connue, et la traversée de Rio-de-Janeiro en France s'était faite en commun. En arrivant à Paris, M. de Brissé s'était mis en mesure d'y vivre sur un pied digne de sa fortune, et, depuis un mois, il ne s'occupait que de son installation. C'est pour cela que Camille ne l'avait pas encore présenté chez ses parents adoptifs.

Cette courte histoire, que Camille raconta très-éloquemment, mit une grande tristesse au cœur de madame de Fontvieux. Le soin même que prenait Camille de parler très-peu de mademoiselle de Brissé lui prouvait que cette jeune fille ne lui était pas indifférente, et la pensée qu'il pouvait aimer une femme ne laissait pas Valentine sans émotion. Cependant, elle n'osa l'interroger davantage et remit au lendemain le soin de trouver une pâture nouvelle pour sa curiosité. Ce jour-là, le jour suivant, elle évita de se rencontrer seule avec lui. Elle craignait de ne pouvoir résister

aux tentations que sa curiosité faisait naître. Enfin, l'heure du bal sonna, et jamais femme n'éprouva d'émotion plus grande que celle de Valentine au moment de se trouver en face de mademoiselle de Brissé.

— Je deviens folle, s'écria-t-elle tout à coup, en se rappelant quel soin elle avait mis à se rendre séduisante. Elle ferma les yeux pour se recueillir et pour voir au dedans d'elle-même ce qui s'y passait. Elle resta terrifiée : elle venait de découvrir tout à coup qu'elle aimait Camille, que les soins particuliers apportés à sa toilette n'avaient d'autre but que de lui plaire, et que son émotion n'avait d'autre mobile que la crainte d'être trouvée par lui moins belle que mademoiselle de Brissé. Elle se crut méprisable.

— Je l'aime. Je me l'avoue à moi-même, car tout me le crie et je n'en puis plus douter. Suis-je donc tombée si bas ?

Au même moment, son mari se présenta devant elle, accompagné de Camille. On annonçait les premiers invités. Elle fixa un sourire au coin de ses lèvres, et, agitée, triste au dedans, elle parut calme et souriante à tous ceux qui venaient lui présenter leurs hommages.

A dix heures, on annonça M. de Brissé et mademoiselle Hélène de Brissé. Camille alla au devant d'eux et les présenta à ses parents adoptifs. M. de Fontvieux accueillit M. de Brissé comme un vieil ami. Ils s'étaient connus autrefois ; quant à mademoiselle de

Brissé, Valentine put à peine échanger quelques paroles avec elle ; car les danseurs, en voyant entrer une jeune fille belle, distinguée, élégamment parée, s'étaient précipités à sa rencontre pour l'inviter.

Mais ces quelques paroles avaient suffi pour faire comprendre à Valentine que chez Hélène l'esprit égalait la beauté. Pendant le bal, Camille dansa beaucoup avec sa jeune amie, et madame de Fontvieux, amèrement blessée, les suivait d'un œil jaloux. Vers le milieu de la soirée, elle les perdit de vue un moment, le temps de donner un ordre. Elle les retrouva seuls dans un petit salon. Hélène était assise et semblait compter en souriant les fleurs de son bouquet, tandis que Camille, debout devant elle, lui parlait avec une grande animation. Tout à coup il lui prit la main, elle leva vers lui ses beaux yeux noirs, qui trahissaient un peu de trouble, et l'écouta parler en rougissant. Alors, elle enleva une fleur de son bouquet, la lui donna et s'enfuit en riant. Valentine n'eut que le temps de se jeter derrière un rideau pour ne pas être surprise.

— Comme ils s'aiment ! se dit-elle, en mettant la main sur son pauvre cœur.

Elle eut la fièvre durant toute la soirée et son mari s'en aperçut. Soit qu'il éprouvât quelque émotion en la voyant si touchante et si belle dans sa parure de bal, soit qu'il s'inquiétât de la voir pâle et tremblante, il l'observa très-attentivement.

— Qu'a-t-elle donc ? se demandait-il.

Il lui fit un signe et ils s'échappèrent un moment pour venir s'asseoir dans le petit salon, à la place que venaient de quitter Hélène et Camille. La tendresse et l'inquiétude étaient peintes sur le visage de M. de Fontvieux. Il interrogea sa femme.

— Je suis triste, répondit Valentine, et ce n'est ni ma faute ni la vôtre, mon ami.

Il essaya de la consoler ; elle se mit à pleurer.

— Oh ! s'écria-t-elle, que n'ai-je un enfant !

M. de Fontvieux baissa la tête, sans se sentir le courage d'essuyer les larmes qui coulaient des yeux de sa femme. Puis il se leva, mit un baiser sur son front, et se retira lentement. Quelques instants après, elle rentra dans le bal, et toute trace de ses larmes était effacée.

Enfin, le jour parut et marqua la fin de son supplice. Peu à peu, les invités se retirèrent. Hélène de Brissé s'approcha d'elle pour la remercier et lui demander la permission de revenir la voir, puis Valentine resta seule avec Camille qui lui avait offert son bras pour la conduire jusqu'à sa chambre. Il y était assis au coin du feu, il attendait qu'elle le congédiât.

— Mademoislle de Brissé est charmante, dit-elle enfin.

— N'est-ce pas, s'écria Camille, qu'elle était jolie avec sa robe blanche, ses cheveux blonds, son visage animé par le plaisir?

Il avait prononcé ces paroles avec beaucoup d'animation ; il s'arrêta tout à coup, intimidé par le regard interrogateur de Valentine.

— C'est à croire que vous l'aimez, Camille, dit-elle.

— Eh bien ! oui, je l'aime, répondit-il avec l'enthousiasme de l'amour heureux.

Madame de Fontvieux éprouvait un malaise affreux en l'écoutant, en apprenant par ses paroles combien était petite la place qu'elle occupait dans son cœur, mais elle ne pouvait se décider à finir là ce dangereux amusement.

— Et elle vous aime ?

La réponse fut affirmative.

— Il faut l'épouser.

— C'est mon désir le plus cher.

— Et à quand le mariage ?

Le visage de Camille devint triste.

— Hélas ! dit-il, qui le sait ? Je suis pauvre, et Hélène est riche. Ne faut-il pas attendre l'avancement qui me rendra tout à fait digne d'elle ?

Valentine ne répondit pas, et en voyant les obstacles qui allaient empêcher le mariage, elle se sentit soulagée. Mais, lorsque Camille, lui ayant serré la main, se fut retiré, elle fit ce qu'elle avait déjà fait avant le bal, elle jeta un regard au-dedans d'elle-même.

— Oh ! je suis une malheureuse ! se dit-elle.

Et elle demeura immobile, au milieu de sa chambre, les bras et les épaules nus, les cheveux en désordre, belle, morne, silencieuse. Au même moment, M. de Fontvieux entra, après avoir surveillé ses gens pendant qu'ils réparaient à la hâte le désordre des salons. En le voyant, Valentine alla au devant de lui, passa ses bras autour de son cou, et appuyant son front brûlant contre la poitrine de son mari, elle fondit en larmes.

— Oh! aimez-moi bien, lui-dit-elle; j'ai besoin d'être aimée.

V

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Valentine fut un peu plus calme, et M. de Fontvieux plus empressé à lui plaire. Elle envisagea froidement la possibilité du mariage de Camille; elle invita même Hélène de Brissé à venir la voir souvent, et lui fournit ainsi l'occasion de se rencontrer un peu plus fréquemment avec son fiancé. Dès ce moment, la jeune fille lui voua la plus entière affection. Elle lui ouvrit son cœur, et Valentine, placée entre les confidences de Camille et les confidences d'Hélène, put se convaincre que séparer ces deux beaux amoureux, c'était faire leur malheur. La crise qu'elle venait de

traverser l'avait rendue encore plus tendre pour ses jeunes amis, et elle mit à faire décider leur mariage une persistance d'autant plus absolue qu'elle était le résultat de la lutte entamée entre sa conscience et ses désirs. Ce n'était pas chose facile. M. de Brissé voulait un gendre aussi riche que lui; M. de Fontvieux trouvait Camille un peu jeune. Valentine aplanit toutes ces difficultés; au bout d'un mois, rien n'empêchait plus le mariage. M. de Fontvieux, don la bonté instinctive rachetait largement la maladresse et la prétention, traita Camille comme son propre enfant, et, après l'avoir fait assez riche pour aspirer à la main d'Hélène, il consentit à ce qu'il se mariât. Tous les préparatifs furent surveillés par Valentine elle-même, avec une agitation à laquelle se mêlait un peu de fièvre, mais qui pouvait passer pour une preuve de l'empressement qu'elle mettait à hâter le bonheur de ses jeunes amis. Il fut décidé que les nouveaux mariés habiteraient le deuxième étage de l'hôtel de Fontvieux. De cet appartement on fit un adorable nid, et Valentine, s'y trouvant un jour avec Camille, ne put s'empêcher de dire :

— Comme vous serez heureux ici, mon ami! Je vais être jalouse d'Hélène.

Elle prononça ces mots avec un tremblement dans la voix, et d'une si singulière facon que le jeune homme la regarda. Mais elle était promptement redevenue maîtresse d'elle-même et il ne devina rien.

Il sortit quelques instants après. Demeurée seule, Valentine se jeta sur un divan, et là elle éclata en sanglots. C'est que huit jours seulement la séparaient de ce mariage, c'est qu'après six semaines d'efforts pour tuer sous elle la passion qui grondait dans sa poitrine, elle était à bout de forces. Elle voyait approcher ce moment où Camille lui dirait adieu pour aller faire avec sa jeune femme ce voyage charmant qu'éclairent les douces et tendres lueurs de la lune de miel. Elle sentait qu'elle allait se trouver plus que jamais seule. Après tous les apprêts qu'elle avait faits elle-même, la fête allait avoir lieu, et, la fête terminée, elle retomberait dans la cruelle réalité de son existence de femme stérile. Un rayon de soleil avait traversé son cœur : il allait disparaître. Et avec tout cela, elle aimait Camille; elle l'aimait follement, jusqu'à s'intéresser à ses plaisirs ou à ses chagrins, jusqu'à lire sa pensée dans un regard, jusqu'à désirer de le voir à ses pieds, éloquent comme l'amour, jusqu'à se l'avouer à elle-même et à en rougir de honte. Elle était jalouse d'Hélène et, à certaines heures, elle se trouvait ridicule de lui avoir donné pour mari ce beau Camille, quand elle pouvait elle-même le garder pour amant. Que fallait-il pour cela? une avance; ouvrir les yeux à Camille, lui faire comprendre, par un mot, que ce qu'il devait chercher en elle, c'était non pas la mère adoptive, mais la femme, sinon jeune et inexpérimentée, cependant belle encore et prête à initier aux douceurs de l'amour

celui qui avait su toucher son cœur. Voilà ce qu'elle pensait.

Chacun des jours suivants la vit devenir plus morne et plus singulière : tantôt elle gardait le plus grand silence, et tantôt elle prenait la parole avec une étrange volubilité. On voyait tour à tour sur son visage le sourire et les larmes. A certains moments elle fuyait tout le monde pour courir s'enfermer seule, et là, regardant les ruines faites en elle, elle poussait des plaintes de rage ; puis elle allait se réfugier auprès de son mari, comme si elle eût voulu se garder contre les terreurs qui venaient l'assaillir, et le couvrait de baisers. Enfin, à d'autres heures, elle était tentée de crier son secret, de l'avouer à son mari, de dire à Hélène : Votre place n'est plus ici, — et à Camille : Je t'aime ! Viens ! soyons heureux ! Il est difficile d'analyser tout ce qu'elle souffrit ; mais, on le comprendra, surtout si on se rappelle qu'elle atteignait cet âge où les femmes à qui leur existence passée n'a rien légué de consolant, sentent tout leur échapper et se raccrochent en désespérées à ce qui les a fait vivre jusque-là.

Ainsi la tempête s'était de nouveau déchaînée dans le cœur de Valentine. Le sacrifice qu'elle avait voulu faire à Dieu de ses désirs ; l'essai qu'elle avait tenté d'aimer plus complétement son mari, afin d'anéantir ainsi la passion soulevée en elle ; le dévouement dont elle avait donné des preuves à Hélène et à Camille,

tout cela demeurait vain et la laissait plus agitée, plus irrésolue, plus meurtrie. Elle voulut mourir. Pendant toute une journée elle y pensa beaucoup; mais elle était chrétienne, et le suicide l'épouvanta. Elle tomba même à genoux et pria; mais ce n'était pas ce crucifix aux bras étendus sur son prie-Dieu qu'elle voyait en priant : c'était Camille, et le mot d'amour que tout criait en elle et qui errait sur ses lèvres, elle était tentée de le prononcer. Alors elle prit un extrême parti, tout dire à Camille, et elle descendit au jardin, où elle espérait le trouver.

C'était la veille du mariage. Le soir même devait avoir lieu la signature du contrat. On préparait tout à cet effet; dans un salon on étalait les richesses de la corbeille de noces, dans un autre on dressait une table sur laquelle les amis de la famille devaient venir signer l'engagement des époux. La vue de ces préparatifs torturait le cœur de Valentine et ne fit que l'enhardir dans sa résolution. En entrant dans le jardin, elle rencontra son mari, accompagné de M. de Brissé. Elle salua ce dernier et fit un effort pour envoyer un sourire à M. de Fontvieux.

Mais elle était si pâle, son sourire était si navrant, qu'il s'en alarma.

— Qu'avez-vous? Valentine, s'écria-t-il en accourant auprès d'elle.

— Mais absolument rien qu'un peu d'émotion.

— Très-naturelle à la veille du mariage de votre

fils adoptif, s'empressa de dire M. de Brissé, et i ajouta : Je comprends ce que vous éprouvez, parce que je l'éprouve moi-même.

Valentine s'inclina et fit quelques pas dans la grande allée, cherchant Camille ; puis elle prit un petit sentier sablé qui conduisait à un épais massif de lauriers roses et de lilas. L'hiver venait de finir : les arbres s'étaient revêtus de leurs premières feuilles et les lilas couverts de fleurs flottaient au vent comme de grands panaches en laissant tomber dans l'air leurs odorantes senteurs. Valentine en éprouva un peu de bien-être. Mais, au même moment, elle arrivait dans le massif, et là elle vit Hélène assise sur un banc, Camille à ses pieds, tenant ses mains sur lesquelles il posait ses lèvres, quand ses lèvres ne disaient pas des mots d'amour.

Surpris tout d'un coup, les fiancés se levèrent en poussant un cri. Hélène s'enfuit moitié honteuse et moitié souriante, tandis que Camille, un peu embarrassé, venait à la rencontre de madame de Fontvieux. Mais il la vit tour à tour rougir et pâlir ; elle voulut parler, sa langue resta immobile ; elle sentit un frisson inconnu agiter tout son corps, elle porta la main sur sa poitrine et elle tomba évanouie, dans les bras de Camille qui s'était précipité pour la recevoir.

Valentine ne reprit ses sens qu'au bout de quelques minutes, entourée des êtres qui l'aimaient. M. de Fontvieux était penché sur elle, et elle vit tant de sol-

licitude et de tendresse dans ses yeux, qu'elle se fit horreur, en pensant à ce qui l'avait amenée à cette place. On la conduisit dans sa chambre et on l'y laissa bientôt seule.

— Voyons, se dit-elle alors, je suis une folle ou une misérable !

Elle cacha sa tête dans ses mains, resta dans cette attitude un long moment ; puis, relevant la tête, elle s'écria :

— Tout est perdu pour moi. Sauvons au moins l'honneur du nom que je porte.

Ces paroles prononcées à haute voix résonnèrent dans sa chambre avec une gravité qui la fit tressaillir.

— Je mourrai, continua-t-elle, dès que le bonheur de Camille sera assuré. Mais il saura pourquoi je meurs.

Et, se mettant devant son bureau, elle écrivit :

« Camille, je meurs parce que je vous ai aimé et
« parce que je n'ai pas eu d'enfants. Mère, je ne vous
« aurais pas aimé, et maintenant encore où je meurs
« d'amour, la maternité me sauverait. »

La plume s'échappa de ses mains, et machinalement elle froissa la lettre et la jeta dans le feu.

– Pourquoi lui en parler ? se demanda-t-elle.

Et elle demeura rêveuse.

Le lendemain le mariage eut lieu. Après la bénédiction nuptiale, un repas intime réunit à l'hôtel de

Fontvieux la famille des époux, et, aussitôt après, Hélène et Camille montèrent en voiture.

Il avait été décidé qu'ils iraient voyager pendant six mois. Valentine elle-même avait encouragé ce projet; elle ne se sentait pas assez forte pour vivre dans le voisinage de Camille. Au moment de se séparer de lui, elle pria Dieu de lui donner la force de paraître calme. Depuis huit jours, elle s'était promis de l'embrasser à ce moment.

Quand Camille s'approcha d'elle pour lui faire ses adieux, elle prit convulsivement cette tête jeune et belle et la serra contre ses lèvres brûlantes. Elle voulut embrasser Hélène et ce fut tout. Puis, debout sur le perron de son hôtel, appuyée au bras de son mari, elle vit cette voiture qui emportait celui qu'elle aimait, s'ébranler et sortir avec fracas de la grande cour. Elle était calme jusque-là : mais alors, elle n'y tint plus; elle poussa un cri, son émotion se traduisit en larmes, et, au même moment, elle sentit son corps traversé par ce même frisson qui l'avait fait tressaillir la veille, et, comme la veille, elle se trouva mal.

Cette fois, l'évanouissement fut plus long, et M. de Fontvieux, inquiet de ce symptôme de maladie renouvelé deux fois en deux jours, manda son médecin. Ce dernier trouva Valentine sur pied et causa longtemps avecelle. En la quittant, il tranquillisa M. de Fontvieux, et la laissa elle-même plongée dans une surprise si grande que la joie qui s'y mêlait ne pouvait se défi-

nir. Pendant trois mois, Valentine demeura calme, prudente, sérieuse. Enfin, un soir, étant assise auprès de son mari, elle se leva tout à coup, en laissant échapper un cri. Elle avait ressenti dans ses entrailles un tressaillement solennel.

— Valentine ! s'écria M. de Fontvieux.

Elle se leva pouvant à peine parler, pleurant, riant.

— Ah ! mon ami ! ah ! mon ami ! que je suis heureuse ! C'est vrai : je n'avais pas osé vous en parler dans la crainte de me tromper, mais c'est vrai.

Elle pencha sa tête sur l'épaule de son mari et lui fit tout bas sa confidence. M. de Fontvieux, qui ne songeait dans ce moment ni à la Chambre, ni à l'Institut, eut aux yeux des larmes de bonheur. Quant à Valentine, elle avait croisé les mains, son regard s'était levé vers le ciel et elle avait dit :

— Je suis sauvée.

Peu de temps après, Hélène et Camille, qui s'étaient fixés provisoirement aux bords du lac de Côme, reçurent une lettre de Valentine qui se terminait ainsi : « Mon cher Camille, voulez-vous être le parrain ? » Les jeunes époux, qui avaient connu les regrets de Fontvieux. prirent part à sa joie.

— Puisque je vais avoir un petit frère ou une petite œur, dit Camille, je lui rendrai la fortune que son père m'avait donnée ; nous serons moins riches, mais je travaillerai.

— Ne suis-je pas assez riche pour trois? répondit Hélène en rougissant.

Le lendemain, on écrivit à Valentine, et à la fin de la lettre Hélène traça ces lignes : « Camille sera par-« rain, à condition que vous serez marraine. »

— Allons, s'écria M. de Fontvieux, en recevant la bonne nouvelle, j'ai fait un livre sur le mariage; je pourrai en faire un sur l'éducation, et cette fois j'aurai du malheur si je n'entre pas à l'Institut.

FIN.

TABLE

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

